N° 302 — Tome LXXXIII 16 Janvier 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY, GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY,
LUCILE DUBOIS, GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS,
MAURICE DE GASTÉ, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, ÉMILE MAGNE, GILBERT MAIRE, JEAN MARNOLD,
HENRI MAZEL, STUART MERRILL, MARCEL MONTANDON,
ADOLPHE PAUPE, FRANÇOIS PORCHÉ, ARMAND PRAVIEL,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, ÉMILE SICARD.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

—

N° 302 — 16 JANVIER 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

—

La mort du romancier Charles-Louis Philippe aura été déplorée par tous ceux qui savent apprécier un généreux caractère, une noble sincérité et un talent original. Notre ami sera d'autant plus regretté qu'il atteignait à l'âge où l'écrivain, sans rien perdre de ses qualités natives, les met mieux en valeur, où l'art ordonne une plus savante disposition des mots et des images, où la réflexion et la volonté prennent le dessus des dons et de l'instinct.

Charles-Louis Philippe, j'en atteste ses derniers contes, commençait, lorsque la mort l'abattit en pleine œuvre, à mettre plus d'ordre dans ses idées, ses sensations et son vocabulaire. Jusqu'à ces derniers temps tout l'avait sollicité d'un égal attrait. Il voyait trop les choses sur le même plan. Le détail secondaire saillissait de ses tableaux aussi vivement que le morceau principal. Comme les myopes, il regardait de trop près sa toile. On eût dit qu'il pressentait sa fin, tant il mettait de hâte goulue à tout voir, tout sentir et tout dire, sans se douter que l'art consiste, non pas à copier la vie, mais à en dégager les lignes expressives.

Cette curiosité mal réglée est l'indice d'une heureuse abondance. Les défauts de Charles-Louis Philippe me sont aussi chers que ses qualités, car ils me précisent la nature de l'homme. C'était un badaud passionné. Tandis que les poètes suivent d'instinct les sentiers solitaires où ils espèrent cueil-

lir la fleur bleue du rêve, leurs frères les romanciers préfèrent, par les grands chemins, se mêler à la foule dont la senteur est âcre, dont le verbe est haut, dont le geste est rude. De ceux-ci fut Charles-Louis Philippe. Il aima le peuple avant l'art, il obéit à la pitié plutôt qu'à l'inspiration, il détesta les riches parce qu'il adorait les pauvres. Un jour que je lui reprochais son penchant vers une sorte de tolstoïsme imprécis et vain, il s'emporta et se mit à déblatérer contre les riches, non pas à cause de leurs péchés d'omission ou de commission, mais simplement parce qu'ils étaient riches. Etre riche, pour lui comme pour Jésus, c'était renoncer à l'état de grâce où ne peuvent vivre que les pauvres. Sa haine de la richesse était toute mystique ; il ne s'y mêlait aucune cupidité. Personne ne fut plus indifférent que Philippe à ce que la fortune peut conférer d'exquis, de rare et de délicat à la vie. Quand par hasard il s'aventurait dans le monde, il s'en retournait avec un vrai remords vers ses frères les pauvres qui triment et pleurent et meurent dans les quartiers tristes de Paris.

Son style même se ressentait de ses fréquentations. Sa phrase, lorsqu'il essayait de décrire la misère physique ou morale de ses lamentables héros, se laissait aller à l'affaissement, à l'éraillement, au dégingandement. Rarement écrivain mérita mieux qu'on dît de lui : « Le style est l'homme même. »

Aussi m'est-il impossible, en parlant de lui, de ne pas confondre dans le même souvenir l'auteur et l'œuvre. Je ne saurais séparer *la Bonne Madeleine et la pauvre Marie*, *la Mère et l'Enfant*, *Bubu de Montparnasse*, *le Père Perdrix*, *Marie Donadieu* et *Croquignole* de celui qui les connut, les comprit et les aima. Charles-Louis Philippe ne créait pas ses types, il les rencontrait. Il dut le meilleur de son art à l'observation attentive et attendrie de la vie, comme Dickens, Daudet et Dostoïewsky.

Charles-Louis Philippe, lorsque je fis sa connaissance, était un petit homme au nez flaireur, à la mâchoire déformée par une cruelle opération, aux grands yeux avides de myope. Il était à la fois fort timide et fort sensitif, de sorte qu'il rougissait souvent, soit de confusion, soit sous l'empire d'une autre émotion.

L'expression dominante de sa physionomie était celle d'une bonté à la fois attendrie et goguenarde. La bonté de Philippe

était la meilleure, celle qui n'est pas dupe d'elle-même et qui escompte l'ingratitude d'autrui. Après quelques années de vie parisienne, cet air de matoiserie mansuette s'accentua sur son visage. Mais il se fût bien trompé, celui qui en aurait conclu au désenchantement d'un cœur trop facilement abandonné. La bonté de Charles-Louis Philippe resta forte et entière jusqu'à la fin. Mais, au contact du peuple de Paris, il avait appris à blaguer sa propre sensibilité, à tromper d'une gouaillerie ses larmes, à glisser l'aumône d'un mot ou d'une monnaie entre une amicale engueulade et une bourrade joviale. A le fréquenter, ce peuple enthousiaste, héroïque et moqueur, il avait acquis la pudeur de ses vertus.

Par sa nature même, Philippe avait quelque chose d'innocemment madré. Issu de race paysanne, il savait se défendre contre les autres et contre lui-même. Il ne fallait pas se laisser prendre à ses airs naïfs et à ses allures balourdes. Il était d'esprit fort déluré et comprenait tout à demi mot. Selon le joli proverbe, il entendait bien chat sans qu'on lui dît minon

Charles-Louis Philippe naquit à Cérilly, dans l'Allier. Son père était sabotier. Plaisons-nous à imaginer l'enfant chétif, souffreteux et vif, épelant son *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, dans un coin de l'atelier saupoudré de sciure de bois, tandis que la mère prépare la bonne soupe fumante et parfumée, et que le père taille les sabots qui porteront les uns au bonheur, les autres au malheur, celui-ci à l'amour et celui-là à la mort, tous ces sabots qui taperont et claqueront sur les routes obscures de la destinée.

L'enfant se distingua de bonne heure à l'école et mérita une bourse d'études. Il entra au lycée de Montluçon, où il eut comme condisciple et ami le futur romancier Marcel Batilliat. Philippe serait vite devenu le souffre-douleur de sa classe sans la robuste protection de celui-ci. Chose étrange, il ne manifesta aucun goût pour la littérature pendant ces longues et ternes années de lycée. Son ambition d'enfant — je tiens ce détail de M. Marcel Batilliat — était de devenir général d'artillerie! Il passa même avec succès les examens préparatoires de l'Ecole Polytechnique; mais on finit par lui faire comprendre qu'il manquait trop de prestance pour caracoler dignement derrière les batteries fumantes. Il connut alors des moments difficiles à Paris. L'ironique hasard voulut que

ce petit homme timide et doux élût domicile rue des Mauvais-Garçons, qu'il quitta pour s'installer définitivement dans l'Ile Saint-Louis, où il retrouvait, au beau milieu de Paris, le charme, la quiétude et les mœurs de la province. Il avait déjà fréquenté chez Mallarmé qui, à sa première visite, le présenta gravement aux poètes assemblés sous le nom de « Monsieur Louis Philippe ». Plus tard on le vit au café des Lilas en compagnie du peintre Charles Guérin et de Charles Chanvin qui écrivait alors de beaux vers. Celui-ci, qui est aussi long que Philippe était court, se faisait un devoir, chaque nuit, d'accompagner jusqu'à son île son ami qui s'offensait plaisamment de cette tutelle. Mais Chanvin s'obstinait à craindre pour Philippe une mauvaise rencontre. « Tu te ferais assommer d'une chiquenaude, » lui disait-il. Philippe avait la verdeur des petits hommes, et une nuit, sur le Quai Saint-Michel, pour prouver sa force, il chargea Chanvin sur son dos et le porta jusqu'au milieu du Parvis Notre-Dame. Je n'oublierai jamais ce groupe ; Chanvin tanguant et roulant sur le dos de Philippe, râclant le pavé de ses semelles, simulant les gestes du cavalier qui stimule sa monture, et Philippe, cramoisi, ahanant et nous soufflant, après avoir déposé son fardeau, la phrase célèbre de Bubu : « Je suis petit, mais costaud ! »

Charles-Louis Philippe était alors employé à l'Hôtel de Ville et occupait ponctuellement une chaise dans je ne sais quel bureau d'où l'on administre le personnel des égouts. Aussi son chef, sans intention maligne, appelait-il Philippe, qui ne lui en voulait guère, son « petit poète des égouts ».

Plus tard il fut nommé inspecteur aux étalages. Ce nouvel emploi lui permit de flâner de droite et de gauche, de baguenauder avec les petits commerçants, d'assister à la lutte quotidienne du menu peuple de Paris contre les agents de l'autorité. Il dut plus d'une fois avoir l'aune longue, lorsqu'il s'agissait de mesurer un emplacement concédé à un pauvre bougre ou à une jolie fille !

Il s'était déjà fait connaître par plusieurs plaquettes éditées à *la Plume* ou à la *Bibliothèque de l'Association*. Il ne faut pas prétendre qu'il connut les déboires, les désillusions et les rancœurs des débuts difficiles. A peine eut-il publié ses *Quatre Histoires de pauvre Amour* qu'il attirait l'attention de tous ceux dont l'opinion importe. Et pourtant que de défauts

dans ce premier essai! Je note au hasard d'affreuses phrases: *Ne fouille pas le bruit d'une vie éparse... Ces chansons se déroulent que rehaussent des roulements d'yeux prometteurs, épicées encore par le tortillement des hanches et les battements du ventre... Tous les émois inscrits aux chairs surgissent...* Je doute fort que les pires écrivains qu'avait trop lus Charles-Louis Philippe eussent osé fouiller le bruit d'une vie éparse, ou dérouler des chansons que rehaussent des roulements et qu'épicent des tortillements et des battements, ou enfin faire surgir des émois inscrits aux chairs. On sent dans l'œuvre préparatoire de Charles-Louis Philippe tout l'effort d'un écrivain qui ne connaît ni les origines, ni l'histoire, ni les lois de sa langue. Et j'attribue de pareilles erreurs à une ignorance complète du latin. . . . .

Pourquoi donc admirions-nous ce nouvel auteur? Mais pour des trouvailles naïves et inconscientes, pour d'adorables images qu'un Andersen ou un Gezelle lui eussent enviées, pour une fraîcheur d'âme que n'arrivait pas à déparer la pire littérature : *Tout se tait, car le bruit du cœur est si fort, si doux, qu'il n'est plus que lui au monde... Toi désirant mon cœur comme on désire un rêve... Je t'aime comme il faut aimer ceux qui conservent une voix gaie pour les petits enfants.*

Charles-Louis Philippe se révéla soudain au grand public par *Bubu de Montparnasse*. C'est sans contredit son meilleur livre. La phrase s'y adapte merveilleusement au lamentable sujet. Elle est populacière, affalée, geignarde. Les personnages y passent, faisant le dos rond, traînant la savate, gouaillant du coin de la bouche. Ce n'est que lorsque Bubu entre en scène que l'on y sent une force et une volonté. Le verbe alors fanfaronne et claironne. Charles-Louis Philippe eut assez de tact pour ne donner ni tort ni raison à ses héros. Il les a rendus tels qu'il les a vus, et tels que nous les rencontrons dans les rues de Paris. Il eut le courage de se lier avec eux et l'honnêteté de les comprendre, car il ne les jugeait pas d'après les règles que nous nous imposons. Ou plutôt, sans désir de les réhabiliter, il savait qu'ils ne différaient guère par essence des beaux messieurs et des belles dames, dont la vie est souvent honte et fange et crime à l'égal de la leur.

Bubu de Montparnasse n'est pas un être fictif, sorti de l'i-

magination du romancier. Il a vécu, et sans doute vit-il toujours, indifférent à sa gloire. C'est avec une certaine appréhension que Charles-Louis Philippe le fréquentait, car il s'était mis en tête d'arracher à Bubu sa maîtresse, disons tout de go sa marmite, non pas pour les raisons qu'on pourrait supposer, mais parce que Philippe était toujours, comme dit le peuple, pour la justice. Or Bubu rouait de coups la malheureuse et entendait tirer de son corps meurtri tout le profit possible.

Charles-Louis Philippe conçut donc le projet d'éloigner de Paris Mme Bubu. Lui, Chanvin, Lucien Jean et d'autres se cotisèrent pour envoyer celle-ci à Marseille, hors d'atteinte de son marlou, et pour lui assurer l'existence dans cette ville jusqu'à ce qu'elle y trouvât un honnête travail. Comme je devais, peu après, me rendre moi-même à Marseille, je fus nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de Mme Bubu de Montparnasse. Rendez-vous fut pris par lettre, et un soir d'hiver, par une pluie battante, je me trouvai au coin de la Cannebière et du cours Belsunce, tenant sous mon parapluie, comme signe de ralliement, un exemplaire de *Bubu de Montparnasse*. De la foule qui encombre ce carrefour surgit enfin une petite femme en cheveux, pâle, brune et maigriote. C'était Mme Bubu.

Nous allâmes boire une mominette dans un bar voisin, et comme elle avait l'habitude du monde elle eut vite fait de me mettre à mon aise. Elle m'avoua qu'elle en voulait à Philippe d'avoir, dans *Bubu de Montparnasse*, reproduit ses lettres sans en corriger les fautes d'orthographe. Je la rassérénai en lui affirmant que la faute d'orthographe était fort bien portée chez les plus grandes dames, voire chez les Académiciens.

Prenant confiance, elle me rassura sur son propre sort : elle me confia qu'elle avait déjà trouvé à Marseille un protecteur, un homme de loi, me dit-elle, sans préciser s'il était juge d'instruction ou garçon de vestiaire au tribunal : enfin elle se montra maternelle, malgré son jeune âge, en me conseillant de m'abstenir de fruits de mer à Marseille, car depuis son arrivée elle souffrait d'un « petit choléra » qu'elle attribuait à une ingestion inconsidérée d'oursins. Je pus, en somme, envoyer un excellent rapport à ses protecteurs désintéressés de Paris.

Si je relate cet incident de la vie de Charles-Louis Philippe, c'est pour montrer son excellent cœur et pour prouver à quel point ses livres furent composés sur le vif. Ah! il ne fallait pas dire du mal du « p'tit m'sieu Philippe », dans l'Ile Saint-Louis !

Après *Bubu de Montparnasse*, parurent *le Père Perdrix*, *Marie Donadieu* et *Croquignole*. Philippe ne voulut jamais comprendre pourquoi ces trois livres, qui étaient, à son avis, ses meilleurs titres au prix Goncourt, n'obtinrent pas le succès de *Bubu*. C'est, je le lui ai souvent dit, parce qu'il se mêla d'y faire du beau style. Il était admirable lorsqu'il consentait à écrire avec simplicité, selon sa nature. Mais il devenait détestable dès qu'il essayait de s'exprimer, oserais-je dire, à la façon de ces messieurs de Paris, comme un paysan qui s'engonce dans ses habits du dimanche.

Ce n'est pas à dire qu'on ne trouve pas, dans ces trois romans, de parfaits morceaux, mais tout n'y est pas fondu d'un jet, comme dans *Bubu*. Pourtant son ami Lucien Jean, qui traitait les mêmes sujets que lui, aurait dû lui donner l'exemple du goût, de la mesure et de la retenue. Puis il avait fait chez Édouard Ducoté, ce poète de grand cœur dont l'accueil encouragea tant de débutants, la connaissance d'André Gide, à qui nous devons un des chefs-d'œuvre définitifs de la prose française, *la Porte étroite*. Celui-ci aurait pu lui donner les plus précieux conseils. Mais Gide préfère, non sans raison, la maïeutique au dogmatique, et il laissa Philippe libre de choisir ses voies.

On a souvent comparé la manière de Charles-Louis Philippe à celle de Dostoïevsky et de Gorki. Pourquoi ne pas ajouter Tchernichewsky? Je puis cependant affirmer que Tchernichewsky lui était inconnu, que Gorki ne se révéla au public français qu'après la publication des premières œuvres de Philippe, et que Dostoïevsky seul a pu avoir sur lui quelque influence. Mais laquelle? Les écrivains qui s'astreignent à l'observation directe peuvent bien se ressembler par la méthode, mais les hommes et les choses soumis à leur examen varieront à l'infini. Il est peut-être possible d'imaginer un Charles-Louis Philippe russe décrivant *la Maison des Morts* et un Dostoïevsky français chantant *Bubu de Montparnasse*, mais à quoi peuvent aboutir de si vaines suppositions? Une œuvre

n'est que l'image de son créateur, et peu en importe la matière. Or, de l'œuvre de Charles-Louis Philippe restera l'image d'un des hommes les meilleurs, les plus généreux, les plus pitoyables qu'il fut possible de connaître. Il était doué des trois grandes vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité. Sa voix s'est élevée du côté des ténèbres, en faveur de ceux qui y vivent, si l'on peut ainsi abuser d'un mot, car la vie des trois quarts de l'humanité n'est qu'une agonie lente. Puisse cette voix avoir de longs échos, et puisse l'âme de notre pauvre ami disparu survivre longtemps dans ses appels à la clairvoyance, à l'indulgence, à l'amour!

STUART MERRILL.



LOUIS DUMUR

LE MACHINISME
DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Notre siècle aura surtout eu le mérite d'être un siècle de pleine et harmonieuse réalisation au point de vue du machinisme. Mais les idées que nous transformons en des choses matérielles, flottent, depuis maintes années, dans les esprits. Avec un peu de persévérance, une enquête parmi les romanciers des temps passés, parmi les fantaisistes scientifiques et surtout parmi les utopistes démontrerait que les inventions modernes concluent d'une manière tangible des rêveries très anciennes et quelquefois rénovent, en les perfectionnant, des mécanismes millénaires.

Nul n'ignore, à cette heure, que la pensée primordiale du ballon et même du phonographe remonte à Cyrano (1). Nous trouvons également, sous la plume d'un obscur auteur, nommé Jacques Guttin, le concept malhabile du téléphone (2). Et c'est à Charles Sorel que nous devons l'imagination initiale de la voiture et du canot automobiles (3).

Il ne faut pas évidemment demander à ces auteurs, si avertis soient-ils en matière scientifique, autre chose que des perceptions brumeuses. Ils se montrent maladroits à exprimer ce dont ils sentent la réalisation possible. Mais, du moment qu'ils en ont entretenu l'idée, celle-ci entre aussitôt dans le domaine de l'expérimentation humaine. Toujours quelque autre penseur la reprend et aide à sa diffusion en en élargissant les formules. Mercier, par exemple, emprunte, sans s'en douter, à Cyrano le songe du phonographe, en fixe plus étroitement l'image et en spécifie plus définitivement les avantages sociaux (4).

(1) Cyrano, *Histoire comique concernant les Estats et Empires de la lune*, 1659.
(2) Jacques Gutin, *Epigone, histoire du siècle futur*, 1659.
(3) Charles Sorel, *Recueil Sercy* (prose), 1658, 1re part., pp. 1 et suiv., *la Loterie ou Blanque nouvelle dans laquelle se trouvent beaucoup de choses de grand prix.*
(4) Mercier, *l'An deux mille quatre cent quarante*, 1775, p. 256.

Cet écrivain d'ailleurs qui, parmi les utopistes, occupe une place éminente, comprend déjà l'impérieuse nécessité du machinisme dans la vie humaine. S'il ne l'introduit point au sein de sa cité future, c'est que les moyens d'application lui échappent et que la préoccupation hygiénique efface en son esprit le souci d'organiser le travail. Mais, du moins, affirme-t-il — et cela peut aujourd'hui nous sembler puéril — les machines « soulageront les bras de l'homme (1) ».

Cette prédiction devient une vérité si tangible, au fur et à mesure que s'accroissent les perfectionnements mécaniques, que Cabet, élaborant son *Voyage en Icarie*, croit superflu de la renouveler. Mais il brûle d'une foi ardente en le machinisme naissant. « Quel est, écrit-il dans ses *Principes et doctrine sur la communauté*, le principe pour les machines ? On ne peut trop les multiplier : on fait par elles tout ce qu'il est possible de leur faire exécuter. »

Conformément à ce précepte, il évite aux habitants d'Icarie les besognes périlleuses, fatigantes, insalubres ou malpropres. Inventés ou non, funiculaires, grues, palans, monte-charges, ponts à transbordeurs, actionnés par la vapeur ou par des systèmes idéaux, réduisent l'effort humain. Pour la première fois naît la vision de l'ouvrier surveillant et guidant le geste de la machine. Celle-ci, sous sa direction, exécute les rites pénibles du labour, de l'ensemencement, de la moisson et de la fenaison ; fabrique le pain ; lave le linge ; découpe et dégrossit le matériel minutieux de l'horlogerie ; imprime les littératures heureuses. L'usine vertébrée sort de terre et rugit de la joie de son labeur fécond. Au-dessus des maisons les ballons dirigeables sillonnent l'atmosphère empourprée d'un soleil communiste et dans la mer voguent, parmi des flores colorées, les flottes sous-marines (2).

Néanmoins Cabet, bien qu'il lui attribue une certaine bienfaisance, ne surprend point en la machine son âme même. Il la considère un peu comme une esclave, comme une sorte de bétail en qui il transporte la capacité de souffrir dont il délivre l'homme. Son esthétique lui échappe sans doute parce

(1) *Ibid.*, p. 262.
(2) Cabet, *Voyage en Icarie*, 1848, pp. 15, 48, 60, 71, 101, 104, 154. 557, etc... Dans Cabet nous trouvons la première trace du sous-marin et tout un chapitre fort curieux consacré aux dirigeables. Jules Verne n'a donc point, comme on l'a toujours cru, le mérite de leur imagination.

qu'elle est encore rudimentaire et aussi parce que la chimère qu'il poursuit ardemment lui obstrue toute compréhension des contingences artistiques.

On ne doit d'ailleurs nullement s'étonner de cet aveuglement. Le machinisme naît à peine à l'époque où Cabet prépare son incursion fâcheuse aux Amériques. Puis la généralité des sociologues s'évertue à utiliser les découvertes plutôt qu'à disserter sur leur intérêt intellectuel. M. Anatole France lui-même, s'il l'humanise davantage, ne considère pas avec un état d'esprit nouveau la machine. Il la rêve « domestique, intime, familière ». Il attend d'elle la délivrance des foules ilotes. Il espère qu'ayant broyé tant de misérables dans les usines elle secourra « doucement, généreusement la tendre chair humaine (1) ».

Pourtant bien avant M. Anatole France, et comme pour le guider dans l'appréciation esthétique de la machine, une admiration naquit et s'exprima avec timidité. Car si Théophile Gautier prétend passer « sans un regard à travers le troupeau de monstres de cuivre et d'acier, mastodontes et mammouths de l'industrie » que lui révèle une visite en Orient, c'est une pudeur saugrenue qui le pousse à l'affirmer. En réalité il envisage avec un étonnement angoissé la prodigieuse activité de ces êtres métalliques et plutoniens qui empruntent « à la vapeur l'inquiétude et la respiration de la vie ». Et c'est avec l'ivresse d'un vertige qu'il s'écrie :

« Les bobines tournaient comme des danseuses ivres, disparaissaient dans l'éblouissement de leur rapidité. Les pistons levaient et laissaient retomber leurs moignons avec un han plaintif, comme des bûcherons fendant un tronc de chêne ; les poulies folles faisaient claquer leurs lanières de cuir et de gutta-percha ; les roues se mordaient à belles dents ; les laminoirs se frôlaient en sifflant ; les soupapes clappaient de la langue ; les ressorts faisaient jouer leurs nerfs et leurs détentes (1). »

Il y a là évidemment, à ne le présumer même que par la multiplicité des métaphores, l'expression inconsciente d'une admiration. Les gestes du mécanisme émeuvent l'écrivain par leur imitation des gestes humains et c'est en eux la représen-

(1) Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*, s. d.
(2) Théophile Gautier, *l'Orient*, 1877.

tation de la vie qu'il célèbre. L'heure n'a pas encore sonné de démêler dans la machine une plastique.

Lorsque apparaît dans le monde la locomotive, des plumes enfiévrées la saluent avec stupéfaction, comme elles salueraient, s'il renaissait de ses vestiges fossiles, le plésiosaure. Un poète lyonnais, Jean Tisseur, semble même, devant elle, percevoir le premier épanouissement d'une beauté nouvelle. Et tel est son enthousiasme qu'interpellant violemment ses confrères rétrogrades il s'exclame :

> Et pendant ce temps-là, vous vous taisez, poètes,
> Vous, les prophètes, les devins !
> Vous n'avez rien compris à de telles conquêtes !
> Assis au penchant des ravins,
> Vous contemplez, frappés d'une stupeur profonde,
> Le char qui partout se fait jour
> Et vous n'avez de voix que pour crier au monde :
> L'âge de fer est de retour (1) !...

Et comme si les poètes avaient entendu cette voix stridente, ils s'essaient à chanter la cavale métallique qui galope sur les routes ferrées. Maxime du Camp lui consacre des strophes didactiques (2). Ces strophes dénotent une louable émulation. Mais elles n'arrivent point à être du lyrisme, ni même, en quoi que ce soit, de la poésie. Lamentables et poussives, elles indiquent les applications futures de la locomotive. Du moins s'efforcent-elles vers la sympathie. Elles sont d'ailleurs les dernières, dans la succession des années, à révéler, chez nos aèdes modernes, quelque goût pour le progrès.

Car ceux-ci s'acharnent singulièrement à ne vouloir être ni des prophètes, ni des devins. Ils souffrent d'un étrange psittacisme, à satiété barbouillant, sur des paperasses diverses, toujours la même incantation. Ils dédaignent de s'alimenter à la source vive de la vie. La force et l'énergie paraissent leur être des entités incompréhensibles et insaisissables. Ils sont les gardiens d'un rêve débile, les conservateurs perpétuels d'un musée de sentiments surannés. Leur âme sommeille comme un étang où s'attarde le crépuscule.

Parfois, chez quelques-uns d'entre eux, particulièrement

(1) Jean Tisseur, *Poésies recueillies par ses frères*, 1885. V. aussi : *Une famille littéraire à Lyon*, 1896.

(2) Maxime du Camp, *les Chants modernes*, 1855 p. 293. V. aussi, p. 249, sur la vapeur.

doués, on croit surprendre un symptôme de réveil. Où t'en vas-tu, dit Maurice Magre, à la locomotive :

> avec ta robe de charbon,
> Tes bruits de fer et ton œil rouge, ô Dieu moderne
> Dont l'âme obscure dort dans le métal profond
> Devant qui, dans ce temps, les hommes se prosternent ?

Et Paul-Hubert, arrêté par le spectacle grandiose d'Orsay ou de Saint-Lazare, à son tour écrit :

> Sous le hall gigantesque au lumineux vitrail
> De la gare où converge un horizon de rails,
> Dans le choc des butoirs et des plaques tournantes,
> Les grands rapides noirs à la marche tonnante
> Pénètrent, modérant leur élan haletant,
> Essoufflés de leur course à travers les provinces,
> Entre les quais, au bruit des freins bloqués qui grincent (1).

Mais ces rimes, que l'on souhaiterait terminées par des vocables triomphaux, s'achèvent en récriminations. Ah! qu'as-tu fait, gémit Maurice Magre,

> des bois gémissant dans le vent,
> Des lacs pensifs comme des vierges long-voilées ?
> Qu'as-tu fait de la paix immortelle des champs ?
> Qu'as-tu fait du silence auguste des vallées (2) ?

Les poètes, à part quelques exceptions, partagent, sur le modernisme, la pensée des prêtres. Circonvenus par un traditionalisme béat, ils rejettent la formule de beauté qui renouvellerait leurs rythmes et les replacerait, comme ils le furent jadis, au rang d'initiateurs et de conducteurs des nations. Et c'est pourquoi les prosateurs endossent l'initiative qu'ils refusent de prendre.

Un homme, Emile Zola, devait, avec la puissance de son génie, affronter la locomotive et en exprimer la magnificence en des pages incomparables. Désormais, après lui, il devient possible, sans qu'on s'en gausse, d'en affirmer l'esthétique. Circulant à travers les dépôts qui l'abritent, les halls qui protègent ses départs et ses arrivées, les routes ferrées qui déterminent la direction de ses promenades ; juché sur les ponts qui permettent d'évaluer sa vigueur et la fougue de ses élans ; penché, comme un physiologiste, sur son organisme complexe, il

(1) Paul-Hubert, *Au cœur ardent de la cité*, poeme, 1908 p. 17.
(2) Maurice Magre, *le Poème de la Jeunesse*, 1901 p., 322.

dévoila son principe de beauté. Ce fut une révélation aussi importante pour l'art que la découverte de l'énergie intra-atomique le fut pour la science. Malheureusement la théorie de cette beauté ne fut point écrite. Nous devons nous contenter d'en examiner l'épopée.

Car *la Bête humaine* n'est pas autre chose, malgré les vilenies et les crimes de quelques êtres morbides introduits, pour l'intérêt, dans la trame du récit, que l'épopée de la locomotive. La Lison apparaît comme la physionomie culminante de l'œuvre. Perdue, dès les premières pages, dans la multitude compacte des autres machines qui manœuvrent avec des caractères nettement différenciés, elle s'en dégage bientôt par la hauteur de sa personnalité, la robustesse de ses formes et l'eurythmie de son allure. Elle est, écrit Zola, « d'une élégance fine et géante, avec ses grandes roues légères réunies par des bras d'acier, son poitrail large, ses reins allongés et puissants, toute cette logique et toute cette certitude qui font la beauté souveraine des êtres de métal, la précision dans la force ».

Voilà pour le portrait physique. Au moral, elle possède « des qualités rares de brave femme ». Il ne faut pas attribuer son obéissance, sa facilité de démarrage, sa marche régulière, sa bonne vaporisation aux bandages excellents de ses roues, au réglage parfait de ses tiroirs, à la pureté des cuivres de ses tubes, à la disposition heureuse de la chaudière. Il y a autre chose. Il y a « l'âme, le mystère de la fabrication, ce quelque chose que le hasard du martelage ajoute au métal, que le dernier tour de main de l'ouvrier donne aux pièces : la personnalité de la machine, la vie ».

Et c'est parce que l'écrivain la juge superbement organisée et vivante qu'il fait de la Lison, créature éminente, une héroïne comparable à celles qu'une conscience de leur humanité supérieure incite aux actes épiques. Le combat fabuleux qu'elle livre aux neiges que des tourmentes successives accumulèrent sur sa route correspond en grandeur aux prouesses des paladins qu'encensèrent les chansons de geste. Vaincue par l'énormité de l'adversaire, elle conserve, malgré tout, la gloire d'avoir tenté la lutte contre l'impossible.

Mais de sa défaite elle reste blessée et souffrante désormais. On l'ausculte et l'on constate en elle quelque chose de changé. Ses articulations durcissent. Elle « ne retrouve plus ses mem-

res ». Elle démarre « avec un souffle pénible », étourdie et pesante. Elle n'a plus que l'ombre de sa vaillance ancienne. La maladie qui la tenaille va la conduire à la mort tragique. Car cette maladie, en faussant et détraquant ses organes essentiels, la rend nerveuse et rétive. Elle n'obéit plus avec la docilité de jadis. C'est quasiment comme une intention de suicide qui la jette, malgré les freinages éperdus de son conducteur, contre le fardier chargé de pierres planté au mitan de la voie. Et son agonie éveille davantage de pitié, semble-t-, que toutes celles que provoque, dans le convoi qu'elle entraîne, sa volonté d'en finir avec la souffrance :

« Elle se refroidissait, les braises de son foyer tombaient en cendre, le souffle qui s'était échappé si violemment de ses flancs ouverts s'achevait en une petite plainte d'enfant qui pleure... Un instant on avait pu voir, par ses entrailles creées, fonctionner ses organes, ses pistons battre comme deux cœurs jumeaux, la vapeur circuler dans les tiroirs comme le sang de ses veines ; mais, pareilles à des bras convulsifs, les bielles n'avaient plus que des tressaillements, les révoltes dernières de la vie ; et son âme s'en allait avec la force qui la faisait vivante, cette haleine immense dont elle ne parvenait pas à se vider toute. La géante éventrée s'apaisa encore, s'endormit peu à peu d'un sommeil très doux... Elle était morte. Et le tas de fer, d'acier et de cuivre qu'elle laissait là, ce colosse broyé, avec son tronc fendu, ses membres épars, ses organes meurtris, mis au plein jour, prenait l'affreuse tristesse d'un cadavre humain, énorme, de tout un monde qui avait vécu et d'où la vie venait d'être arrachée dans la douleur (1). »

On a violemment reproché à Zola ces personnalisations de choses inertes, oubliant que, par ce délire d'images, précisément, il dénonce une esthétique plus aisée à nier qu'à défendre. Mais les reproches anciens déjà n'auraient plus de raison d'être aujourd'hui. Les romanciers, fatigués de ressasser l'éternelle histoire sentimentale, s'intéressent graduellement, quoique encore avec trop de modération, aux innovations de la Science. Si bien qu'aux découvertes nouvelles correspondent des littératures nouvelles.

Lorsque, par exemple, après des métamorphoses successives,

(1) Emile Zola, *la Bête humaine,* 1900, pp. 2, 8, 17, 162 et s., 204 et s., 236, 327 et s.

la bicyclette parvient à son degré définitif de commodité et d'harmonie et, par là, s'impose à l'usage quotidien des multitudes, Wells, sur un mode comique, et Maurice Leblanc, sur un mode tendre, écrivent son roman (1). Ils font ainsi œuvre doublement louable, car, d'une part, ils aident à la diffusion du machinisme et d'autre part se constituent les porte-paroles de l'admiration universelle. Les historiens futurs chercheront en leurs travaux des documents précis sur une mode qui eut, sur les mœurs contemporaines, une influence évidente, développant le tourisme et préparant l'apothéose de l'automobile.

Wells et Maurice Leblanc se complètent l'un l'autre et de leurs deux ouvrages on en eût constitué un parfait. Le premier apporte, en effet, l'intérêt romanesque et le second les considérations esthétiques. L'un s'efforce d'amuser, l'autre d'instruire. Considérant la ténuité de son intrigue, nous ne serions pas étonné même que Maurice Leblanc n'eût élaboré cette intrigue que pour y insérer quelques pages d'une heureuse philosophie.

On est peu accoutumé, en effet, à entendre des sportsmen disserter avec lucidité sur leurs engins de sport. La méditation n'est pas de leur compétence et contrarie leurs âmes impulsives. C'est pourquoi les conversations subtiles contenues dans *Voici des ailes* ne paraissent guère naturelles sur les lèvres des personnages qui les prononcent. Elles plaisent cependant parce qu'elles ont la musique de la vérité. Et voici ce que formule, parlant, en général, de la bicyclette, le héros-esthète de Maurice Leblanc :

« — Oui, je trouvais cela laid et je crois que j'avais raison à cette époque-là. Les proportions manquaient de justesse. L'instrument n'était pas strictement conforme à son usage. Il obligeait à une position vilaine, le guidon était immense, la tige de selle démesurée. On sentait l'hésitation, l'ébauche, le monstre. Tout cela s'est amélioré. La place des pédales indique l'effort vertical des jambes, les proportions sont exactes et, vraiment, il y a de la beauté dans ces lignes droites, une beauté simple, sobre, précise... La beauté d'une chose ne s'établit pas immédiatement. Elle naît d'abord de l'idée que cette chose s'adapte aussi parfaitement que possible à son but, puis de

(1) Wells, *l'Equipée burlesque du cycliste*, trad. H.-D. Davray ; M. Leblanc, *Voici des ailes*, 1898, pp. 4, 8, 49, 77.

comparaisons, de souvenirs, jusqu'au jour où il apparaît une sorte de type idéal qui réunit toutes les conditions reconnues indispensables. Je crois qu'ici ce jour approche. Une esthétique commence à se dégager. C'est un plaisir d'art réel, une émotion neuve que de contempler ces jolies bêtes de course dont tous les détails indiquent la double destinée. Y a-t-il rien qui évoque plus l'idée de vitesse que ces deux roues égales aux rayons ténus et vibrants comme des nerfs, deux jambes sans commencement ni fin ? Y a-t-il rien qui soit plus stable, plus solide d'aspect que ces reins d'acier, que cette échine vigoureuse, que tout cet appareil de muscles logiques et nécessaires ? De cette double réalisation émanent une harmonie extrême, une grâce faite de force et de légèreté et, je l'affirme, une beauté spéciale, dont les lois pourraient s'exprimer déjà. »

Il est étrange que M. Maurice Leblanc, après avoir tracé sur la bicyclette des lignes aussi clairvoyantes, envisage avec une acrimonie injustifiée l'automobile. Car l'une, nous l'avons dit, ne fut qu'un acheminement vers l'autre par l'entremise du moteur. La motocyclette en marque le premier stade. Cette forme embryonnaire se développe. Cette chrysalide se transforme et, d'un essor vibrant, franchit les espaces. Aérienne, elle s'élonge, prend des antennes, des ailes, une queue, simule l'insecte et l'oiseau et devient aéroplane. Terrienne, elle se ramasse ainsi qu'un fauve pour bondir et devient automobile. La double métamorphose semble, au prime abord, impossible comme anti-naturelle. Nous ne sommes pas accoutumés à voir de la chrysalide sortir autre chose que le papillon. Là, cependant, le génie humain entre en contradiction avec les lois immanentes. Merveilleux instrument de propulsion, le moteur nerveux ouvre le chemin des éléments : dirigeables, monoplans et biplans, voitures et canots automobiles par lui agissent, conquièrent une âme et un verbe, participent de la vie. Les premiers empruntent à la gent ailée sa stabilité, sa grâce, son élégance. Sur les horizons, éployant les spirales et les ellipses de leurs vols, ils s'appareillent à de grands rapaces dont ils imitent l'aisance à planer et à fondre. Leur esthétique consiste moins dans leurs lignes que dans la souplesse de leurs mouvements. Les seconds possèdent la vigueur musculaire de la bête. Ils sont préparés pour batailler contre des antagonistes matériels, la terre et l'onde unies à l'air qui constitue le seul

ennemi de l'appareil ailé. Leurs avancées, par soubresauts, sont semblables à de successives et minuscules victoires. Contemplez-les : ils sont extérieurement cuirassés et leurs mécanismes d'aciers luisants indiquent la force, l'endurance, l'opiniâtreté. Leur esthétique tient tout entière dans leur vélocité. Ils ont, en course, sur les routes de la terre ou de la mer, la splendeur des obus et des bolides, dont ils reproduisent les trajectoires.

Il était évident que la navigation aérienne et l'automobilisme devaient provoquer leurs littératures spéciales. Bien avant que fût résolu le problème de la dirigeabilité des ballons, nous avons vu que des écrivains estimèrent cette solution possible. Edgar Poe, à son tour, en une nouvelle fort curieuse, en fournit les données confuses, construisant de toutes pièces un mécanisme destiné à actionner une forte hélice. Mais il néglige, pour des raisons impérieuses, l'utilisation du moteur (1).

C'est, en somme, Wells qui, le premier, établit, sur le papier, un aéroplane logique. Son système participe un peu de tous les systèmes actuellement réalisés. Il est un mélange imaginaire du biplan Wright et du monoplan Antoinette. Deux moteurs à pétrole propulsent l'hélice giratoire. Les ailes montées sur des barres d'aluminium sont mobiles et rétractiles. Au volant de direction se substituent des commandes d'acier. Et cette machine bizarre prend sur un rail son impulsion initiale (2).

A l'époque où Wells élaborait cet appareil, les frères Wright commençaient à peine leurs essais et la nouvelle de leurs vols apparaissait au monde comme fortement teintée de bluff américain. C'était de la divination. Aussi les pages où se manifeste cette divination nous semblent-elles bien supérieures à tout ce que contient d'amusant, d'ingénieux et de fantasque le nouveau volume de M. Kistemaeckers : *Aeropolis* (3).

M. Kistemaeckers occupe, parmi les écrivains sportifs, une place éminente. Il est, sur la matière automobile, docte et fécond. Il connaît jusqu'en ses détails infimes le jargon qu'emploient entre eux les messieurs aux silhouettes de scaphan-

(1) Edgar Poe, *Histoires extraordinaires*, trad. Baudelaire, 1893, pp. 125 et s., *le Canard au Ballon.*

(2) Wells, *les Pirates de la mer*, trad. Davray, 1902, pp. 165 et s., *les Argonautes de l'air.*

(3) Kistemaeckers; *Aeropolis*, 1909.

driers. Il s'est efforcé, à maintes reprises, de bâtir le roman comique de l'automobile. Ses œuvres ont une allure gaie, originale, passionnée. On leur comparerait malaisément celles de Paul-Adrien Schayé (1) ou de Tristan Bernard (2) et encore moins celle d'Eugène Demolder (3). Mais si nous y rencontrons parfois de belles digressions sur les qualités que développe en l'individu le maniement de la voiture docile et violente, vainement, par contre, nous y avons cherché un jugement de son esthétique. M. Kistemaeckers sacrifie la machine à l'homme. Il est merveilleusement le psychologue du sportsman et de sa séquelle (4).

Bienheureusement, au contraire de M. Kistemaeckers, d'autres auteurs accordèrent davantage d'intérêt à la machine qu'à l'homme. M. Paul Arosa la doue de sentiments peut-être excessifs (5). M. Octave Mirbeau se livre, à son propos, à des discussions virulentes où il stigmatise les constructeurs incapables de lui communiquer sa plénitude de beauté (6). M. Maurice Renard demeure devant elle comme médusé de la constater si proche de l'être vivant par la parité des organes. Car, dit-il, elle « jouit des propriétés que lui conférerait une moelle épinière ». Les tringles de commande, les transmissions et les pièces d'effort représentent « les systèmes nerveux et musculaire ». Le châssis n'est autre que « le squelette où les tenons viennent s'insérer comme des tendons. Un sang de pétrole circule dans ces artères de cuivre... Le carburateur respire ; c'est un poumon ; au lieu de combiner l'air avec le sang, il le mélange aux vapeurs de l'essence... Le capot ressemble au thorax où la vie bat en cadence... Nos articulations jouent dans la synovie de même que ces rotules dans l'huile... A l'abri de la peau résistante du carter, voici des réservoirs, estomacs qui s'affament et se rassasient. Voici, phosphorescents comme ceux des félins, mais *encore* privés de la vue, voici des yeux : les phares ; une voix : la sirène ; un pot d'échappement dont la comparaison... offusquerait ». Et comme,

(1) Paul-Adrien Schayé, *Un tour de manivelle, et l'on part*, 1909.
(2) Tristan Bernard, *les Veillées du chauffeur*, 1909.
(3) Eugène Demolder, *l'Espagne en auto*, 1906.
(4) Henry Kistemaeckers, *l'Apprentissage de Lord Will*, 1903 ; *Will, Trimm et Cie*, 1906 ; *M. Dupont chauffeur*, 1908.
(5) Paul Arosa, *Mémoires d'une 50 H. P.*, 1909.
(6) Octave Mirbeau, *la 628 E8*, 1907, pp. 133 et s.

« pour devenir une grande bête sourde, aveugle, insensible et stérile, » il ne manque à la machine qu'un cerveau, M. Maurice Renard, corsant l'effarante fantaisie scientifique de son roman, lui insinue l'âme du *Docteur Lerne*, virtuose de la greffe qui souhaita cet ultime avatar (1).

Avec M. Maurice Renard nous entrons de plain pied dans le conte fantastique. Son automobile a reçu des perfectionnements que l'on peut pressentir, mais qui n'existent pas encore. Force nous est donc de revenir à la réalité. Deux autres écrivains nous y ramènent en nous invitant à l'aimer pour ce qu'elle offre de magnificence tangible. L'un, M. Morasso, est un Italien qui consacre à ce qu'il appelle *la nuova arma*, l'automobile, tout un livre particulièrement compréhensif. Mais, à son sens, son esthétique réside surtout dans sa vitesse et il s'ingénie à traduire, en un chapitre, cette *estetica della velocita*. Par suite, la voiture qui lui semble mériter la prédilection unanime, celle qui possède *la bella et maestosa furia metallica*, est la voiture de course, dont il vante les profils admirables et l'énergie prodigieuse (2).

Ce sont là des opinions que M. Paul Adam, le second des deux écrivains annoncés, répand, avec bien d'autres encore, depuis nombre d'années, dans les journaux, dans les revues et à l'aide de ses livres trépidants. Nul n'est mieux que lui en communion avec la pensée moderne. Il n'est pas une découverte dont il n'ait tenté la diffusion et jusqu'au plus mince, tous ses écrits comportent un enseignement. Il ne devait pas, en conséquence, demeurer insensible aux merveilles de la locomotion automobile. Il publia, voici déjà longtemps à sa louange, un article, *le Scarabée*, superbe comme un poème héroïque (3). Et délibérément il se constitua le thuriféraire de la machine haletante, qui anime les rues et vivifie les campagnes. Maintes fois il dessina, en phrases évocatrices, son image brutale et décrivit la fantasmagorie de ses sillages nocturnes. Il serait intéressant de le suivre sur le domaine des avantages moraux et matériels qu'il lui concède libéralement. Mais là n'est point

(1) Maurice Renard, *le Docteur Lerne, sous-dieu*, 1908, pp. 88 et. s., 292 et s.
(2) M. Morasso, *la Nuova Arma* (*la machina*), 1905. Livre extrêmement intéressant. Pour M. Morasso, l'homme de l'avenir est le chauffeur ou wattman, *l'uomo della vellocita*. Cette hypothèse se rapproche un peu de celle de Wells pour qui l'être supérieur de la cité future est l'ingénieur.
(3) Dans *le Journal*.

notre tâche qui consiste à nous enquérir si ce penseur s'inquiète de la machine en soi et s'il en apprécie la beauté. Or, cela est discernable en cent pages de son œuvre. Le voici arrêté au bord d'une route, et il s'écrie :

« Entre les prestiges de l'automobile, le moindre n'est pas d'avoir joint aux paysages qu'elle parcourt les joies de ses couleurs. Ecarlates, bleus, beiges, blancs, les véhicules à quatre vitesses volent et bourdonnent dans l'espace. Tels d'énormes coléoptères ornés des couleurs que le climat des tropiques dispense à ses insectes. C'est une parure neuve des campagnes. Un joyau strident et rapide, tout à coup, éclaire la route enclose dans les champs verts et roux, dans les forêts verdoyantes. Il saute les rivières qui brillent. Il souligne de son éclat la muraille crépie de chaux. Il roule dans son nuage comme le char du prophète Elie. Le soir, il est, au visage de la nature, un double regard de feu qui rayonne sur les buissons tout à coup révélés parmi les ombres, qui dévoile le secret de la nuit. Volontaire, opiniâtre, prompt et subtil, il semble servir l'esprit d'un dieu aux vigilances inéluctables (1). »

Un homme qui chante, avec un enthousiasme continu, la machine solitaire décuplera son lyrisme lorsque le hasard ou sa volonté propre le mettra en face de l'usine qui est un agglomérat de machines. C'est l'attitude de M. Paul Adam. Ce fut l'attitude également de Zola. Il semble d'ailleurs que l'usine, par son énormité, prenne, aux yeux des visiteurs même prévenus contre l'effervescence esthétique de l'industrie, un intérêt inusité. L'admiration naît de cette sensation d'écrasement que provoquent la myriade des mouvements, le tintamarre, on ne sait quoi de formidable et d'infernal. Les poètes eux-mêmes se troublent devant l'extraordinaire magie de l'usine et se demandent si l'heure n'a pas enfin sonné pour eux de se conjoindre avec la vie. Un poème de M. Emile Verhaeren contient ainsi le rythme, la pulsation, les chocs, les sifflements, les hurlées de la métallurgie flamande (2). Un sonnet de M. Amédée Prouvost enregistre l'écho sonore des filatures, bruits roulants des cylindres cardeurs, murmure des bobines s'effilant déclics brusques des navettes projetées (3).

(1) Paul Adam, *la Morale des Sports*, 1907, p. 120 et passim.
(2) Emile Verhaeren, *les Villes tentaculaires*, 1904, p. 149.
(3) Amédée Prouvost, *l'Ame voyageuse*, 1904, pp. 60 et s.

Mais l'admiration que suscite l'usine parmi les poètes meurt avec la réflexion. Et il n'est pas rare de les surprendre, après une minute d'extase devant le gracieux mouvement de quadrille du métier à filer, regrettant le fuseau de leur grand'mère. Une appréhension inconcevable réfrène toutes leurs impulsions vers le présent et l'avenir. Ils ont pourtant de grands exemples à suivre. Car Maupassant n'a pas trouvé ridicule de manifester son éblouissement au sortir d'une incursion en la fabuleuse géhenne du Creusot (1). Et Zola, parmi les noires perspectives des Aciéries et des Forges de Denain et d'Anzin ; et Paul Adam, parmi les corons yankee de Pittsburg qu'écrase la masse pullulante des usines et des manufactures, ne regrettèrent point leurs promenades. L'un et l'autre en rapportèrent d'éclatantes pages descriptives qu'aucune de leurs peintures de paysages ne saurait égaler. Ils traduisirent le miracle des machineries multipliées et véloces, travaillant sous les clartés astrales de l'électricité qui dirige leurs gestes innumérablement diversifiés. Ils louèrent l'inouïe splendeur des fours Martin où bouillonne le métal que triturent les ringards mécaniques. Ils dirent le saisissement qu'excitèrent en eux les éruptions terrifiantes des cornues Bessemer et que les hauts-fourneaux leur apparurent ainsi que des dieux gigantesques enfantant le feu dominateur. Ils dirent la stupeur que leur causèrent la colossale déglutition des laminoirs et le jeu serpentin des poutres ignées. Et le tumulte des marteaux pilons, le crissement des scies, la mousqueterie des aciers broyés, mille tapages superposés et s'accordant leur furent comme la musique même aux sons de laquelle, dans les grands bals assombris, des créatures chimériques dansent en mesure (2).

Et ces tableaux procurent autrement de réconfort que ceux où des psychologues maniérés détaillent la neurasthénie de leurs héroïnes. Ils nous incitent à nous laver de la pommade sentimentale dont le romantisme nous oignit. Et surtout ils nous préparent aux temps futurs. Il n'y a pas, en effet, à se le dissimuler : la machine, accédée à son maximum de perfectionnement et, en conséquence, d'esthétique, deviendra, à tous les instants de la vie, dans la maison familiale comme dans la rue, l'auxiliaire fidèle de l'homme. William Morris déraisonne

(1) *La Revue pour tous*, du 1er octobre 1888.
(2) Emile Zola, *Travail*, 1901 ; Paul Adam, *Vues d'Amérique*, 1906.

quand il songe à la détruire. Personne, à cette heure, et l'ouvrier lui-même auquel le socialiste anglais conseille cette prescription, n'envisage l'avenir sans la présence de l'adjutrice laborieuse. Elle est au premier plan dans les préoccupations des utopistes. Lorsque Tarde fonde, au centre de la terre, sa république géniocratique, il lui semble même inutile d'indiquer la nécessité de son concours. Il se borne à spécifier que, captée par des procédés spéciaux, la chaleur centrale du globe lui sert de force motrice (1). Elle geint dans toutes les maisons et au sein même de l'atmosphère de la cité collectiviste que construit Anatole France (2). Charles Derennes ne peut s'empêcher d'en doter le peuple du Pôle quand, influencé par Wells, il le découvre, un jour d'imagination frénétique (3).

Et Wells lui-même se manifeste le plus étonnant inventeur de machinisme qui ait, après Jules Verne, tenté les risques du roman scientifique. Car il y a, dans son œuvre, deux parties bien distinctes dont l'une, de fiction pure, n'est pas la moins passionnante. Lisez la description de la sphère d'acier à l'aide de laquelle le sieur Elstead se prépare à visiter et visite, en effet, le fond de la mer (4) et celle de la machine à explorer le temps en laquelle se précise un souvenir de l'automobile, et vous aurez l'impression de quelque chose de parfaitement équilibré et véritable (5). Lisez également la description de la machine tripode dont il habille ses Marsiens et vous ne penserez pas une minute qu'on n'en puisse aisément fabriquer une semblable (6). Wells vous transporte-t-il parmi les Morlocks ou parmi les Sélénites, et vous voyez ces peuples étranges agriffés à des leviers, dans la confusion et le déchaînement des bielles, des volants, des cylindres, s'agitant, se démenant, tournant à des allures démentes (7).

Et lorsque Wells consent à abandonner ce goût de créations singulières, il adopte, avec sagacité, une méthode d'application et d'extension mécaniques. C'est surtout dans ses volumes consacrés à la société future que l'on constate les effets de cette méthode. Car, en théorie comme en pratique, sa cité

(1) Gabriel Tarde, *Fragment d'histoire future*, 1896.
(2) Anatole France, *Sur la pierre blanche*, s.d.
(3) Charles Derennes, *le Peuple du Pôle*, 1907.
(4) Wells, *les Pirates de la mer*, trad. Davray, 1902, pp. 135 et s. *Dans l'abîme*.
(5) Wells, *la Machine à explorer le temps*, trad. Davray, 1906, pp. 34, 58.
(6) Wells, *la Guerre des Mondes*, trad. Davray, 1905, pp. 80 et s.
(7) Wells, *les Premiers hommes dans la lune*, trad. Davray, s. d., pp. 176 et s.

utopique se présente frémissante d'un machinisme éperdu. Du faîte des maisons surhaussées jusqu'aux sous-sols profonds, tout palpite, vibre et frémit. Des flottes aériennes s'essorent de terrasses vertigineuses. Du haut du dôme qui enveloppe l'agrégat des bâtisses urbaines jusqu'aux rez-de-chaussées, des hommes glissent ou s'élancent, chevauchant des engins d'acier. Les rues sont des plates-formes roulantes et les véhicules de terribles boulets lancés par d'invisibles catapultes. Les trains, d'un pays à l'autre, circulent avec la vitesse de la lumière.

Partout la machine supprime la lassitude humaine. Elle fabrique les nourritures, éclaire et chauffe, monte les charges, confectionne les habits. Les phonographes apportent les nouvelles et les débitent cependant que les cinématographes, instantanément impressionnés, reproduisent les jeux du théâtre ou les incidents de la vie mondiale. L'électricité sournoise, emportée par le faisceau indéfini des câbles, stimule, comme un sang violent, toute la ville d'acier (1).

Mais si, d'un côté, Wells, avec raison, exalta, dans ses livres, le machinisme, de l'autre il paraît n'en pas vouloir accepter, pour l'humanité, l'espérance libératrice. Car, dans les bas-fonds de sa cité future, il situe un peuple davantage encore asservi et, ce qui est pire, asservi à la surveillance et au réglage de la machine. Or, il est de toute évidence que celle-ci doit, au contraire, apporter au travailleur un allègement incomparable. Il faut pour le nier ne jamais avoir vu, dans les aciéries, le labeur ancien et le labeur présent des laminoirs. La comparaison est frappante. L'épuisement, la malpropreté, le péril n'existent plus. Et c'est pourquoi les sociologues clament leur croyance en la machine. Elle sera, dans les temps à venir, belle et bonne comme les fées légendaires qui, durant leur sommeil, exécutaient avec un sourire les besognes imposées à leurs protégés par des ogres despotiques (2)...

ÉMILE MAGNE.

(1) Wells, *Une histoire des temps à venir ; Anticipations ; Quand le dormeur s'éveillera ; Une utopie moderne*, trad. Davray.

(2) Nous avons connu trop tard pour pouvoir lui donner la place importante qu'il mérite dans cette étude, le beau volume de M. Edouard Quet : *la Victoire*. On y trouve (pp. 134 et s.) une curieuse physionomie d'usine électrique. V. aussi (pp. 299 et s.) la description ingénieuse d'un moteur actionné par l'électricité atmosphérique.

EN PASSANT

I

Et j'ai revu Paris. De la gare à l'hôtel,
Un fiacre négligé m'a conduit. Tout fut tel
Qu'autrefois. J'ai senti de nouveau sur ma lèvre
L'ancien baiser brûlant de poussière et de fièvre.
La lumière plus rare et les magasins clos ;
Minuit ! quand les cafés gonflent seuls des halos
Qui font comme un mal blanc dans l'ombre. Heure qui traîne
La boule de douleurs terrible d'un long jour,
Et dont le triste enchantement, au carrefour,
Fait lever du trottoir une mauvaise graine.
Le pavé sale était tout jonché de débris,
Et des passants aux traits trop fins, creusés, flétris,
Semblaient les survivants d'une bataille obscure.
Mais dans cette fatigue et dans cette souillure
Quel grand cri contenu d'espoir ! Même les pierres
Paraissaient méditer, car, derrière les murs,
Le sort remis, les lendemains meilleurs, plus mûrs,
Hantaient, dans leur sommeil, des milliers de paupières.

II

Que me veulent ces murs et la carpette usée
Par tant de voyageurs inconnus,
Et ces tristes velours douteux et la croisée
D'où les jours tombent si froids, si nus !

Et banal, dans une ombre équivoque d'alcôve,
Ce lit qu'on loue au premier passant,
Et la glace où je vois mon front qui devient chauve,
Tout verdâtre et déjà vieillissant ?

Dans un coin, des rougeurs éclatent : pauvres roses !
Leur grâce, à côté de ces laideurs,
Etonne, et l'on ressent l'injure que les choses
Font à leurs délicates pudeurs.

Il faudrait, pour fleurir, à nos bonnes pensées,
Une eau fraîche et limpide, un air pur.
Mais la vie ! ah ! combien de roses offensées
Dépérissent dans un angle obscur !

Lorsqu'ils ont fait le tour de la chambre où je loge,
Mes yeux retombent sur le miroir,
Et j'y revois mon front chagrin qui m'interroge
Comme une apparition du soir.

Conscience dressée en travers de ma route,
Et qui me dévisage au retour :
« Qu'as-tu fait, me dit-il, depuis deux ans ? Sans doute,
Rien que rêver, vivre au jour le jour ? »

Et j'avoue : « Oui, mon cœur, dans sa coquille, aspire
A se répandre tout en bonté.
Mais n'être pas meilleur qu'hier, c'est être pire :
J'ai le désir sans la volonté. »

III

Corridors d'hôtel, chambres en enfilade,
Lits défaits que montre une porte entr'ouverte...
Quelle vie est-ce là, peuplée et déserte !

Assis au chevet de ma femme malade,
Je perçois dans les murs et dans les plafonds,
Des voix sourdes, des pas, des soupirs profonds,
Et, brodant par-dessus, bizarre amalgame,
L'éternel recommencement d'une gamme...

Que de fois ainsi j'ai sondé l'heure, pour
En tirer un sens de tristesse ou d'amour !
Mais aujourd'hui l'ombre a des rumeurs sans suite ;
Je ne comprends plus rien du temps, que sa fuite :
La seconde au hasard pousse la seconde,
Et chacune à son tour entraîne le monde.

La cire est consumée : une longue mèche
Etire sa flamme au ras de la bobèche ;
Et là, tout à coup, moi, ce pauvre homme assis,
J'ai le sentiment halluciné, précis,
Que, sur une scène au décor dérisoire,
Devant une salle immense, vide, noire,
Nous jouons, avec quelqu'un d'autre, masqué,
Un drame obscur, infiniment compliqué.
Lequel ? je l'ignore. Est-ce navrant ou drôle ?
Je suis un acteur qui ne sait pas son rôle.
Alors, sans rien dire, je porte à ma lèvre
La petite main pâle et chaude de fièvre.

IV

Paris gronde, Paris
Comme autrefois !

D'un triangle gris
Entre les toits
Le brouillard tombe,
Et, du pavé qu'on ne voit pas,
En bas,
Comme d'une tombe,
Une chanson de pauvre monte.

Tout me raconte
L'angoisse et la honte
D'anciens jours de pluie ;

Ma langue remâche
Une vieille suie
Qui rend mon âme lâche.

Quelle heure passée,
De son poids de morte,
Pèse sur la porte
De ma pensée ?

Tout mon cœur s'arcboute
Pour barrer la route,
Mais elle, plus forte,
Horriblement douce,
Comme avec pitié
Pousse...

O douceur qui raille !
La porte à moitié
Bâille,
Et la mauvaise heure
Entre dans ma demeure...

Un doigt sur la bouche,
Elle vient s'asseoir
Au bord de ma couche,
Le soir ;
Et quand Paris éteint
Sur ma vitre blafarde
Son murmure lointain,
Longtemps, longuement, elle me regarde..

V

Que Paris, dans la nuit à peine commencée,
Quand les lampes partout s'allument dans l'air bleu,
Est délié, subtil et brillant de pensée !
Il semble que l'esprit jaillisse avec le feu,

Que, soudain dilatée et libre, au crépuscule,
Une vapeur d'intelligence éclate et brûle.
Dans la rue, au milieu de ses cercles d'enfer,
Des passants, arrêtés et le front dans un livre,
Sourds au bruit, ne voient rien que le petit champ clair
Du feuillet noir sur blanc dont leur tête s'enivre.
O regard du liseur comme un piège tendu,
Guettant le sens des mots dans un passage ardu,
Ou suivant, dans un ciel intérieur, le fil
Capricieux du rêve ! O nostalgie, exil,
Horizons et, du seuil de la vie ordinaire,
Echappée à travers le monde imaginaire !

Combien d'yeux, dans Paris, pour qui l'éclat du jour
Est offensant ! combien de paupières rougies,
Lasses de tout un peu, d'études et d'amour,
Ne s'ouvrent tout à fait que le soir, aux bougies !
Prunelles de liseur et prunelles de faune
Se plaisent au moelleux de la lumière jaune,
Qui dore gravement la beauté dans son lit,
Et met tant de douceur sur la page qu'on lit.

VI

Sous un filet d'eau fine
Où la lumière est prise,
D'un bleu si nuancé qu'elle semble un peu grise,
Le gazon se devine.

Le ciel s'y mire dans la perle
Qui tremble ; un passage de merle
Tire un long trait noir sur la mousse ;
Et le pigeon boule et se douche.
C'est Paris, au jardin, qui prend sa mine douce,
Et donne à qui veut bien sa bouche.

C'est, dans l'aridité d'un grand cirque de pierres,
Une oasis qui m'accueille,
C'est le soleil qui, sous la feuille,
Bat des paupières.

Là, j'ai ri, j'ai pleuré, suivant
Que, sous les arbres, le vent
Qui déplaçait l'azur et l'ombre,
Faisait mon front clair ou sombre.

Plus j'y songe et moins je ne sais
Si la plus grande gloire en vaut la peine et dure,
Mais le bronze dans la verdure
Est d'un bel effet. C'est assez.

Paris, au jardin, prend aussi le masque
D'un vieil épicurien :
L'eau s'écoule dans la vasque,
Tout dans rien.

Là, je m'assieds, là, j'écoute
Les conseils de Paris double,
Joueuse de flûte et vieillard.
O sons légers ! mon cœur se trouble.
O mots subtils ! ma foi qui doute
Flotte en un brouillard.

Ne m'interrogez pas. Que sais-je
Du juste et de l'injuste, moi ?
Là-bas, c'était l'exil, l'interminable neige,
Et voici Paris. Quel émoi !
Sous un filet d'eau fine
Le gazon se devine... :
Je n'ai pour horizon
Que ce coin de gazon !

VII

Voyez-vous, on ne dit jamais ce qu'il faudrait.
Il n'est mot d'amitié qui ne laisse un regret.

Je vous appelle ami, c'est un mot clair qui semble
Tout dire, n'est-ce pas ? surtout si la voix tremble.

Eh ! bien, non, ce n'est pas cela. Ce mot si clair
Est trop clair : son cristal ne contient que de l'air.

Le coquillage blanc que ramène la sonde
Luit, mais l'obscurité règne dans l'eau profonde.

Et la voix elle-même a ses jours. Que de fois
On a douté de l'âme à cause de la voix !

L'une a les bouillons sourds de la source cachée,
Et l'autre flotte à la surface, détachée.

Quand je vous vis, j'ai dit, sur un ton cavalier :
« Bonjour ! » Et nous étions, où? dans un escalier.

Un escalier ! la vie est ironique et mêle
Au plus beau rêve un trait banal. O plomb dans l'aile !

Et puis, je ne faisais que passer. Oui, j'en ris,
J'étais comme un Anglais qui visite Paris !

Or, l'amitié n'est point ce faux commerce vide
Qu'un serrement de main contente : elle est avide,

Inquiète, anxieuse, elle est infiniment
Exigeante : il lui faut sa preuve à tout moment.

Et puis encore, et puis nous avions l'attitude
Des gens heureux qui n'en ont pas bien l'habitude.

Le pauvre qui, soudain, devient riche, est gêné
Par cet or pour lequel, peut-être, il n'est pas né.

Autrefois, nous avions pour compagne fidèle
La Douleur. Ah! du moins, nos cœurs étaient sûrs d'elle !

Nous l'aimions d'un amour conjugal, ancien,
Et nous allions, réglant notre pas sur le sien.

Et pourtant elle a fui notre couche. Et nos yeux
Ont changé : nous rions. Sommes-nous plus joyeux ?

VIII

Les arbres de Saint-Cloud, portant un poids superbe
De victoires et de revers,
Courbent leurs fronts d'atlantes vers
L'herbe.

Nous étions quatre amis, un jour, sous cet ombrage,
Paressant et rêvant,
Comme ces ouvriers qui désertent l'ouvrage
Pour écouter chanter le vent.

Etaient-ce les flambeaux des anciennes fêtes
Qui, rallumés, doraient d'un or pâli les faîtes
De ces vieux marronniers ?
Et ce rideau bleuâtre, était-ce un peu de brume,
Ou le soudain silence, atroce et lourd, qui fume
Sur un départ de canonniers?

Dans ce beau parc foulé, je songeais au mystère
Des forêts sans chemin ;
Là-bas, l'homme et la plante ont l'âme de la terre;
Ici, le végétal a presque un cœur humain.

Et que de lambeaux de ma propre histoire,
Avec le grand passé de la patrie,
Gisaient sur cette terre noire !
O ma première jeunesse, flétrie !

Sombre humus des morts, sol de chair, accueille,
Mêle à ta substance
Aussi l'humble feuille,
Ma pauvre existence !

IX

Autrefois, j'adorais Paris comme une femme,
D'un amour de jeune homme, émerveillé, soumis.
L'expérience ensuite et la douleur ont mis
Sa fièvre dans mon corps, son âme dans mon âme ;
Où que j'aille, aujourd'hui, je le sens, dans ma chair,
Battre comme le pouls de ma vie elle-même ;
Ma pensée est un grain de la moisson qu'il sème,
Et c'est comme l'honneur de mon nom qu'il m'est cher.
Et, derrière Paris, tout au fond de mon être,
Une vigne verdit au soleil, dans un coin,
Et, sous le pampre translucide, une fenêtre
S'ouvre, et l'on voit la mer d'un gris d'argent, au loin.

X

Il pleut sur la Marne ! il pleut sur les îles !
C'est pour le bonheur des feuilles dociles.
Chacune se dilate
Et se fait plate, plate...

Chacune semble un petit miroir noir,
Sur lequel le ciel penche
Sa douce face blanche,
Pour se voir.

Chacune bat, comme un petit tambour,
Tout le jour,
La diane des eaux
Au peuple des oiseaux.

Il pleut, il pleut sur les bords de la Marne !
Un vieux soleil emmitouflé,
La tête à la lucarne,
Entr'ouvre un œil gonflé.

La pluie au loin d'un sourire s'éclaire ;
Chaque feuille veut plaire,
Chaque feuille est une langue d'azur
Qui chante. O chant si pur !

XI

Quand j'ai dit : « Tout fut tel qu'autrefois », c'est qu'alors
Je regardais Paris avec les yeux du corps ;
Car c'est peu que deux ans pour la pierre et le marbre,
Et lorsqu'on voit, chaque printemps, reverdir l'arbre,
Ce tissu transparent, ces fines découpures,
Il semble que ce soient les mêmes feuilles pures.
Mais s'il arrive que, par hasard, en marchant,
Nous trouvions, à l'endroit où s'étendait un champ,
Où l'azur de jadis brillait entre les branches,
De vilaines bâtisses neuves, toutes blanches,
Alors, nous comprenons, nous nous sentons vaincus,
Morts plus qu'à moitié, morts de tous les jours vécus.

« Tout fut tel qu'autrefois », m'écriais-je. Insensé !
Rentre donc, si tu veux mesurer le passé,
En toi-même, en ton cœur changeant, divers, amer,
Traversé de courants obscurs comme la mer !
Entends le bruit que font les sources de la vie :
Le désir bouillonnant s'écoule ; une autre envie

Gonfle sa vague, écume et retombe à son tour...
Mais heureux qui varie en progressant : la force
Est dans la sève et non dans la rigide écorce.
Dis-toi que, pour durer, il faut que ton amour
Croisse comme un beau chêne, et se transforme, et porte
Une feuille nouvelle après la feuille morte.

XII

Je regarde monter, sur le versant des cieux,
Des escadrons silencieux :
La pluie et les orages ;
La ville, en bas, reluit, sombre et toute trempée,
Et chaque tour dresse une épee
Dans les nuages !

C'est Paris dans le soir et la brume noyé,
Comme un plan déployé :
Amas confus, creusés de crevasses étroites,
Longs alignements d'arbres verts
Bordant des perspectives droites,
Et le fleuve en travers.

Lueur d'acier dans le jour faux,
La Seine courbe
Semble une faulx
Que tiendraient d'invisibles mains,
Fauchant la tourbe
Des humains.

L'ombre approche et Paris est pris
Sous un immense réseau gris ;
On dirait un grand tas de bois mouillé qui fume
Sur le ciel vague du couchant,
Au bord d'un champ,
Et qui, soudain, s'allume.

Mais les vapeurs de l'air épaississent leurs voiles
Entre la ville et les étoiles ;
La grêle, le vent, la foudre avec eux
Fondent sur ses feux !

O vaisseau de Paris courbé dans la tempête,
Toujours dédaignant l'eau calme du port,
Comme tu bondis, comme tu fais tête
Aux trahisons du sort !

O sublime navire,
Laisse-moi m'accrocher
A ton haut bord qui vire
En frisant le rocher !

Que tu périsses, toi,
Toi, grand cœur irascible,
Si fougueux dans ta foi,
Non, ce n'est pas possible !

Malgré l'océan noir,
Malgré la nuit sans lune,
J'attache à ta fortune
Tout ce que j'ai d'espoir !

XIII

Le train va partir. Ombres que je vois
A travers la glace embuée,
Adieu, mes amis ! Déjà, votre voix
Est lointaine et diminuée.

Visages brouillés dans une pâleur
Où chaque trait connu s'efface,
Vous avez, mes amis, tous la même face :
Tous, des clichés de ma douleur.

La locomotive a sifflé, vos bouches
Ouvrent des trous noirs, pleins de cris.
J'ai vu sans entendre. Adieu! j'ai compris
Qu'il est des secondes farouches!

Adieu, mes amis! Pendant que je roule,
Le corps affaissé dans un coin,
Mon âme, longtemps, longtemps, suit de loin
Votre retour lent dans la foule...

FRANÇOIS PORCHÉ.

LA PERSONNALITÉ DE BAUDELAIRE
ET LA CRITIQUE BIOLOGIQUE
DES « FLEURS DU MAL »

—

> L'origine historique des idées amuse notre curiosité d'érudit ; elle est généralement de peu de conséquence s'il s'agit d'en déterminer la valeur. Un théorème de géométrie serait-il moins vrai pour avoir été démontré par un fou ?
>
> ÉMILE BOUTROUX, *Science et Religion dans la philosophie contemporaine.*

I

Dans une précédente étude (1), nous avons essayé de montrer l'utilité qu'il y aurait pour la critique à classer *les Fleurs du Mal ;* mais, peut-être, serait-il nécessaire, pour préciser les avantages de cette méthode, d'en exposer, comme une conséquence immédiate, la façon d'envisager la relation d'un auteur à son œuvre qui en découle, et où nous ne voyons pas seulement un résultat de son application, mais aussi, puisque c'est de Baudelaire qu'il s'agit, une occasion d'expliquer par quel malentendu la critique n'a pas fait au poète la très grande place qu'il nous paraît mériter, par son talent moins encore que par son influence. Nous avons réparti en trois grands groupes l'ensemble des poésies de Baudelaire, sans nous soucier de la date de leur publication, ni de leur composition, sans vouloir retrouver dans chacune d'elles une donnée à confronter avec la vie privée de leur auteur, et il nous a paru d'un médiocre intérêt que *le Flambeau vivant* fût Mme Sabatier ou que *le Serpent qui danse* ait nom Jeanne Duval. Dans l'une de ces deux poésies, il était question d'un amour mystique, dans l'autre, d'un désir charnel, mais pas plus dans la première que dans la seconde nous n'avons cru nécessaire de pourvoir d'un

(1) *Un Essai de classification des « Fleurs du mal » et son utilité pour la critique.* Mercure de France, 15 janvier 1907.

état civil chacune des vagues images qui nous étaient offertes. Or c'est avec le même parti pris que nous voudrions prouver l'utilité pour la critique d'une classification des *Fleurs du Mal*, car de lui-même le problème des relations qui unissent l'auteur à son œuvre se présentera au cours de cet examen, comme l'exemple d'un cas où cette méthode de classification pourrait devenir profitable.

Chacun sait ce qu'est une classification, et qu'en zoologie comme en botanique le but de cette méthode est de répartir en un certain nombre de groupes l'ensemble des êtres vivants. La besogne est relativement aisée, car le monde animal et le monde végétal se présentent à nous comme déterminés en une multitude d'espèces (1). Pour ordonner ces espèces en un système pratique qui puisse contenir tous les individus, il suffit de définir les divers groupes par un choix de caractères faciles à reconnaître, ou, du moins, tel a été le premier aspect de la classification dans les sciences naturelles (2). Mais ce n'est là que sa première phase et le développement de la systématique a montré que ces simples catalogues pratiques ne pouvaient demeurer les classifications définitives. Sitôt réalisées, et même pendant qu'elles se cherchaient encore, les classifications artificielles furent remplacées par ce qu'on appela, pour les leur opposer, les classifications naturelles (3).

Dès qu'on put voir dans une espèce l'intermédiaire entre deux autres et qu'on apprit à composer avec les êtres vivants

(1)... « Pas un philosophe ne sera surpris d'apprendre que les zoologistes avaient admis... des groupes naturels dans le monde organique bien avant qu'on eût soulevé la question de savoir si ces groupes existent réellement dans la nature et quel en est le caractère. » L. Agassiz, *De l'espèce et de la classification en zoologie*. Trad. Vogeli. Paris, Baillière, 1866, p. 222.

(2) Cf. Houssay, *Nature et Sciences naturelles*, livre IV, ch. III, pp. 55 et 61.

(3) Il est peu probable que l'idée de classification naturelle soit sortie, comme d'une révolution zoologique, de la distinction faite par Cuvier des caractères dominateurs. [Cf. Cuvier, *le Règne animal distribué d'après son organisation*. Paris, Portin et Menon. Introd. princ., pp. 11-12]. C'est en botanique qu'on peut suivre les phases progressives de sa formation. Linné, dont le système est fondé sur la classification artificielle, était le premier à connaître l'imperfection de son système. [Cf. Houssay, *Nature et Sciences naturelles*, p. 71.] Le seul fait de le présenter comme une « étape sur le chemin d'une méthode plus rationnelle » préparait la voie à ses successeurs : Tournefort et Antoine-Laurent de Jussieu [Cf. de Jussieu (Ant. Laur.), *Genera plantarum secudunm ordines naturales disposita*] Paris, *Hermant et Bonvis, 1789. Introductio in historiam plantarum*] XXI-XLIV. Ce dernier est le véritable créateur de la méthode naturelle que Cuvier transporte en zoologie sans y rien ajouter. [Cf. Houssay, *Ibid.*, p. 72, et Edmond Perrier, *la Philosophie zoologique avant Darwin*. Paris, Alcan, 1896, pp. 122-124.

une manière de continu, la classification devait changer de sens, et, par un assouplissement progressif, éviter de morceler indifféremment la vie dans des classements arbitraires (1). Ces ressemblances, alignées les unes à la suite des autres et qui formaient une chaîne continue, pour qu'il y eût une continuité biologique parfaite, auraient dû permettre, entre deux termes, d'en intercaler un troisième pour les unir, entre deux êtres dissemblables d'en placer un qui ressemblât à chacun des deux. Du jour où l'on accepta une liaison dynamique entre les formes vivantes, du jour où l'on put découvrir dans l'adaptation, dans l'influence du milieu, dans la sélection naturelle et sexuelle, la cause des modifications des caractères subordonnés qui convertissent une espèce en une espèce voisine, et surtout dès l'instant où l'on ne vit plus, dans une grande partie des caractères dominateurs, que la résultante de nombreuses modifications des caractères subordonnés, le transformisme apparaissait comme la solution la plus élégante des problèmes de la vie, et, avec lui, des rapports de filiation entre les êtres vivants se substituèrent aux analogies primitives (2).

Mais c'est la classification qui mit en valeur ces analogies et qui, par suite, révéla ces filiations. Simple outil de mise en ordre pour favoriser l'étude des êtres vivants, elle devance, en s'appuyant sur des caractères superficiels, les résultats de l'anatomie comparée qui, en lui succédant, la dirige (3). On a pu le montrer : l'histoire de la systématique naturelle, c'est l'histoire du transformisme. Ainsi la classification qui semble disjoindre les assemblages naturels pour en répartir les fragments au gré des besoins de l'intelligence peut servir à retrouver l'ordre où l'on recomposera ces assemblages. Les classifications naturelles qui succédèrent aux classifications artificielles eurent la prétention de disposer les espèces selon l'ordre de la nature, ou, quand elles devinrent des classifications continues, de relever le parcours de la vie d'après leur ordre de succession. Le transformisme peut être conçu, en une certaine façon, comme la fin poursuivie par la systématique à

(1) Cf. Bergson, *l'Evolution créatrice*. Alcan, 1907, pp. 24-25.
(2) Sur la continuité qu'il semble bien qu'on doive établir entre les théories de Cuvier ou sur quelques-unes d'entre elles et le transformisme, cf. Deperet, *les Transformations du monde animal*. Paris, Flammarion, 1907, pp. 10 et 94.
(3) Cf. Agassiz, *loc. cit.*, pp. 222 et s., et Houssay, *Nature et Sciences naturelle*, l. III, ch. III.

travers toute son histoire; mais le transformisme, par la variation des espèces, nous prouve qu'il n'y a rien d'invariable dans les aspects de la vie, et le rapprochement des groupes définis nous amène à une doctrine évolutive et synthétique qui nous fait suivre, sous la diversité des formes successives, la similitude des conditions essentielles de la vie, identiques sous toutes les complications du protoplasme. C'est pourquoi la méthode de classification est encore le plus court chemin pour retrouver, sous une discontinuité apparente, le développement et les variations d'une seule forme primitive. Esprit classificateur, Brunetière introduisit tout naturellement l'évolution dans la littérature ; c'est en répartissant les œuvres dans les genres qu'il parvint à substituer l'unité de ceux-ci à la diversité des talents individuels. Nous avons essayé, pour notre part, de classer les différentes poésies qui composent *les Fleurs du Mal*, pour substituer à l'hétérogénéité apparente du recueil le développement d'une sensibilité unique dont nous notons seulement les phases successives.

La méthode de classification n'appartient pas exclusivement aux sciences naturelles, et des études même purement psychologiques peuvent très bien s'accommoder de quelques métaphores ou de quelques comparaisons qu'on en extrait, mais la critique littéraire a une tendance particulière à emprunter à la biologie son vocabulaire et sa méthode. Elle l'a suivie pas à pas dans tous ses progrès, et a utilisé dès leur révélation chacune de ses découvertes. L'histoire naturelle des esprits (1), par exemple, la théorie du milieu (2), l'hypothèse de la faculté maîtresse (3), l'évolution des genres (4), c'est tour à tour les procédés de Cuvier, les systèmes de Geoffroy Saint-Hilaire et de Lamarck, la doctrine de Darwin plus ou moins heureusement transposés dans l'étude des œuvres lit-

(1) Mieux que tout développement qu'il en a pu donner, la courte pensée exprimée par Sainte-Beuve est significative : « Je n'ai plus qu'un plaisir, j'analyse; j'herborise; je suis un naturaliste des esprits. Ce que je voudrais constituer, c'est l'histoire naturelle des esprits. » (*Portraits littéraires*, Paris, Garnier, 1878, III, p. 546, XX.

(2) Taine, *La Fontaine et ses Fables*. Paris, Hachette, 1903, ch. I, pp. 5 et suiv. — Id., *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, Hachette, 1803. — Brunetière, *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*. Paris, Hachette, 1898, pp. 258-262.

(3) Taine, *Essais de critique et d'histoire*.

(4) Brunetière., *op. cit.*, pp. 18-21. — Id., *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, 1899, t. VI (la Doctrine évolutive et l'histoire de la littérature, pp. 1-31).

téraires. Une imitation aussi fidèle ne se peut comprendre que si la critique a discerné dans les efforts de la biologie un certain parallélisme avec ses intentions, et si les tentatives de l'une comme de l'autre ont pour ainsi dire un même but. Et, en effet, toutes les deux ont, en présence d'un chaos apparent, un même besoin de mise en ordre; mais ce qui les rapproche et identifie leur méthode, c'est que l'ensemble des formes vivantes et l'ensemble des formes littéraires semblent pouvoir s'adapter tous deux à des méthodes pareilles. Ce besoin commun de mise en ordre, et, ensuite, une même façon de distinguer des phases successives dans un être vivant en formation, ou dans un ensemble d'êtres, et dans une pensée qui s'exprime, conduisirent la critique à choisir la biologie pour modèle. Quand elle le fit, celle-ci était entrée dans sa période dynamique, c'est-à-dire qu'elle cherchait à expliquer directement ou non les variations et la structure des espèces par des influences extérieures. En d'autres termes, elle liait l'être vivant à l'univers qui l'entoure pour tâcher d'y trouver les causes de son opposition. La critique littéraire suivit encore la biologie dans cette direction, et plus précisément la biologie animale; elle aussi voulut, par les conditions extérieures, déterminer la genèse des idées et des styles. Par la théorie du milieu, Taine a revêtu cette tendance d'une forme scientifique séduisante, mais les efforts de Dubos, de Mme de Staël, de Guizot, de Cousin, de Villemain pour rendre la littérature inséparable des autres parties d'une même civilisation en avaient été la lente préparation qui garantissait son succès et dont elle n'était que le complément (1). De cet acheminement de la critique vers la biologie est sorti, comme dernière conséquence, le goût contemporain pour les documents biographiques où il faut peut-être voir la véritable cause du discrédit où l'on maintient *les Fleurs du Mal* et la personne de leur auteur.

On peut prétendre, sans une trop grande possibilité de le démontrer, mais sans doute avec quelque vraisemblance, que cet usage des méthodes naturelles sur des objets psychologiques et littéraires est la cause indirecte de la plupart des

(1) Pour l'origine de la théorie du milieu, et sa forme biologique dès l'origine, cf. Abbé Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*. Nouvelle édition, corrigée, et consid. augmentée. Paris, Manette, M.D.CC.XXX. III, pp. 237-304. Cf., à ce sujet Brunetière, *l'Evolution des genres dans l'histoire, de la littérature*, pp. 144-145, 175, 202, 205, 211.

jugements de la critique contemporaine. Que la théorie du milieu, telle que le comprenait Taine, se soit désagrégée ou non, le fait est d'une médiocre importance, mais ce qu'il est intéressant d'y découvrir, c'est une mise en forme pseudo-scientifique des procédés de la critique du XIXe siècle, et de la participation que celle-ci sollicite de la biographie à l'explication d'un talent et par suite d'une œuvre. Car ce que décrit la biographie, c'est précisément le contact d'un auteur avec son milieu, et le mimétisme social qui en est la conséquence ordinaire. Aussi tout recours à la biographie d'un écrivain pour expliquer son œuvre sous-entend nécessairement que les qualités révélées par un homme dans sa vie sociale, dans sa vie active, se retrouvent dans sa pensée écrite, peuvent l'éclairer aux yeux de la critique, et servir à assurer son jugement.

Cela revient à dire qu'on identifie l'homme social avec ce qu'on pourrait appeler l'homme « littéraire » ; mais cette identification n'a pu se faire que par l'introduction dans la littérature du langage de la biologie. L'histoire de la critique montre que, livrée à elle-même, dans la période qui s'étend du seizième siècle au début du dix-huitième, elle n'a consulté que la raison et n'a regardé que les œuvres pour y trouver les lois de leur beauté (1). Telle n'est pas l'attitude en général de la critique contemporaine, ni des critiques immédiatement antérieurs. La biographie est d'un usage fréquent chez la plupart, et beaucoup de ceux qui la repoussent en théorie s'en servent volontiers à l'occasion, et les occasions sont nombreuses. Or, dès qu'on fait intervenir la biographie dans le commentaire d'un ouvrage, on affirme par là qu'un jugement applicable à la vie est transposable à l'œuvre, et toutes deux deviennent des expressions en langage différent d'un même caractère également déchiffrable dans l'une et dans l'autre. Par une série d'interprétations ingénieuses, on parviendra à découvrir ce caractère hypothétique, ou, pour mieux dire, on mutilera si bien l'œuvre et l'homme qu'on les fera superposables l'un à l'autre. C'est un travail d'équarrissage sur le lit de Procuste où l'on veut à tout prix trouver l'équivalent d'une synthèse psychologique. Que si, pourtant, l'opposition entre la pensée de l'œuvre et la vie de son auteur est par trop évi-

(1) Cf. Brunetière, *l'Evolution des genres dans l'histoire de la littérature :* leçons d'ouverture, première, deuxième, troisième leçons, pp. 1, 25, 57 et 87.

dente, si par exemple chaque acte contredit chaque écrit, sans hésiter, l'on optera pour la vie comme pour le témoignage sûr qui nous révèle la vraie sentimentalité du littérateur et nous met en garde contre l'insincérité de ses déclamations. Cela prouve avant tout, cependant, que la biographie, loin d'éclairer toujours la pensée d'un écrivain, l'obscurcit quelquefois en s'opposant violemment à son œuvre; insuffisante à l'appliquer, elle la frappe, à nos yeux, d'une sorte de discrédit en nous la présentant comme un artifice ou un mensonge. Mais chacun sait qu'en jugeant un ouvrage littéraire on juge en même temps la sensibilité de celui qui l'écrivit, et il paraît alors contradictoire qu'on n'arrive point à la même opinion en considérant l'œuvre ou en considérant l'homme. De là tous les efforts pour les concilier, et, quand c'est impossible, et comme il est difficile de contester la « sincérité » d'une vie, le sacrifice qu'on fait de l'œuvre reconnue, il est vrai, dissemblable à la vie, mais avec l'arrière-pensée qu'il n'eût tenu qu'au littérateur de se dévoiler par écrit tel qu'il s'est montré dans ses actes (1). De toute façon, l'on retourne au postulat fondamental qui veut que l'homme et l'œuvre ne soient qu'un, et qui les réunit tous deux dans un même esprit qui agit ou qui s'exprime. Mais une semblable conception n'a pu se développer que fécondée par la biologie. C'est principalement Sainte-Beuve et Taine qui ont attribué à la biographie de l'auteur une part à l'explication de l'œuvre, mais Sainte-Beuve et Taine ont été justement parmi les premiers à se servir du langage biologique, et s'il est vrai qu'aujourd'hui ce langage est en désuétude, c'est avec le même esprit que les études biographiques prédominent dans les travaux d'érudition littéraire. Pour pénétrer une œuvre, pour en atteindre le sens, ou, comme on dit parfois, pour en faire la psychologie, c'est la psychologie de l'écrivain qu'on croit devoir faire, et c'est lui qu'on s'efforce d'abord de pénétrer jusqu'au fond. Mais, comme nous essayerons de le montrer, la critique biographique n'est qu'un rameau issu de la critique biologique. En passant d'une forme à l'autre, la critique, au début, a perdu quelque peu son allure et ses prétentions méthodiques, mais à cause de son

(1) Inutile de dire que nous ne parlons ici que des œuvres (poésies, romans, certains genres dramatiques, etc.) qui peuvent donner quelques renseignements sur la sensibilité de leur auteur.

origine même, la critique biographique tend à les retrouver en devenant la critique psychiatrique et en s'assimilant quelques applications de l'aliénisme à la littérature qui précédèrent ses efforts. En un mot, plus la psychologie dont elle se sert se vêt à la mode scientifique, plus la critique se fait soucieuse d'amasser les documents, et plus elle a recours aux publications érudites. Ce n'est plus assez pour elle de suivre les contacts d'un auteur avec la société qui lui est contemporaine. Après avoir enquêté à la suite de Taine sur la race d'un auteur, puis sur son hérédité, elle s'efforcera de reconstituer sa vie physiologique par des témoignages de l'époque, et nous avons vu les disciples du Dr Toulouse (1) faire dévier vers Edgar Poe (2), vers Flaubert (3) et même vers La Fontaine (4), la méthode qui ne fut expérimentale qu'appliquée à Emile Zola. Mais tous les renseignements recueillis sur l'homme nous renseignent en même temps sur sa race, sur le milieu où il vécut, sur le moment où le situe l'histoire. La plupart des qualités d'un homme que la biographie peut recueillir et qu'elle croit caractéristiques sont explicables par cette race, par ce milieu et par ce mome. C'est par elle que Taine put donner à sa théorie de la vraisemblance et une apparence de sûreté. Mais, comme l'a montré M. Faguet dans la parfaite critique qu'il a faite de ce système (5), aucune de ces qualités de l'homme ne peut nous renseigner ni sur son œuvre, ni sur son talent. « Peindre un homme quel qu'il soit par les traits généraux de sa race, c'est précisément ne pas le peindre », et de cette façon on expliquera tout dans un homme, sauf qu'il est un écrivain et sauf son talent. Le talent d'un auteur échappe à une pareille analyse comme la vie d'un animal échappe à la morphologie. Sur le choix du vocabulaire, sur certaines idées banales qu'il accueille, sur la composition de ses livres dans ce qu'elle a d'analogue avec d'autres, la vie d'un auteur peut nous apprendre plus ou moins. Cependant,

(1) Indépendamment de *l'Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle et de la neuropathie* (*I. Introduction générale : Emile Zola*). Paris, 1896, cf. *la Critique scientifique des œuvres littéraires et artistiques* (Revue scientifique, 27 novembre 1897).

(2) Lauvrière, *Un génie inutile : la vie d'Edgar Allan Poe*. Paris, Alcan, 1904. Préface, page xv.

(3) René Dumesnil, *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode*. Préface, pp. 2 et 3.

(4) Nayrac, *La Fontaine*. Paris, Paulin, 1908. Préface, p. 3.

(5) Emile Faguet, *Politiques et moralistes du XIXe siècle*.

plus nous aurons serré la formation chronologique de son œuvre, plus nous serons tentés d'y attribuer une grande part à l'action du milieu, mais en même temps nous nous serons d'autant plus éloignés de ce qu'il y a d'individuel dans son talent et que le plaisir de la lecture immédiate nous fait trahir. A travers le réseau de l'analyse historique, l'originalité passe, si le document reste. D'ailleurs, saurons-nous, en croyant la saisir, nous préserver de cet amusement qu'est la plupart du temps l'explication d'un talent tiré des influences contemporaines ? De grands critiques s'y sont divertis, et peut-être même ont-ils pris leur jeu au sérieux. N'a-t-on pas dit que *la Bénédiction* de Baudelaire n'était que *le Moïse* d'Alfred de Vigny, que son *Reniement de Saint-Pierre* n'était que *le Désespoir* de Lamartine, et même que son *Don Juan aux Enfers* n'était que le *Don Juan* de Musset, ou *la Barque de Dante* de Delacroix (1)? Cela vaudrait à peu près autant de dire que *l'Evolution des genres* n'est que du Taine accommodé à la recette darwinienne, ou *le Culte du moi* que du Renan lorrainisé. Car il n'est pas une des *Fleurs du mal* qu'on ne puisse apparier avec quelque autre poésie, il n'est pas d'œuvre au monde, si originale soit-elle, qui ne porte, estampée en quelque endroit, la frappe de son époque, mais la critique biologique, sous sa forme franche qui est la théorie du milieu, sous sa forme inavouée qui est l'usage de la biographie dans la critique, conduit toujours aux mêmes erreurs ; elle y parvient seulement avec plus ou moins de méthode.

Parce que la vie littéraire, celle qui s'exprime dans une œuvre, et la vie sociale, celle qui s'extériorise dans l'action, ont quelque chose de commun, on en conclut que l'on peut utiliser l'une pour le commentaire de l'autre, mais on oublie d'abord que ce qui est commun à toutes deux n'est, à proprement parler, ni littéraire, ni social. Par conséquent, la biographie d'un écrivain, si elle nous en apprend quelque chose, n'en éclaire que la surface, *surface* de son œuvre et surface de sa vie ou surface à toutes deux commune, mais dès qu'on creuse un peu plus sous l'une et sous l'autre, les différences s'accusent entre elles, et, si on les veut mettre d'accord, on est obligé de supposer que le littérateur a étouffé dans la vie sociale les sentiments dont

(1) Brunetière, *Questions de critique*. Paris, Calmann-Lévy, 1897, pp. 260-291.

il nourrit son œuvre, ou qu'au contraire il feignit dans celle-ci des sentiments qu'il n'éprouva jamais. Essayer d'expliquer un littérateur et ses livres par sa biographie, c'est, qu'on le veuille ou non, le rendre explicable par le milieu, la race, le moment, c'est, à dessein ou non, un retour ou un recul vers la critique de Taine. Mais tout ce qu'on peut expliquer ainsi, comme on l'a dit plus d'une fois, c'est l'accommodation de la pensée originale et unique aux nécessités d'une époque ; du chemin qu'elle s'y fraye, avec, pour outil, le langage, on ne fait que relever le tracé, on ne parvient point à la saisir dans sa marche créatrice. Des feuilles mortes dont s'encombre un esprit, on retrouve l'origine et la branche d'où elles tombèrent, mais l'étang s'émeut à peine du glissement de ces « feuilles mortes ». Or si la biologie n'avait pas eu accès dans la critique, cette utilisation de la biographie serait demeurée inacceptable. La critique érudite dérive de la critique biologique, mais en prenant pour modèle la biologie comme en voulant confirmer chacun des jugements portés sur l'homme, à travers l'œuvre, par les données exactes de la biographie, la critique s'est essayée à prendre une attitude scientifique. Comme toute étude, en notre époque, elle a voulu jouer avec le « document ». C'est ainsi qu'elle a laissé échapper ce qui devait être l'objet même de ses efforts : l'émotion esthétique ressentie à la lecture d'une œuvre. Cette émotion, ou plutôt cette série d'émotions, d'elles-mêmes auraient su s'organiser pour nous dessiner la personnalité d'un littérateur ; elles auraient su, pour ainsi dire, dans notre propre sensibilité, découper leur réceptacle. Dans l'incertitude de la méthode à suivre, on a préféré substituer la précision de l'homme social à l'indécision de la personnalité littéraire. De ce paralogisme, quoique indirectement, Baudelaire fut une des notables victimes. Son exemple est d'autant plus digne d'intérêt que nulle critique scientifique ne s'est exercée sur lui, comme il s'en exerça sur La Fontaine ou sur Rousseau. Il faut donc montrer comment cette critique biologique s'est insinuée hors des méthodes définies dans toutes les formes de la critique littéraire et de l'impressionnisme ; c'est ce que nous allons essayer de faire. Nous devrons nécessairement développer en un autre sens tout ce que nous avons exposé dans ce premier paragraphe, car la critique du dix-neuvième siècle tout entière s'est rap-

prochée de la biologie à la suite d'un élan initial. Conditionner cet élan, et déterminer cette direction, est notre première tâche; nous pourrons alors montrer ce qu'il en advint à Baudelaire en nous servant des jugements de quelques critiques. Mais chacun sait que le résultat de ces tendances fut d'exhumer l'auteur des *Fleurs du mal* pour les mieux comprendre, et avec lui ses amis, ses parents, ses familiers et ses maîtresses. Les conséquences de ce zèle érudit sont, à leur tour, faciles à prévoir. Après nous avoir parlé de l'homme aux cheveux verts et du mangeur d'enfants, on nous entretient de l'amant de Louchette, du pupille de M. Ancelle, ou du débiteur de Poulet-Malassis, et nous voyons s'évanouir devant ces crudités réalistes le souvenir de *la Beauté*, du *Voyage*, et de *la Mort des Amants*, comme s'évanouit la splendeur du *Rêve parisien*, — dans la misère d'une mansarde. Pourtant tout n'est pas inutile dans ces révélations biographiques. Certains détails de sa vie même prendraient une assez grande importance, pourvu que l'on partît de l'œuvre pour redescendre jusqu'à eux. Il y a principalement dans la lamentable aventure du poète et de la « Présidente » des ombres à éclairer par *le Flambeau vivant*. Il est précieux de constater, après avoir lu *la Beauté* et quand on n'est pas dupe de sa légendaire passion pour la Vénus noire, le naufrage de ses amours, quand il les eût fait descendre des extases platoniques vers les déceptions charnelles. Mais si l'on veut, pour reconstituer l'homme, qui ne mérite l'attention que par son œuvre, amasser tous les documents de sa vie, on risquera simplement de les étouffer tous deux sous ces décombres. Pour détruire le Baudelaire de la légende, on a refait le Baudelaire de la réalité, mais un seul nous intéresse, qui n'est ni l'un, ni l'autre : c'est le Baudelaire des *Fleurs du Mal*.

II

Ce n'est pas Taine, comme chacun sait, c'est Sainte-Beuve qui le premier sut véritablement unir les biographies des auteurs à la critique de leurs œuvres. Il le fit sans recours à la biologie et ce n'est qu'après s'être engagé dans cette voie qu'il parla d'histoire naturelle des esprits. C'était chez lui un goût naturel, une inclination instinctive d'artiste, et non la conséquence d'une méthode réfléchie ; il aimait, par delà les formes littérai-

res de la pensée, retrouver l'humanité du littérateur, et savait sympathiser avec elle. Chez chacun de nous, d'ailleurs, il faut aussi reconnaître une sorte de besoin de doubler la sécheresse des pensées écrites, de l'homme qui les pensa, de substituer à une sentimentalité contenue dans le style et entravée par les mots une sentimentalité vécue, plus modeste et surtout plus proche, que nous désirons atteindre pour pouvoir compâtir avec elle. C'est ce besoin que la biographie d'un littérateur semble satisfaire, et c'est pourquoi, toute vaine curiosité mise à part, il nous est difficile de nous désintéresser de la vie d'un auteur pour n'en retenir que l'œuvre. Dans presque tous, nous nous efforçons de découvrir ou plutôt de reconstituer l'homme, car il n'est guère d'œuvre littéraire qui n'éclaire, au moins d'une faible lueur, la sensibilité d'un écrivain et ne nous engage à la connaître davantage. Mais c'est quand elles paraissent la livrer à nos désirs que les biographies deviennent décevantes : on pourrait dire qu'elles n'acceptent notre enthousiasme qu'afin de le refroidir. Il est vrai que l'exemple de Balzac nous a déjà montré que les littérateurs, rien qu'en offrant leur personne à l'amour des femmes qu'ils ont séduites par leur œuvre, les guérissent de leur passion. Or, c'est tout comme elles que nous rêvons d'un écrivain ou d'un poète bien différent de l'homme qui se présente à nous. Il est impossible que la biographie enferme dans son cadre mesquin, fait à la taille du personnage, l'immensité de nos émotions. C'est dès lors un individu quelconque que la biographie prétend nous faire confondre avec l'image très vague, mais riche de tout son talent, que nous dessinions d'un auteur à la lecture de ses livres. Ces figures indécises reçoivent nos émotions que nous groupons, toutes pures, sur leurs traits imprécisés. L'analyse psychologique d'un auteur, telle qu'on la pratique d'ordinaire, la critique qui explique, comme on dit, pour l'opposer à la critique qui sent, tâchera de trouver dans les données de la biographie la raison et les causes de nos émotions littéraires, puisqu'elle expliquera par elle le talent qui les provoque, mais d'instinct et dès une première lecture nous porterons ces émotions, sans les analyser, autour d'un noyau indéterminé qui sera, par exemple, Baudelaire. De quelle façon pourrait-on traduire dans le langage la confusion de ces premières impressions qui devraient être pourtant la source de la critique? Dira-t-on qu'on

y voit un foyer où convergent les mouvements de notre sensibilité en éveil, ou simplement quelque centre lumineux d'où l'ensemble des poésies rayonne? La difficulté de les exprimer vient de ce que nous songeons toujours plus ou moins à la forme matérielle des poésies mises en volume, qui nous les représentent fragmentées, non seulement en pièces de vers, mais en strophes, en mots, et en syllabes, alors que chacune de nos impressions littéraires nous fait atteindre directement Baudelaire, comme si, dans chacune d'elles, il était tout entier contenu. Dès lors, l'image que nous feignons du poète n'est ni leur somme, ni leur agrégat, ni aucune réunion d'éléments qui suggèrent une juxtaposition dans l'espace; nous ne pouvons pas le construire, comme un édifice qu'on construit en empilant des pierres, pas plus avec les parties de son œuvre qu'avec les périodes de sa vie. Dans chacune de ces périodes telles que les définit l'histoire, sa personnalité est tout entière contenue. C'est elle qui, comme un fluide indivisible, anime tour à tour chacune des poésies. C'est pourquoi chaque poésie n'est que le développement ou plutôt la prolongation de la précédente, si, comme nous avons essayé de le faire, on parvient à trouver un ordre continu pour les aligner es unes à la suite des autres, de façon qu'à chaque poésie, la poésie antécédente se surajoute en nous faisant sentir de toutes deux l'identité foncière. Telle serait l'utilité d'une classification des *Fleurs du Mal.* Mais il faut, pour la réaliser nous débarrasser de quelques habitudes, entre autres du recours à la biographie. C'est dans ce but que nous voudrions unir les émotions fugaces qu'on laisse évanouir, après la lecture des poésies qui les suscitent, comme de vains élans de sensibilité. En les utilisant, et en recueillant leur souvenir, nous parviendrons à trouver, sans quitter *les Fleurs du Mal* et en ne regardant qu'en nous-mêmes, la personnalité de Baudelaire que nous voudrions dresser contre les témoignages historiques, et tous les mensonges documentaires. Ce serait donc une critique subjective que nous appliquerions à Baudelaire, une critique tournée vers notre propre impression, soucieuse de la développer et d'en tirer des conclusions sur son auteur, mais sans se servir des documents biographiques, ou, du moins, en les employant d'une toute autre façon que l'impressionnisme ordinaire. Mais il ne se faut pas dissimuler

les difficultés de cette tâche dont quelques-unes sont si apparentes qu'elle en peut paraître irréalisable; il ne faut pas oublier non plus que semblable critique prête à plus d'un malentendu. Rien de plus individualiste en apparence que cette méthode d'extraire la personnalité de Baudelaire de la sensation que laisse son œuvre sans vouloir recourir, sinon pour la juger, au moins pour la comprendre, au critérium objectif de la biographie. Si nous nous en détournons cependant, c'est, comme nous l'avons dit, qu'il ne nous apparaît pas qu'un seul renseignement utile pour comprendre une œuvre puisse être retiré de l'étude d'une vie, et que toutes deux sont aussi bien susceptibles de mille interprétations différentes selon la personne qui juge. En toute occurrence, l'impressionniste se livrera à son interprétation personnelle; devrons-nous suivre son exemple? Ce ne serait, dans tous les cas, qu'à la condition de dégager notre impression de tout ce qui s'y surajoute comme autant de prétextes à digressions, de l'épurer, pour ainsi dire, de l'obliger à ne suivre que des poésies et non pas un poète, et de ne pas parler d'opium, ni de Jeanne Duval pour critiquer *les Fleurs du Mal*. De ces poésies seules, lues et méditées, une certaine image se dégage, que nous devrons soigneusement conserver; plus nous sympathiserons avec le poète et plus elle sera vive; nous pourrons noter les points précis où s'exerce cette sympathie, après les avoir organisés par une classification préalable. Car nos sentiments esthétiques, comme tous nos sentiments, sont alourdis d'une foule d'éléments étrangers qui les pénètrent moins qu'ils ne s'y superposent. Pour les en séparer, une certaine discipline est nécessaire, et c'est pour cette raison qu'on peut parler d'impressions épurées. Par elles, et par elles seules, nous parviendrons à concevoir Baudelaire, sans recourir à sa biographie; tel est le but essentiel et la fin dernière de notre procédé de classification, et sa valeur sera démontrée, s'il parvient à nous détourner de la critique biographique d'abord, de la critique biologique ensuite, enfin, et d'une façon générale, de toute critique pseudo-scientifique.

Nous ne croyons pas, en effet, que le talent d'un auteur, c'est-à-dire cette originalité de pensée et de style qui fait un grand écrivain de Baudelaire parmi tant d'autres, soit, à proprement parler, réductible à l'analyse. Le décomposerait-on

en une série d'éléments ethnologiques, historiques et sociaux, qu'il faudrait ensuite reconnaître sur chacun de ces éléments l'action particulière, la marque personnelle d'un génie, non renouvelable par aucun autre, ce qui reviendrait à avouer que le talent a échappé au morcelage analytique; mais nous sommes assurés, par contre, qu'à sympathiser avec lui nous dessinons, comme afin de l'y enclore, une image humaine, souvent très vague, dont l'existence nous est certifiée cependant par ses désillusions biographiques.

Il suffirait de dégager de l'œuvre cette personnalité essentielle et que nous croyons la vraie, puis de retoucher d'après elle la personnalité biographique de facon à ce que l'une finisse par s'accorder avec l'autre. En agissant ainsi, nous ne corrigerons pas la réalité des faits au gré de notre caprice, nous éliminerons un à un de la biographie tous les détails qui pourraient détruire notre image, jusqu'à ce que l'un d'eux puisse être retenu. A la lumière de celui-ci, nous parviendrons, en les reprenant tous dans l'ordre inverse, à soumettre chacun d'eux à une interprétation nouvelle et finalement la vie sociale, la pensée agissante et vécue du poète ne serait plus à nos yeux qu'une sorte de contraction de sa pensée écrite et son adaptation au milieu dont l'étude pourrait, sans nuire à l'intelligence du talent, prendre place non plus dans la critique, mais dans l'histoire littéraire. Mais pour que cette confusion d'une œuvre et d'une pensée soit autre chose qu'une fantaisie plus ou moins chimérique, il faut débarrasser l'œuvre de ses divisions artificielles, et, en ce qui concerne *les Fleurs du Mal*, leur classification nous a paru la première opération nécessaire pour pouvoir ensuite les grouper suivant un ordre continu (1). Ainsi l'œuvre réduite à ce que nous appelions des « sentiments poétiques » (2) nous fera toucher en divers points la sensibilité de son auteur. Sentie par des intuitions de cette sorte et non plus considérée du dehors, sa vie perd son caractère fragmentable qui la faisait la proie de l'analyse; elle n'est plus, dans sa lutte contre divers obstacles, qu'une action effectuée par une volonté plus ou moins dirigée par une intelligence et qui se renouvelle en durant. Mais à la base de cette volonté, et tout

(1) *Un Essai de classification des Fleurs du Mal.* Mercure de France, 15 janvier 1907, pp. 262-270.
(2) *Ibid.*, 268.

autour de cette intelligence, s'étend, comme une atmosphère d'où elles émergent, la sensibilité qui fit ses poésies. Des contacts avec cette sensibilité que nous pouvons prendre, nous noterons la succession par ordre d'intensité, de sorte que nos émotions littéraires de plus en plus profondes se mêleront toujours davantage à la masse de nos états de conscience. Mais c'est ici surtout que ce genre de critique pourra sembler favorable à l'individualisme, alors que nous y voyons surtout un moyen de préserver les auteurs de l'impressionnisme et de réduire le nombre des divergences des goûts individuels. Car chacun pourra à son gré grouper les poésies dans l'ordre qui lui convient ; la seule règle est de s'en rapporter toujours, comme raison de cet ordre, à l'intensité de ses émotions. Il est peu probable que cet ordre se retrouve le même chez tous ; il est même certain que le rang d'intensité des émotions se disposera différemment selon l'individu qui les éprouve. Pourtant ce serait une façon de reporter la critique sur l'émotion esthétique seule et d'y ramener son jugement égaré par les digressions biographiques.

Les résultats de l'union de la biographie à la critique, où certains voient la source d'un progrès, peuvent se vérifier dans les jugements portés sur Baudelaire. Entre l'œuvre et celui qui la lit s'interpose la personne de l'auteur des *Fleurs du Mal*, et, chez la plupart, c'est la biographie qui réfracte le jugement par la personnalité factice qu'elle compose du littérateur, personnalité factice parce que nous n'y pouvons replacer aucune de nos impressions, et qui nous détourne pourtant d'un talent conçu à priori comme insincère ou réprouvable. On n'a vu l'œuvre de Baudelaire qu'à travers sa personne, et sa personne qu'à travers sa légende ou sa biographie. Aussi a-t-on rayé des *Fleurs du Mal* tout ce qui discordait avec sa vie, et c'est son souvenir qui, en obsédant toujours leur lecture, empêche qu'on ne donne à ce « grand dédaigneux la pleine admiration » à laquelle il a droit (1). D'un tel esprit, l'étude objective et documentaire ne nous livrera jamais qu'une très petite part, et c'est de celle-ci qu'on s'efforcera de tirer, non comme d'un germe, mais comme d'un réservoir, une personnalité qui la dépasse infiniment. C'est ainsi que de Charles Baudelaire,

(1) Paul Bourget, *Essais de Psychologie contemporaine*. Paris, Lemerre, 1885, p. 31.

on a voulu extraire *les Fleurs du Mal*; c'est de cette confusion de son œuvre et de sa personne que, dès son vivant, leur auteur a souffert, et c'est de cette même confusion aggravée par cinquante ans de commentaire que souffre aujourd'hui sa mémoire.

Incontestablement, *les Fleurs du Mal* sont l'œuvre de Baudelaire, et incontestablement aussi les termes de « personnalité littéraire » et de « personnalité sociale » ne sont que des divisions artificielles pratiquées pour la commodité de l'analyse sur une personnalité unique et complexe. Il est évident encore que le Baudelaire qui les écrivit est le même dont les biographes nous racontent la vie, et, pour prendre un exemple, que le même homme qui aima Mme Sabatier composa, en s'inspirant d'elle, *Confession*, *le Flambeau vivant* ou *l'Aube spirituelle*. Mais il ne s'ensuit pas de là, croyons-nous, qu'on puisse, sous aucun prétexte, substituer Mme Sabatier à chacune des images qui la remplacent dans les poésies de son cycle. Si sa personne équivalait exactement à ses symboles, de quelle utilité serait alors le travail poétique, que l'étymologie même de son nom désigne comme un travail créateur? Le modèle d'un portrait ne nous donnera jamais la même impression d'art que la toile ou le buste qui n'en sont, pourtant, à un certain point de vue, que des copies fidèles. Mais c'est qu'entre le modèle et son image il y a tout le talent de l'artiste comme une incommensurable distance, et c'est aussi que ce talent représente à nos yeux l'effort progressif et créateur (1) du sculpteur ou du peintre augmentant à chaque fois son œuvre d'une imprévisible qualité. En quoi ce talent peut-il être mieux pénétré par la connaissance du modèle? Dira-t-on que nous pouvons ainsi évaluer la puissance de l'artiste selon l'exactitude de son imitation? Mais l'image que donne un tableau est tout autre chose que celle d'une chambre noire; nous contrôlerons de cette façon la perfection d'une photographie en la comparant à son objet; mais qui ne sait qu'un peintre met infiniment plus dans un portrait que ne peut contenir son modèle? Il est vrai qu'on les peut comparer non seulement pour mesurer le degré de ressemblance, mais aussi pour mieux constater tout ce qu'ajoute à la reproduction le

(1) Bergson, *l'Evolution créatrice*, pp. 7 et 368-369.

travail de l'artiste. Devant la personne de Mme Sabatier, nous pouvons d'autant mieux estimer la puissance du poète par toutes les images qu'il en tire. Mais la question qui se pose, c'est de savoir si c'est en partant de Mme Sabatier que nous parviendrons à comprendre l'effort représenté par une poésie telle que *l'Aube spirituelle*, ou si nous ne pourrons au contraire qu'en nous situant dans la force capable d'effectuer ce travail, je veux dire dans la personnalité poétique, arriver à percevoir la modification subie dans l'esprit de Baudelaire par la personne de Mme Sabatier.

GILBERT MAIRE.

(*A suivre.*)

LA PSYCHOLOGIE DE LA FEMME

Dans la personnalité humaine, il y a deux êtres : l'être masculin et l'être féminin, l'homme et la femme.

Ces êtres de sexe différent sont également d'adaptation différente ; l'homme et la femme pensent différemment ; quels que soient les espérances et les efforts de chacun pour arriver à faire cesser ou diminuer cette différence, actuellement personne ne la conteste.

Nous devons suivre en tout les RÉALITÉS POSITIVES des lois naturelles pour assurer aux hommes par un Code moral basé sur des phénomènes naturels de causalité le maximum de bonheur et le minimum de malheur ; aussi, nous ne saurions trop approfondir les causes primitives de la pensée différente de chaque sexe, causes fixées dans l'être depuis des milliers de siècles.

MM. A. Fouillée (1) et Le Dantec (2) ont traité cette question avec tous les développements qu'elle comporte. Nous allons les résumer le plus rapidement possible.

Aux premiers temps de la vie, un seul être suffisait pour produire des descendants : cette reproduction s'opérait, dans la forme la plus élémentaire, par *scissiparité*, par une division en deux parties égales, qui devenaient elles-mêmes un être nouveau ; puis elle s'opéra par *gemmiparité*, par la production d'excroissances qui pouvaient se détacher de leur auteur, enfin par *sporulation* ou *parthénogenèse*, c'est-à-dire en émettant des cellules spéciales, qui, lorsqu'elles s'adaptaient au milieu, reproduisaient leur auteur.

Ce mode existe encore de nos jours, mais il alterne souvent dans une espèce avec la génération sexuée : certains insectes se reproduisent ainsi pendant la belle saison, mais ce mode de génération devient insuffisant au commencement de l'hiver, époque à laquelle la génération sexuée apparaît pour donner naissance à des œufs fécondés plus résistants et qui éclosent

(1) *Tempéraments et caractères*, par A. Fouillée, F. Alcan, éditeur.
(2) *La Sexualité*, par Le Dantec, Masson, éditeur.

au printemps. Chez les abeilles, la reine reproduit les faux-bourdons par *parthénogenèse* et les ouvrières par *génération fécondée.* La reine a donc à sa disposition deux modes de reproduction, suivant qu'elle doit reproduire des mâles ou des ouvrières.

Cette alternance de deux modes de génération nous indique comment a pu s'effectuer l'apparition des sexes.

Le phénomène de reproduction par *parthénogenèse* ne peut pas, en effet, se reproduire indéfiniment : pendant un grand nombre de reproductions, nombre qui peut être très élevé et aller jusqu'à deux ou trois cents générations, les individus reproduits semblent rester normaux et toujours capables de se multiplier par divisions ; mais, à partir d'un certain moment, ils dégénèrent progressivement et ils finissent par disparaître.

Un savant, M. Maupas, a donné le nom de *sénescence* à ce phénomène de dégénérescence progressive. Ce phénomène semble se manifester dès le début de la multiplication des individus ; ils deviennent peu à peu incapables de s'assimiler au milieu, et leur substance spécifique a progressivement diminué au cours des générations successives ; alors devenus individuellement incomplets, ils doivent, pour se reproduire, se compléter mutuellement par des échanges réciproques des éléments qui font défaut à chacun d'eux, et ils sont naturellement portés à se compléter par suite de l'attraction chimiotaxique (1) exercée dans la vie élémentaire par l'oosphère sur l'anthérozoïde, et dans la vie supérieure par l'appareil génital féminin sur l'appareil génital masculin, par l'ovule sur le spermatozoïde.

« Cette attraction n'a rien de mystérieux, nous dit M. Le Dantec (2) ; les expériences de chimiotaxie ont prouvé qu'un très grand nombre de plastides mobiles sont attirés par certaines substances chimiques, et parmi les plastides mobiles sur lesquels ont porté les expériences, les éléments sexuels mâles sont précisément les plus nombreux ; pour n'en citer qu'un exemple, une solution d'acide lactique attire les anthérozoïdes des fougères.

« Or, les phénomènes de chimiotaxie sont susceptibles

(1) La chimiotaxique est l'attraction ou la répulsion des plastides vivants par les substances chimiques. Après l'assimilation, elle est le phénomène le plus important de la vie élémentaire.

(2) F. Le Dantec, *loco citato*.

d'une explication mécanique fort simple ; la seule chose qui soit remarquable dans l'attraction sexuelle est donc ceci : que, dans chaque espèce, l'élément femelle laisse diffuser dans le liquide où a lieu la fécondation une substance douée d'une chimiotaxie positive par rapport à l'élément mâle correspondant. Il en est peut-être de même, d'ailleurs, de l'élément mâle par rapport à l'élément femelle, ainsi que semble le prouver la déformation de l'ovule au voisinage du spermatozoïde qui va y entrer ; mais le résultat de cette attraction est beaucoup moins évident, d'abord parce que l'ovule est gros et immobile, ensuite parce que le spermatozoïde, très petit, ne peut laisser diffuser que peu de substance active.

« Quoi qu'il en soit, on peut affirmer, étant donnée l'explication chimique de la chimiotaxie, que les éléments de l'un des sexes possèdent une substance capable de réagir vigoureusement avec le protoplasma des éléments de l'autre sexe. »

C'est ainsi que, grâce à la chimiotaxie, les individus issus d'une série de générations parthénogéniques et devenus par sénescence incapables de se reproduire ont pu se soustraire à cette sénescence et continuer à se perpétuer, mais en employant alors la génération sexuée. Des êtres, de nature différente, capables d'échanger leurs éléments différents, de se féconder en se complétant pour reproduire un autre être, sont alors apparus.

Il s'est alors produit un dimorphisme sexuel dont nous pouvons suivre l'évolution chez certains végétaux, et notamment chez la *Salvinia natans*. Dans cette espèce, nous dit M. Le Dantec, la plante feuillée adulte donne naissance à des capsules renfermant des organes reproducteurs (sporocarpes) ; ces capsules sont de deux espèces ; les unes contiennent des organes (microsporanges) où se forment de petites spores (microspores) dont la germination produit un embryon mâle (prothalle) sur lequel naissent des organes reproducteurs mâles, *petits*, *mobiles*, *actifs*, nommés anthérozoïdes ; les autres contiennent des organes (macrosporanges) où se forment de grosses spores (macrospores) dont la germination produit un embryon femelle (prothalle) sur lequel naissent des reproducteurs femelles, c'est-à-dire, *gros*, *immobiles*, *passifs*, nommés oosphères.

Il faut que l'oosphère soit complétée par l'anthérozoïde pour donner l'œuf d'où dérivera ensuite la plante feuillée.

L'évolution de la génération dans la *Salvinia natans* nous montre admirablement comment a pu apparaître le dimorphisme sexuel par la production de sporocarpes déjà différenciés, les uns à microsporanges, les autres à macrosporanges. Il y a donc eu *division hétérogène*, *sénescence* et *reproduction par fécondation :* c'est là toute l'histoire de la sexualité.

Au fur et à mesure de la division du travail physiologique, les êtres qui, par suite de la sélection, s'élevèrent dans l'échelle animale continuèrent à présenter cette différenciation sexuelle de plus en plus compliquée, féminine ou masculine, suivant, nous dit M. Fouillée, que dominait en eux le tempérament intégrateur tendant à un excédent de recette, ou le tempérament désintégrateur tendant à un excédent de dépense.

Dans le premier cas, on trouve comme conséquence primitive de ce tempérament, excédent de nutrition en réserve, augmentation de volume, rondeur des formes, diminution de mouvement et d'énergie, tendance à la passivité : le sexe féminin s'est ainsi constitué, accumulant des matériaux destinés à la formation du produit.

Dans le deuxième cas, on trouve par conséquence primitive du tempérament désintégrateur, déficit de nutrition, diminution de volume, contour des formes plus accusé, accroissement d'énergie motrice et d'activité : le sexe masculin, plus actif, plus entreprenant, plus dominateur, s'est ainsi constitué.

Le tempérament intégrateur a donné à la cellule femelle la forme d'un œuf *gros*, *immobile*, *passif :* le tempérament désintégrateur a imprimé à la cellule mâle la forme d'un fouet avec une sorte de tête et de queue pointue : cette cellule est *petite*, *mobile* et *très active*.

Le caractère sexuel féminin ou masculin est donc, à l'origine même de la séparation des sexes, déterminé par la tendance à la conservation et par une faible mobilité, ou par la tendance à la dépense et par une activité beaucoup plus remuante.

Il faut remonter ainsi aux époques reculées de l'apparition de la vie sur le globe pour se rendre compte des causes primitives qui ont amené la différenciation des sexes.

Cette séparation des sexes devait être la source la plus

importante du progrès : elle constituait d'abord dans l'évolution une des premières étapes de la division du travail physiologique, division qui, grâce à la spécialisation, allait augmenter dans de très grandes proportions le rendement de chacun; puis elle allait permettre d'effectuer dans l'œuvre de la reproduction des combinaisons infinies : elle rendait ainsi possible la sélection par les meilleurs. Si la production s'était maintenue asexuelle, il semble que le progrès eût été indéfiniment reculé, les enfants étant toujours la continuation rigoureuse des parents.

I

Si des protozoaires et des formes primitives de l'être nous passons à l'examen des types plus élevés dans l'échelle zoologique, nous verrons toujours se reproduire avec la plus grande fixité les caractères sexuels qui ont été ceux des premiers êtres sexués.

Chez tous les êtres, une adaptation différente, et par conséquent la nécessité de jouer un rôle différent, correspond à une organisation sexuelle différente. Nous retrouvons les variations de ces caractères non seulement chez tous les animaux supérieurs, mais encore et surtout chez l'homme, auquel ils sont imposés par une hérédité de plusieurs milliers de siècles; ils ont forcément une répercussion considérable dans le domaine de la conscience: l'homme et la femme pensent différemment, parce que leurs centres d'associations, différemment organisés, réagissent différemment.

C'est le mâle qui est chargé d'élaborer et de transmettre le germe de vie : aussi est-il plus actif, plus initiateur, plus combatif; il incombe à la femelle la tâche de recueillir le germe transmis et d'assurer son premier développement : cette fonction impose à la femme un rôle passif et conservateur; elle implique la prédominance marquée des fonctions viscérales, prédominance qui entraîne un développement considérable du système nerveux végétatif et surtout du grand sympathique : *tota mulier in utero*, disait-on jadis avec beaucoup de raison.

L'impressionnabilité de ces organes a sur tout le système nerveux de la femme une répercussion considérable qui *détermine* en grande partie sa mentalité par suite des ondes d'excitation que ces régions très sensibles de l'inconscient transmettent au conscient.

Le cerveau féminin subit en permanence le contrecoup d'une sexualité omnipotente. De la puberté à la ménopause, en dépit des apparences parfois contraires, la mentalité de la femme obéit, dans une proportion que soupçonnent seuls les médecins spécialistes de névroses, à des tendances émotionnelles, dont l'origine profonde doit être cherchée dans l'expansion du besoin d'aimer (1).

La prédominance de l'émotivité fait de la femme une sensitive nerveuse, tandis que la sensibilité de l'homme serait plutôt de nature sanguine : ce dernier a une tendance à être un sensitif actif, la femme à être une sensitive passive, conservant en réserve le plus d'éléments possibles pour la reproduction de l'espèce.

Le cerveau de l'homme et de la femme sont donc le reflet de deux organisations physiologiques irréductibles l'une à l'autre; ils ne peuvent donc pas fonctionner comme deux appareils semblables; aussi l'attitude mentale de l'homme et de la femme diffèrent-elles complètement en présence de cas identiques.

L'impressionnabilité si vive de la femme lui assure à la fois ses plus nobles qualités aussi bien que ses plus graves défauts; par suite de l'échelle si développée de son émotivité, elle tend toujours à se placer dans les extrêmes : nous la voyons varier de la sœur de charité à la pétroleuse, de l'ange du foyer à la femme rosse, de Pénélope et de Cornélie à la femme de Socrate et à Messaline; tour à tour, elle prend la figure sublime de la Vierge ou elle s'incarne dans une horrible mégère; épouse et mère, elle est prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices, ou bien elle prépare les pires catastrophes au centre même de son foyer.

La plupart des femmes sont en état d'hyperesthésie continuelle, et leur nervosisme, si l'on n'y prend garde, les emporte malgré elles aux actes les plus malfaisants. Les riens de leur existence prennent alors des proportions énormes : c'est que, dans un état qui confine plus ou moins à l'hystérie, la femme satisfait uniquement l'impulsion de ses nerfs, qui sont la vraie cause de son excitation, bien plus que l'objet envisagé, qui n'est qu'un prétexte.

On peut affirmer que la moitié au moins des femmes subissent, par suite de la répercussion sur leur conscient de la sensibilité de leurs organes viscéraux de reproduction, des impul-

(1) Dr Valentin, *Vie Normale*, 20 mars 1905.

sions assez fortes pour que leur raison soit incapable de les dominer; ces impulsions se traduisent, suivant l'adaptation innée de chaque femme, soit en impulsions sexuelles, soit en impulsions d'irritabilité : lorsque l'autorité du mari n'arrive pas à les maîtriser, le foyer conjugal devient fatalement un enfer ou finit par sombrer lamentablement dans l'opprobre, le ridicule ou la ruine.

La femme sent donc et juge avec ses nerfs; l'homme pense et agit davantage par sa raison. Aussi faut-il plutôt persuader la femme actuelle en faisant vibrer ses sentiments que chercher à la convaincre en s'adressant à son intelligence. La raison froide et pure lui sert rarement de guide et de frein : une affirmation ou une négation ironique, un éclat de rire, ou une crise de larmes sont les arguments dont elle se sert le plus volontiers, semblable en cela aux enfants, dont elle a bien souvent la psychologie inachevée; comme eux, elle est incapable de la maîtrise de soi, comme eux, elle manque trop fréquemment de pouvoir d'arrêt sur ses réflexes; et c'est pour cela qu'étant l'expression presque exclusive de son bilan nerveux elle se tient si difficilement dans la mesure juste.

L'émotivité féminine est le principal obstacle au développement intellectuel de la femme : elle l'arrête dès le principe en rendant la femme suggestible et crédule : elle accapare parfois toute la personnalité féminine, et ne laisse plus de place à l'évolution du phénomène intellectuel.

Cette sensibilité fait conclure la femme trop vite et sans même examiner l'idée qu'on lui soumet. L'esprit généralement religieux des femmes est la conséquence de cet état d'âme, qu'une éducation fausse et rudimentaire, comme celle que reçoit la femme actuelle, ne pourrait modifier. Leur besoin d'amour, aussi bien que leur instinct conservateur, tend à se traduire par la Foi, qu'elles n'ont jamais l'idée même d'analyser, ni de vérifier.

§

De la sensibilité passons maintenant à l'intelligence. Sous ce rapport, de nombreux philosophes déclarent la femme fort inférieure à l'homme; nous ne saurions entièrement partager cet avis, et nous estimons, au contraire, que c'est sous le rapport de l'intelligence qu'elle pourrait s'en rapprocher davantage; en effet, si l'émotivité sexuelle tend à exagérer la

sensibilité de la femme, à annihiler sa volonté, en revanche l'intelligence est le seul côté de son adaptation qui semble pouvoir se soustraire à cette émotivité, grâce à une éducation appropriée.

H. Spencer en Angleterre, Lombroso en Italie, le docteur Moebius en Allemagne, et le docteur G. Le Bon en France, pour ne citer que ces quatre philosophes éminents, déclarent la femme incapable d'efforts intellectuels intenses, et la placent très au-dessous de l'homme.

Les physiologistes ont tenté de résoudre la question en se basant sur la quantité et le volume de la matière cérébrale : ils sont fort loin de s'être mis d'accord sur ce sujet et leurs conclusions ont varié aussi bien sous le rapport du poids relatif que du poids absolu.

Hullmann, Bischoff et Vierordt prétendent que le cerveau de la femme est plus petit et moins lourd que celui de l'homme, aussi bien au point de vue relatif qu'au point de vue absolu.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il en soit ainsi sous ce dernier rapport, puisque le développement du cerveau est fonction non seulement de l'élévation de l'intelligence, mais encore de l'importance musculaire : or, la masse organique de la femme est moindre que celle de l'homme : à intelligence égale, le cerveau féminin doit donc être absolument moins lourd que le cerveau masculin. Les différentes statistiques européennes présentent en effet une quantité moyenne de 145 grammes en faveur du cerveau masculin.

M. L. Manouvrier a traité, dans le Dictionnaire de Physiologie de Ch. Richet, avec tous les développements qu'elle comporte, cette intéressante question de la comparaison du poids entre le cerveau masculin et le cerveau féminin.

A intelligence égale, nous dit-il, les espèces d'individus ont un poids encéphalique relatif d'autant plus élevé qu'ils sont de plus petite taille ; l'hypothèse de l'égalité intellectuelle des deux sexes implique donc chez la femme un poids cérébral non seulement égal, mais encore supérieur à celui de l'homme.

Jusqu'à l'époque des expériences effectuées par M. Manouvrier, le sexe féminin était considéré comme inférieur aussi bien par le poids relatif que par le poids absolu du cerveau,

soit que le terme de comparaison fût la taille, soit que ce terme fût le poids du corps.

Cette différence était certainement due à la différence de masse du corps ; mais il était impossible de baser une évaluation quelconque sur la longueur du corps, cette dimension ne représentant que très imparfaitement la masse active de l'organisme chez les individus aussi différents sous le rapport de la carrure et du développement musculaire que l'homme et la femme.

Désirant obtenir des chiffres représentant plus exactement que la longueur et le poids du corps la masse active de l'organisme des deux sexes, surtout au point de vue de la fonction motrice du cerveau, M. L. Manouvrier fut amené à prendre, comme unité de comparaison, le poids du fémur à l'état sec.

Or, le poids du crâne est fonction du volume de l'encéphale et de la masse du squelette ; si on le compare au poids du fémur, il indique le développement de l'encéphale, si on le compare au volume de l'encéphale, il indique le développement squelettique.

M. L. Manouvrier trouva que le poids du crâne féminin est beaucoup plus élevé relativement au poids fémoral ; de plus, le poids de l'encéphale féminin est également plus élevé relativement au poids du crâne, toujours à cause de l'élévation du poids relatif de l'encéphale. Enfin, les caractères morphologiques du crâne concomitant avec le poids relatif de l'encéphale ont encore été trouvés par M. L. Manouvrier comme étant précisément les caractères typiques des crânes féminins.

Il n'y a donc actuellement aucun doute, grâce aux savantes recherches de M. L. Manouvrier, au sujet de la supériorité du poids relatif du cerveau féminin. La femme possède un cerveau plus petit que celui de l'homme, mais relativement plus volumineux, condition nécessaire pour qu'il puisse y avoir égalité intellectuelle entre les deux sexes.

Cette condition est-elle suffisante? on ne saurait l'affirmer dans l'état actuel de la science ; mais il est très probable qu'au point de vue intellectuel l'infériorité du cerveau féminin est compensée par la supériorité de son poids relatif.

En tout cas, aujourd'hui, aucun sexe ne peut plus réclamer

pour lui la prééminence du développement cérébral quantitatif. Les études de M. L. Manouvrier laissent pressentir chez la femme sinon une intelligence égale à l'homme, du moins des possibilités intellectuelles qu'on s'est plu jusqu'ici à lui refuser.

Voyons maintenant ce que nous donne à son endroit l'observation expérimentale.

La plupart des psychologues ne sont pas beaucoup plus tendres pour la femme que les physiologistes : c'est à qui la déclarera incapable d'efforts intellectuels prolongés et intenses ; la pensée réfléchie comporte, dit-on, une tension cérébrale trop forte pour elle ; aussi, est-elle peu susceptible d'attention, phénomène de dépense qui met en jeu les muscles mêmes ; l'homme seul a la force nécessaire pour généraliser et synthétiser ; la logique n'est point le fait de la femme ; tout au plus, serait-elle apte à l'analyse ; elle ne peut juger ainsi que sur des cas particuliers et elle enchaîne difficilement les rapports de cause à effet.

Ces constatations sont assurément exactes, mais on oublie trop volontiers de faire remarquer, peut-être même de voir, que l'immense majorité des hommes ne pensent pas beaucoup mieux qu'on ne reproche aux femmes de penser ; ils ne raisonnent guère plus sainement, et nous retrouvons chez eux les mêmes imperfections psychologiques qu'on se plaît à attribuer exclusivement au sexe faible ; je me suis assez étendu sur elles en parlant de l'automatisme pour ne pas avoir besoin d'y revenir.

Nous estimons donc que la généralité des femmes ne pensent ni plus ni moins intelligemment que la généralité des hommes ; mais la caractéristique de la mentalité féminine serait d'une part de penser avec plus de curiosité et de finesse, d'autre part de ne pouvoir s'élever que très exceptionnellement aux hauteurs d'une véritable supériorité intellectuelle et de n'atteindre jamais les sphères éthérées du génie ; c'est assurément la *force* de la pensée — j'ai déjà plusieurs fois fait remarquer l'analogie de cette dernière avec le mouvement — qui manque à la femme, bien plus que l'intelligence elle-même ; un même phénomène identique se produit entre les deux sexes

qu'entre les races inférieures et les races supérieures; ces dernières ne se signalent que par la supériorité de leur pourcentage en intelligences sortant de la moyenne.

Cette faiblesse intellectuelle — je ne dis pas infériorité — limite les conceptions de la femme; elle lui interdit d'inventer, de créer, de diriger, et cela même dans les spécialités qui sont exclusivement de son domaine, comme la mode et la musique; il y a là une constatation catégorique qui ne peut donner prise à aucune discussion ni fausse interprétation; les plus grandes maisons de mode ont à leur tête un homme, Félix, Doucet, Paquin, Redfern, et, dans l'art musical, une seule femme, je crois, est l'auteur d'un opéra!

Ce n'est pas seulement la *force* intellectuelle qui fait défaut à la femme, mais encore chez elle la sensibilité nerveuse ne laisse pas le temps à l'acte intellectuel de se produire, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer : elle l'arrête dans son essor, tend à lui imprimer une autre direction, celle qui vient des profondeurs de son inconscient et qui n'a aucun rapport avec la raison; c'est là l'écueil perpétuel de la mentalité féminine.

N'omettons pas encore de rappeler combien l'éducation rudimentaire de la femme actuelle l'a peu préparée à l'évolution intellectuelle; on entend dire journellement que les femmes sont incapables de raisonner; mais qui donc le leur aurait appris? et pourrait-on, sous ce rapport, les comparer à l'homme qui a toujours plus ou moins philosophé, ne serait-ce qu'au collège, qui a toujours été initié dans une certaine mesure à une méthode scientifique? Personne, je pense.

On peut donc considérer comme une RÉALITÉ POSITIVE que l'intelligence féminine est virtuellement aussi développée que celle de l'homme, mais qu'elle n'a presque jamais la *force* suffisante ni le savoir nécessaire pour se manifester; comme tout le féminin elle reste plus passive qu'active.

Que l'on apprenne à la femme à se défier d'abord de sa sensibilité si souvent exagérée; c'est elle presque toujours qui la porte à des impulsions de jugements ou d'actes, impulsions dont elle est d'autant moins maîtresse qu'elle en ignore complètement le mécanisme; que l'on développe chez elle l'habitude des associations intellectuelles, qu'on lui enseigne une méthode rigoureuse de pensée, et alors, mais alors seulement,

on pourra comparer, toutes choses égales, son intelligence avec celle de l'homme : ces deux intelligences neseront jamais identiques, puisqu'elles resteront fonction de deux adaptations différentes, mais l'intelligence de la femme, cessant d'être passive et virtuelle, pourra s'épanouir et donner toute sa floraison.

Nous en sommes tellement persuadé que nous croyons même qu'il y a un véritable danger et pour la femme et pour l'avenir de la race. Les fonctions qui ont pour but la reproduction sont incompatibles avec une vie cérébrale trop intense; c'est là un fait physiologique prouvé et incontestable. Les grands penseurs sont rarement des hommes à femmes, et la bonne mère de famille n'est qu'exceptionnellement doublée d'une intellectuelle ; la puissance cérébrale et la vie du cœur indispensable à l'épouse et à la mère ne vont point de pair.

Ce sont là des RÉALITÉS POSITIVES dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Aussi gardons-nous soigneuseusement de faire de la femme une spécialiste de l'intelligence; ce serait tuer probablement l'épouse, sûrement la mère de famille, pour remplacer l'une et l'autre vraisemblablement par un homme raté. Ne dépassons pas l'adaptation innée de la femme, qui a comme but la vie de la race, ni l'adaptation qu'elle doit acquérir et conserver pour cette même fin. Développons assez son intelligence pour la rendre consciente de ses droits, plus encore pénétrée de ses devoirs; en un mot, cherchons à lui faire donner le maximum de rendement que comporte son adaptation, mais surtout ne franchissons pas cette limite.

N'est-ce pas la nature elle-même qui nous indique cette limite en faisant cesser le développement cérébral de la femme, au moment même où la puberté la désigne pour ses fonctions génératrices?

Pour nous résumer, la femme, comme tout le féminin, est passive, faible, parce qu'inachevée, car la nature l'a de bonne heure spécialisée dans son rôle de continuateur de l'espèce. La prédominance des organes viscéraux nécessaires pour accomplir la tâche qui lui est dévolue lui impose un développement parfois excessif de la sensibilité nerveuse, origine d'une émotivité qui détermine la femme tout entière. Comme l'a fort bien remarqué le docteur Valentin, cette émotivité est

à la fois sa grandeur et sa misère; elle fait d'elle l'héroïne de l'amour, du dévouement et de la maternité, mais c'est elle en revanche qui domine toute sa volonté et qui empêche son intelligence de donner toute sa mesure, parce que la sensibilité devient immédiatement la directrice de la mentalité féminine.

Le rôle domestique et social de la femme est des plus importants : elle doit être l'âme du foyer, répandre autour d'elle l'action de sa bienfaisance et de sa bonté, veiller à la propagation de l'espèce ; mais, au point de vue intellectuel, physique et économique, son rôle est effacé; dans son propre intérêt aussi bien que dans l'intérêt de la race, il doit rester tel et ne pas dépasser les limites de l'adaptation de son sexe.

MAURICE DE GASTÉ.

LES JEUX FLORAUX

ET LE

CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE

(DOCUMENTS INÉDITS)

—

L'histoire littéraire et la critique avaient eu l'occasion de noter déjà que le premier cénacle romantique, celui de *la Muse Française*, avait eu beaucoup de rapports avec Toulouse et les Jeux-Floraux. On a pu remarquer, l'année dernière, comment M. Léon Séché, auquel on doit tant de trouvailles précieuses, s'était attaché à mettre ce fait en lumière dans de nombreux articles parus dans *les Annales Romantiques*, *la Revue de Paris*, etc., et en majeure partie ici même. Ces articles, réunis en un beau volume (1), éclairent définitivement la question.

A l'aide d'innombrables documents, méthodiquement classés et présentés, M. Léon Séché y établit que les premiers romantiques se sont groupés dans les concours de l'Académie de Clémence Isaure y ont été encouragés mieux qu'à Paris, et ont pris de là leur essor : toutes ces précisions, nous pouvons l'affirmer, sont exactement corroborées par l'étude minutieuse des recueils, de la correspondance et des pièces de l'Académie des Jeux-Floraux. Nous voudrions essayer de le montrer ici.

I

M. Léon Séché nous dit, en effet, dans son livre consacré au *Cénacle de la Muse Française :*

Deux influences ont dominé le premier romantisme : celle d'Alexandre Soumet, d'abord, car il fut le maître, le grand homme de cette pléiade, et, en second lieu, celle de Millevoye,

(1) Léon Séché : Etudes d'Histoire romantique. Le Cénacle de la Muse Française (1823-1827), documents inedits: portraits de Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Charles Nodier, Michel Pichat, Taylor, Talma; frontispice allégorique de la Muse Française, etc. (un vol. 7 fr. 50, *Mercure de France*).

auquel Victor Hugo emprunta la ballade, et qui, dès le début, s'imposa à l'inspiration de Lamartine.

Or, que remarquons-nous aux Jeux-Floraux ?

A peine le « salon de Clémence Isaure », dispersé par la Révolution, a-t-il pu réorganiser ses concours, nous y voyons apparaître, dès 1807, Millevoye et Soumet.

Ce n'est qu'en 1807, en effet, que l'Académie toulousaine put reprendre régulièrement sa vie interrompue depuis 1791. Le 3 mai 1806, il y avait bien eu, à la vérité, une fête littéraire où furent congrûment célébrés à la fois Clémence Isaure et Napoléon, mais on ne distribua pas de récompenses ; on n'avait pas eu le temps, au milieu de grosses difficultés administratives et avec une troupe de Mainteneurs décimés, d'appeler les poètes à concourir (1). L'année suivante, ils furent peu nombreux : on n'eut que deux lauréats : mais l'un d'eux était Millevoye, qui obtint le Souci d'argent, prix de l'Elégie, avec sa pièce : *l'Anniversaire*, dédiée « aux mânes » de son père.

Millevoye, né à Abbeville et résidant à Paris, où il était commis de librairie, je crois, déjà notoire grâce à son extraordinaire précocité, n'a, d'ailleurs, exercé aux Jeux-Floraux qu'une influence purement littéraire : mais elle fut grande dans ces premières années, où la célèbre *Chute des Feuilles* obtint encore le prix de l'Elégie (1811) (2).

Quant à Alexandre Soumet, né à Castelnaudary, la même année que Millevoye (1786), son rôle considérable a été pleinement élucidé par M. Léon Séché. Jusqu'en 1815, où il fut nommé maître ès-Jeux-Floraux, soit de Toulouse, soit de Paris, il envahissait les recueils, obtenant deux amarantes d'or, une violette d'argent, deux lis d'argent, et cinq ou six mentions. C'est lui qui occupait l'attention. Cependant nous ne devons pas oublier deux autres lauréats qui s'agitaient dans son ombre : MM. Viennet et Chênedollé.

Viennet fut vite emporté par le torrent romantique. Il n'ap-

(1) Cf. notre travail sur *la Restauration des Jeux-Floraux en 1806. Revue des Pyrénées*, 1906 (2e trimestre). Toulouse, Privat.

(2) Voici les succès de Millevoye aux Jeux-Floraux : 1807. Elégie : *l'Anniversaire*, Souci. — 1810. Ode : *les Jeux-Floraux*, Violette d'argent. — 1811. Elégie : *la Chute des Feuilles*. Souci. En 1810, la violette fut refusée à Millevoye qui avait concouru et s'était fait couronner sous le nom de son ami M. Jomard, négociant à Paris. C'est une curieuse histoire qu'un jeune érudit, M. Pierre Ladoué, éclaircira complètement dans le livre qu'il prépare sur Millevoye. — D'ailleurs, en dehors de ses pièces couronnées, Millevoye avait envoyé aux Jeux-Floraux d'autres poésies qui n'eurent pas de succès, notamment son épître sur *les Jalousies littéraires*.

parut à Toulouse qu'en 1810 et 1811, avec deux mauvaises épîtres adressées l'une à Raynouard (1) sur Corneille et Racine et l'autre à Fontanes (2) sur la réorganisation de l'Université. Dans la première, on voyait apparaître Phèdre,

> ce monstre embelli dont nos yeux délicats
> Sans crainte pour les mœurs souffrent les attentats.

Dans la seconde, le peuple français triomphait sous l'égide de l'Empire, et Viennet admirait

> Ce peuple qui du goût suivra les étendards.

Bien des années s'écoulèrent. Effrayée par les exagérations du romantisme, fervente dévote de « l'Ecole du Bon Sens », l'Académie des Jeux-Floraux voulut d'une façon éclatante reconnaître et réparer ses erreurs. C'est alors qu'elle imagina, en 1864, de tirer de son bilieux oubli le poète de Béziers et de donner à M. Viennet des lettres de maîtrise, cinquante-quatre ans après ses succès aux Jeux-Floraux. Il les accepta avec joie, et rima incontinent un poème ridicule qu'il vint solennellement lire à Toulouse, lors de la Fête des Fleurs. Il en profita pour entonner le chant de victoire du classicisme impénitent. Et dans quel charabia! Qu'on en juge :

> Merci vous dis à vous qui, par droit de lignage,
> Des derniers Troubadours recueillant l'héritage,
> Avez de l'art des vers dérobé le flambeau
> Au souffle impur du moyen-âge.
>
> Cet art est menacé d'un déluge nouveau.
> Ce flambeau meurt aux mains d'une ligue hautaine,
> Qui, voyant dans la règle une honteuse gêne,
> S'affranchit et se rit des leçons de Boileau.
>
> ... Contre ces corrupteurs vainement je m'escrime.
> ... Le nombre, le bon sens, le rythme, la clarté,
> Le naturel, la majesté,
>
> Le *mot propre*, le nerf, la grâce, l'harmonie
> Sont un luxe inutile et partant rejeté
> Par des rimeurs sans goût et surtout sans génie.

Il reprochait aux romantiques de rejeter le mot propre!...

> ... Ils ont proscrit Racine, ils proscriraient Virgile.

(1) Raynouard fut nommé maître ès-Jeux le 13 août 1819, après la publication de ses travaux sur les Troubadours.

(2) Fontanes avait été nommé maître ès-Jeux, en même temps que Portalis, dès le 23 février 1806, au moment où l'on réorganisait l'Académie des Jeux-Floraux.

Non, je n'espère plus qu'avant mes derniers jours
Une seconde renaissance

nous sauve de ce chaos. Mais vous, Messieurs des Jeux-Floraux,

Soyez les mainteneurs de notre vieille gloire.

C'est dans le même ton que, deux ans après, ce vieux têtu célébra l'éloge de Clémence Isaure. Il eut décidément toutes les illusions, même celle d'avoir remplacé Victor Hugo.

Mais laissons M. Viennet. A ses côtés, un autre écrivain fréquentait ces concours où triomphait Alexandre Soumet : c'était Charles-Julien Lioult de Chênedollé, dont M. Séché a signalé l'influence sur divers poètes de cette époque (1). En réalité, cet émigré, qui connut Rivarol, Klopstock, Mme de Staël, ce poète mélancolique, est arrivé à nous nimbé d'une sorte d'auréole. Il a aimé Lucile de Chateaubriand, et elle lui a écrit la lettre que l'on sait :

Vous ne pouvez douter que je me ferais un honneur de votre nom, mais je suis tout à fait désintéressée sur mon bonheur, et votre amie ; en voilà assez pour vous faire concevoir ma conduite envers vous. Je vous le répète, l'engagement que j'ai pris de ne point me marier a pour moi du charme, parce que je le regarde presque comme un lien, comme une espèce de manière de vous appartenir... (2).

Il est donc bon que son nom se trouve parmi ceux des lauréats des Jeux-Floraux. Mais, en réalité, Clémence Isaure y mit quelque bonne volonté.

En 1808, elle avait donné une amarante d'or à son ode sur Michel-Ange, qui contenait ceci :

C'est par ses soins que l'Italie
De *chefs-d'œuvre* enorgueillie
De l'univers encore a conquis les regards (3).

Chênedollé se montra reconnaissant ; il fut fidèle aux Jeux-Floraux, qui lui octroyèrent encore, en 1816 et 1817, deux autres amarantes parfaitement imméritées. En 1816, il s'adressait à Dante en ce style tintamarresque :

(1) Sur Soumet, notamment, qui l'appela à collaborer à *la Muse* (*Cénacle de la Muse Française*, pp. 156 et ss.).
(2) Cité par Léon Séché, dans *les Annales Romantiques*, tome V, p. 390.
(3) *Michel-Ange ou la Renaissance des Arts*, ode qui a remporté le prix, par M. Chêne Dollé (*sic*).

Parais ! Et que ta *langue*, encor dure et sauvage,
S'ennoblisse et s'épure *au feu* de tes rayons :
Qu'*au sortir du berceau*, cette *langue* enhardie
Se déploye, agrandie,
Sous le rapide *essor* de tes brûlans *crayons* (1) !

Enfin, en 1817, à propos de Buffon, tout un traité burlesque d'histoire naturelle se déroula avec ingénuité :

... au sein des prés la *génisse féconde*
Prodigue ce lait pur que la chaumière attend...
— ... Le grand peintre...

(c'est de Buffon qu'il s'agit)

Le grand peintre, emporté par sa nouvelle audace,
Me montre le chameau, navire du désert !

Et enfin, le chien apparaît, le chien, qui,

Active et prompte sentinelle,
La nuit, veille autour de *nos toits* (2).

Il confondait sans doute avec le chat.

Chênedollé, loti de ses trois amarantes, se fit décerner en 1827 les lettres de maîtrise. M. Léon Séché remarque qu'il arrivait partout trop tard : ici, ce fut la même chose. Quand il fut maître ès-Jeux, le Cénacle de la Muse Française avait fini d'exister, la gloire des Jeux-Floraux passait de mode. Il ne sut choisir qu'une date : celle de sa mort. Au lieu de s'éterniser comme Viennet, il mourut en 1833. C'est peut-être pour cela qu'il a gardé un certain prestige.

Quoi qu'il en soit, on conviendra que Soumet devait facilement triompher de pareils rivaux. En 1815, le voici maître ès-Jeux ; il est entré dans la place : de toutes parts le romantisme naissant va affluer à Toulouse.

II

M. Léon Séché, comme nous venons de l'indiquer, a très bien saisi l'origine de ce mouvement. Mais il faut pouvoir puiser aux sources locales elles-mêmes, pour expliquer comment les Jeux-Floraux, encore peu fréquentés depuis leur réorganisation, prirent tout à coup, sous la Restauration, un développement extraordinaire : ils furent servis à ce moment par des influences politiques de premier ordre.

(1) *Le Dante*, ode.
(2) *Le Génie de Buffon*, ode.

Les Mainteneurs, en majeure partie, étaient des émigrés ou des victimes de la Révolution ; sous l'Empire, ils s'étaient adjoint quelques personnages officiels, qui leur avaient facilité leur tâche, mais qui brûlaient maintenant de se faire agréer par le nouveau régime. Certes, de 1806 à 1814, ils avaient fréquemment loué Napoléon, l'avaient chanté en vers et en prose, mais cela ne les arrêterait point dans l'explosion de leurs sentiments royalistes.

D'ailleurs Louis XVIII excitait particulièrement leur enthousiasme : alors qu'il n'était que Monsieur, comte de Provence, il leur avait rendu visite.

Le 20 juin 1777, en effet, se trouvant à Toulouse, il reçut une députation de l'Académie présentée par un Mainteneur disert, l'abbé d'Aufrery, tour à tour poète, avocat et chanoine, et il répondit à sa harangue : « Je remercie l'Académie des Jeux-Floraux des sentiments qu'elle me témoigne. Je connaissais depuis longtemps sa célébrité. Vous confirmez, Monsieur, l'idée que j'avais de ce corps : il peut compter sur ma protection. » Et le lendemain, il vint s'asseoir au milieu des Mainteneurs; on lui lut trois odes d'Horace, traduites par le poète quercynois Valet de Réganhac, maître ès-Jeux : il les trouva fort bonnes, applaudit aux bons endroits et donna son avis sur les tournures difficiles de son poète favori. On lui offrit des jetons de présence de l'Académie, marqués de l'effigie de Clémence Isaure, et, en échange, il donna son portrait. Le comte de Provence eût été un parfait Mainteneur.

Aussi, dès qu'il fut assis sur le trône, les Jeux-Floraux voulurent-ils se rappeler à lui. Dès le mois de juillet 1814, une délégation se rendit à Paris, délégation où se trouvaient pêle-mêle l'archevêque Primat et son vicaire général, les préfets et les magistrats de l'Empire et de la Restauration, et quelques anciens émigrés.

Cette troupe disparate, mais fervente, fut présentée au Roi, aux Tuileries, le 5 juillet, à 11 heures et demie du matin. Le vieux marquis de Latresne (1) la présenta. Il rappela la récep-

(1) Jean-Jacques-Claire Lecomte marquis de Latresne (1759-1846), avocat général au Parlement de Toulouse, puis émigré, connut en exil Fontanes et Chateaubriand. Sa vie fut consacrée aux lettres et à la philosophie. Voltairien convaincu, il le demeura jusqu'à la fin et avait coutume de répéter ce vers, quand on lui parlait de se convertir :

« Le cœur peut revenir, l'esprit ne revient pas. »

tion de 1777, et affirma à Louis XVIII que, depuis la Révolution, l'Académie des Jeux-Floraux attendait son retour : « Restés toujours fidèles à nos maîtres légitimes,... refusant de rendre hommage à la tyrannie (1)... nous repoussâmes toute idée d'une organisation nouvelle... Nous n'avons pas voulu de Protecteur officiel... Sire, nous vous réservions ce titre. »

Le Roi accepta toutes ces belles déclarations gasconnes sans sourciller et répondit : « Je reçois avec plaisir l'expression des sentiments de l'Académie des Jeux-Floraux. En me rappelant mon passage à Toulouse, vous me rappelez une époque qui me fut toujours chère. Je reprends dès aujourd'hui le titre de votre Protecteur. » La décoration du lys fut accordée à tous les Mainteneurs.

Les Cent Jours ne purent briser des liens aussi heureusement renoués. Le salon de Clémence Isaure devint l'antichambre des plus hautes fonctions (2). Toutes les faveurs officielles s'attachaient à ses membres et à ses lauréats. Et il faut voir là une des plus puissantes causes de la vogue extraordinaire dont les Jeux-Floraux ont joui jusqu'en 1830, et que M. Léon Séché a si nettement établie. Un poète, à cette époque, était presque aussi bien signalé aux pouvoirs publics par un succès à Toulouse que par un succès à l'Institut. C'est un côté de la question qui n'est pas à négliger. Nous en montrerons tout à l'heure une preuve nouvelle.

Soumet, auditeur au Conseil d'Etat sous l'Empire, était retombé à Toulouse. Tout de suite, il vit le parti qu'il pourrait tirer de sa situation aux Jeux-Floraux ; pendant quelques années, il travailla avec eux, et il tâcha d'indiquer cette voie à ses amis.

Le premier que nous y rencontrons, c'est Alexandre Gui-

(1) Ce qu'il y a d'amusant, c'est que ceci se disait en présence du savant Picot de Lapeyrouse, qui, en 1807, s'était écrié dans son Eloge de Clémence Isaure : « Grâces immortelles soient rendues au génie réparateur qui d'une main ferme et habile a saisi les rênes vacillantes de l'autorité, pour nous consoler de tant de maux, cicatriser tant de plaies, et élever les destinées de la France à un degré de splendeur et de gloire inconnu dans les annales des nations. Invincible dans la guerre, etc. » D'ailleurs, tous les Mainteneurs présents avaient plus ou moins à se reprocher de semblables tirades.

(2) Nombreux, en effet, furent les Mainteneurs de cette époque qui s'élevèrent à de hautes fonctions : M. Hocquart, simple avocat, devint Premier Président ; M. Pinaud, avocat également, devint Conseiller à la Cour puis Procureur Général ; M. de Montbel devint Ministre d'Etat ; Jules de Rességuier lui-même devint maître des Requêtes au Conseil d'Etat, etc.

raud. Il concourut pour la première fois, dès 1815, avec une lamentable élégie sur *Marie Stuart*, qui obtint une simple mention. M. Léon Séché nous a très heureusement restitué les détails de son caractère par sa correspondance avec ses amis; il nous a montré sa persévérance et son entêtement dans les « affaires » littéraires. Quoique éloigné par la vie des réalités académiques, il savait patiemment s'imposer et faire prévaloir ses idées. Nous en citerons un nouvel exemple par une lettre qui ne figure pas dans la belle collection de M. Séché.

On sait qu'en 1819 Alexandre Guiraud obtint deux fleurs : une violette réservée pour une ode : *A mon Jeune Ami*, et un souci pour une élégie, *l'Exilée de Hartwell*. Toutefois, M. Pinaud, l'excellent secrétaire-perpétuel d'alors, lui demanda, au nom de l'Académie, quelques corrections. On va voir comment le jeune lauréat discutait la nécessité de ces corrections.

Son ode : *A mon Jeune Ami*, comprenait une comparaison en trois strophes qui parut plutôt obscure. Il disait au poète :

> Cherche le doux Amphryse et ses rives secrètes,
> Du Pholoé propice implore la faveur;
> Il faut un air suave et de chastes retraites
> Au cygne candide et rêveur.
>
> Si l'onde réfléchit un ciel peuplé d'étoiles,
> Son œil languit, s'attache à ses flots radieux.
> Et d'intimes regrets semblent percer les voiles
> De son regard mystérieux.
>
> Durant les douces nuits, le transparent Ismène
> Lui retrace du moins son céleste berceau.
> Trop rapide bonheur ! L'aurore le ramène
> Sous l'abri du frêle roseau.

Ce cygne céleste étonna les Mainteneurs : mais Guiraud n'y renonça point. Il écrivit à M. Pinaud :

Dimanche, 28 mars 1819 (1).

Monsieur,

M. de Rességuier avait déjà eu la bonté de m'annoncer les décisions de l'Académie qui concernent mes ouvrages. Ce que vous voulez bien me dire de flatteur à cet égard ajoute à ma reconnaissance, et je me trouve heureux surtout de pouvoir vous en adresser le témoignage.

(1) Lettre inédite.

Les critiques de l'Académie communiquées par un homme tel que vous méritent toute ma considération et je l'accorde sans peine au goût exquis qui les a dictées. Permettez-moi cependant de courir bien vite à un pauvre cygne qu'elles ont maltraité et de le défendre contre elles. Mon cygne n'est pas celui de Buffon. Vous voyez que je ne l'ai point cherché sur les bords de la Sprée ou dans le nord de la Russie. C'est le cygne de l'Ismène que la poésie a consacré; ce cygne des anciens, fabuleux, emblématique, je croyais l'avoir entouré d'assez de mythologie pour le faire reconnaître : je ne m'en suis pas servi pour une comparaison. Il est venu de lui-même se placer dans mon sujet. C'est le génie allégorique; son berceau est dans le Ciel parce que c'est de là que nous vient tout ce qu'il y a de sublime et d'inspiré. W. Schlegel dans son ode des mélodies de la vie a comme moi donné au cygne pour première patrie *le pays des cieux*.

Vous demandez encore pourquoi l'Ismène ne lui retrace le ciel que pendant la nuit. C'est qu'il n'y a de ciel qu'alors. *Il n'est de jour qu'un désert*, a dit Mme de Staël; c'est la nuit qui lui donne toute sa pompe, et elle ne se réfléchit dans une eau limpide que lorsque la terre est plongée dans l'ombre. C'est une chose toute physique.

Je ne sais plus qu'ajouter à cela ; si mon idée a été mal saisie, c'est ma faute sans doute, je dois l'avoir mal développée.

Quant à l'épithète de *candide*, je la croyais heureuse. Elle est, du moins, en parfaite harmonie avec l'ensemble de ma pensée; et je tiens à la conserver. Je changerai, si je puis, celle de *déshonoré*, qui déshonore ma strophe. La langue ne me fournit rien à la place. Delille a dit un *vil bloc*, etc. Cela ne rend pas mon épithète meilleure.

Passons à mon élégie :

1° J'avais d'abord fait un début plus poétique. Je l'ai effacé croyant qu'il ne pourrait jamais être assez simple, et celui qu'il y a maintenant entre tout à fait dans mon intention;

2° Je défends aussi le mot *ignoré*, que je trouve le plus poétique et peut-être le plus vrai (1);

3° *Les beaux jours pleins de charme* sont une redondance intentionnelle. La poésie doit quelquefois être verbeuse ;

4° Le vers

> Nos prières du moins n'ont rien qui les sépare

doit plus être senti qu'analysé. Il me semble clair ;

5° Celui du pardon (2) peut être changé ainsi :

> Ce n'est qu'en pardonnant, hélas ! qu'il sut punir ;

(1) Il s'agit de ce vers :
> Toi qui connais mon sort de la terre ignoré.

(2) A propos de Louis XVI :
> Ce n'est qu'en pardonnant qu'il prétendit punir.

6° On peut mettre à la place de

> Et ce n'est qu'aux autels que je pleure en silence :
> Même au pied des autels je gémis en silence.

ou

> Et je fuis aux autels pour pleurer en silence (1).

Mais le premier changement vaut mieux.

Voilà, Monsieur, les corrections que vous m'avez demandées. Je désire qu'elles rendent mes ouvrages dignes de justifier la faveur que l'Académie leur a faite. Je doute qu'il me soit possible d'aller en remercier les membres, au moins à l'époque des Jeux. Mais croyez que je saisirai avec empressement, Monsieur, l'occasion de vous témoigner particulièrement l'estime que j'ai pour vos talents bien connus et de vous offrir l'hommage, etc.

ALEXANDRE GUIRAUD.

Il ne se dégage pas seulement de cette longue lettre de nouveaux renseignements sur le caractère de Guiraud : elle montre aussi que la poésie des premiers romantiques rencontrait dans le sein de la vieille Académie une vive opposition. Ce n'était que par une lutte constante que ses fidèles réussissaient à la faire triompher.

Soumet n'était pas seul à la défendre. Jules de Rességuier avait été installé comme Mainteneur le 23 août 1816 (2). Là, il pouvait jouer un rôle encore plus efficace que celui de son ami (3). D'ailleurs, ce dernier vint le rejoindre comme Mainteneur le 28 février 1819 : il s'asseyait à la place du conventionnel Mailhe, exilé par la Restauration comme régicide et biffé, ainsi que Barère, de la liste des Jeux-Floraux. L'élection de Soumet avait eu lieu le 31 juillet précédent. Il écrivit aussitôt àM. Pinaud, qui, dans la même séance, avait été nommé sécrétaire-perpétuel adjoint :

(1) L'Académie se décida à imprimer ceci, qui ne valait pas mieux :
Et je cherche l'autel où je pleure en silence.

(2) Son fauteuil est occupé actuellement par M. E. Zyromski, auquel on doit plusieurs beaux livres : *l'Orgueil Humain*, *Sully-Prudhomme*, etc.

(3) Cependant ni Soumet ni Rességuier ne semblent s'être occupés aux Jeux-Floraux des succès d'un autre poète romantique de cette époque, Edmond Géraud, fréquemment cité par M. Séché : 1810 : *le Château de Saluces*, élégie, par Edmond Géraud (imprimé au recueil). — 1813 : *le Jeune Raymond*, élégie, par le même, obtient le Souci, prix du genre. — 1815 : *les Bords de la Béïse*, élégie, même prix. — 1816 : *la Mère mourante*, hymne à la Vierge, lis d'argent, prix du genre. — 1817 : *l'Ermite du Vieux Chêne*, poème, violette d'argent, prix du genre.

Hussat (*sic*), le 8 août 1817 (1).

Monsieur et cher Confrère,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez que l'Académie des Jeux-Floraux m'a nommé Mainteneur dans sa séance du 31 juillet; je lui appartenais déjà par ma reconnaissance; enfant gâté de son indulgence, je lui dois mes plus doux souvenirs littéraires et je n'oserais point accepter le titre dont elle vient de m'honorer, si je n'étais persuadé d'avance que mes nouveaux confrères ne cesseront pas d'être mes guides et mes juges et daigneront se souvenir qu'en accordant à mes faibles talents une si précieuse récompense ils me rendront plus que jamais nécessaire une protection si éclairée.

J'aurais désiré me trouver à Toulouse pour aller moi-même vous remercier de l'aimable empressement que vous avez mis à m'annoncer ma nomination, mais d'assez graves indispositions me retiennent à Hussat, et me forceront malgré mes regrets à retarder mon installation ; car je ne compte être de retour à Toulouse que dans le courant du mois prochain.

On s'imagine difficilement à quel point, pendant ces quelques années, Soumet et Jules de Rességuier travaillèrent aux Jeux-Floraux. Leurs noms remplissent les recueils (2). Sans eux, il n'était pas de solennité académique. A ce moment, les chemins sont ouverts : Victor Hugo peut arriver.

III

Aux Jeux-Floraux de 1819, en effet, prirent part Victor et Eugène Hugo, Lamartine, Alexandre Guiraud et l'abbé Gerbet : tous ne furent pas couronnés. Lamartine et Gerbet cédèrent le pas à Victor Hugo, mais il n'en demeure pas moins que ce fut un « joli concours (3) ».

En 1820, triomphe de *Moïse sur le Nil*, à côté duquel il ne faut oublier ni l'hymne à la Vierge, de Mme Tastu, ni les poésies de Durand.

(1) Lettre inédite.

(2) Aux fêtes des fleurs de 1816 et de 1819, Soumet lut une ode sur *Milton* et un *Chant de Guerre* extrait de sa future *Jeanne d'Arc*. Le recueil de 1819 contient aussi son discours de réception, dans lequel il démontre que dire la vérité est le premier devoir du poète. — Jules de Rességuier a donné en 1817, son discours de réception et une élégie : *les Regrets d'un jeune Guerrier* ; en 1818, à la fête des fleurs, sa cantate *Zulma* ; en 1819, l'Eloge de Clémence Isaure ; en 1821, l'éloge de M. Poitevin-Peitavi, ancien secrétaire perpétuel, et des poésies ; d'autres poésies encore en 1822.

(3) Après M. Edmond Biré, nous avons donné le détail complet de ces concours de 1819 et de 1820. (Cf. *Victor Hugo, Maître ès-Jeux-Floraux. Mercure de France*, décembre 1902.)

Mme Tastu, alors à peine âgée de vingt-deux ans, fut ravie de son succès.

Elle en remerciait ainsi M. Pinaud :

Perpignan, 22 avril 1820 (1).

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour m'annoncer que l'Académie des Jeux-Floraux avait daigné couronner mon hymne à la Vierge (2). Permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance pour un succès auquel j'étais loin de m'attendre. L'indulgence de l'Académie pour mon premier essai m'a donné plus de confiance dans mes faibles moyens et sans prétendre au titre de *Maître ès. Jeux-Floraux*, pour lequel on exige des couronnes dont plusieurs sont sans doute hors de ma portée (3), je tenterai de nouveaux efforts près d'une société qui les encourage avec tant de bienveillance.

Quant à Durand, M. Léon Séché s'étonne que l'Académie des Jeux-Floraux l'ait couronné sous les noms variés de Holmondurand, Durand de Vrandaulmont ou Durand-Vrandaulmont, alors qu'il s'appelait Nicolas-François Durangel, — alors surtout qu'elle avait refusé, en 1810, une violette d'argent à Millevoye, qui avait concouru sous le nom de M. Jomard (4). C'est que la question est toute différente. Durangel prenait des pseudonymes inspirés par des variantes de son nom, tandis que Millevoye avait emprunté le nom d'un tiers, d'un négociant de Paris, en chair et en os. Il y avait eu une véritable substitution de personnes.

Mais ce n'est pas seulement Durangel qui suit Hugo à Toulouse. Tout le jeune romantisme vient y demander des couronnes : Saint-Valry, Mme Tastu, Joseph Rocher, l'ami de Lamartine, Belmontet, Nestor de Lamarque... et nous ne pouvons citer que les noms des lauréats.

En 1823, au moment où se préparait la publication de *la Muse française*, la fête des fleurs fut plus solennelle encore que de coutume. Elle fut présidée par la Duchesse d'Angoulême en personne (5).

(1) Lettre inédite.
(2) *La Veillée de Noël*, hymne à la Vierge.
(3) Dès 1822, cependant, Mme Tastu obtint l'amarante d'or ; mais on ne lui décerna les lettres de maîtrise que trente ans après, en 1851 !
(4) *Le Cénacle de la Muse Française*, page 159.
(5) Il ne faut pas oublier, pour l'intelligence de tout ceci, la double coïncidence de la Guerre d'Espagne et du ministère Villèle. M. de Villèle était un Toulousain de

La princesse étant de passage à Toulouse le 3 mai, une délégation de Mainteneurs se rendit au Palais-Royal et l'invita à assister à la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain. Ce qui fut accepté.

Le 4 mai, dès onze heures du matin, une foule énorme envahit la Salle des Illustres, au Capitole. Les dames seules purent s'asseoir aux premiers rangs; les hommes se tinrent debout derrière elles. Et, à une heure, la Duchesse d'Angoulême, reçue par les Mainteneurs au pied du grand escalier, fit son entrée aux cris répétés de : Vive le Roi ! Vive Madame ! Vive Mgr le duc d'Angoulême ! Vive Mgr le duc de Bordeaux ! Vivent les Bourbons !

Elle prit place au fond de la salle, sur un fauteuil de velours cramoisi brodé de fleurs de lis d'or, qui était placé sur une estrade au-dessous du buste de Louis XIV, premier protecteur de l'Académie des Jeux-Floraux; autour d'elle, plus bas, se rangèrent ses dames d'honneur et les officiers de sa suite, les officiers généraux et les colonels.

Les membres de l'Académie étaient assis à droite et à gauche. Soumet et Jules de Rességuier étaient déjà partis pour Paris : on remarquait parmi eux l'excellent M. Pinaud, et divers personnages dont l'histoire politique n'a pas oublié les noms : le baron de Montbel, le vicomte de Panat, les barons de Gary et de Malaret.

Sous la présidence de la fille de Louis XVI se déroula tout le palmarès de *la Muse Française*. Après l'Eloge de Clémence Isaure prononcé par le baron de Cambon (1), on apporta les fleurs devant le bureau, et le vieux marquis d'Aguilar (2) lut ces vers de circonstance :

> Quel nouveau jour a lui dans le temple d'Isaure !
> Quel éclat relève nos fleurs !
> La fille des Bourbons vient augmenter encore
> De nos solennités les antiques splendeurs.
> De son auguste Epoux, lorsqu'aux champs d'Ibérie

vieille race, et sa fortune politique n'a pas peu contribué encore à la fortune littéraire des Jeux-Floraux. C'est là un fait très important que l'on doit encore noter.

(1) Ancien émigré, le baron de Cambon était président de chambre à Toulouse depuis 1818 ; il devint ensuite député du Tarn, premier président à Amiens, et pair de France.

(2) Ancien émigré également, Melchior-Louis de Bon de Margarit, marquis d'Aguilar (1755-1838), avait commencé à concourir aux Jeux-Floraux à l'âge de onze ans. Toute sa vie il s'occupa activement de littérature. Il a laissé un recueil de vers publié en 1777, et une traduction de Lope de Véga.

Brille le glaive entouré d'olivier,
Elle embellit ces jeux où notre Occitanie
Décerne au troubadour un paisible laurier.
Muses, entourez-la d'amour et d'harmonie.
Chantez l'ange consolateur
Du monarque adoré, père de la patrie.
Qu'avec son nom sacré le doux nom de Marie
Frappe cent fois les airs, répété par le cœur.

Après cette tirade classique, la parole fut donnée aux romantiques : le Président d'Ayguesvives (1) lut *la Pérouse*, ode de Saint-Valry, qui avait obtenu une amarante d'or; M. Pinaud lut l'Ode *A la Gloire*, de Durangel, qui, cette année-là, s'appelait Durand dit de Vrandaulmont. Elle avait obtenu une amarante ; M. Tajan (2) lut *le Dernier jour de l'année*, élégie de Mme Tastu, fleurie d'un Souci ; M. le baron de Montbel lut *les Petits Orphelins*, de Belmontet, et M. Pujol (3) *le Retour à la Chapelle*, de Mme Tastu, couronnés l'un et l'autre d'un lis d'argent. Tous ces poètes étaient absents : mais divers fondés de pouvoirs vinrent recevoir leurs récompenses ; avant de se retirer ils allaient en faire hommage à la duchesse d'Angoulême qui leur adressa des paroles pleines de bienveillance et de bonté.

La distribution des prix étant achevée, M. Pinaud prit la parole. Dans un discours fort éloquent, il rappela l'élégie d'Alexandre Guiraud, couronnée en 1819 : « *L'Exilée de Hartwell*, dit-il, consacrait notre culte d'amour et de vénération pour l'auguste princesse dont la présence fait en ce moment notre allégresse et notre gloire. » Il évoqua ensuite le souvenir de Louis XVIII venant s'asseoir parmi les Mainteneurs, acceptant leurs jetons à l'effigie de Clémence Isaure. Et il supplia la Princesse de vouloir bien en accepter à son tour (4).

L'orateur, dit le procès-verbal, est interrompu à diverses reprises

(1) Ancien émigré, puis emprisonné sous la Terreur, il avait épousé la sœur de M. de Cambon, que sa mère lui avait confiée avant d'aller à l'échafaud, le 8 thermidor. Magistrat à Toulouse de 1811 à 1826. Excellent diseur, c'est lui qui avait lu les odes de Victor Hugo.

(2) Avocat à Toulouse. Son ami, le Mainteneur Florentin Ducos, a déclaré, en 1865, que Tajan était l'auteur des *Satires toulousaines* attribuées à Baour-Lormian.

(3) Ancien émigré, professa à la Faculté des Lettres sous la Restauration et donna sa démission en 1830. Son frère avait été guillotiné à Toulouse le 8 mars 1794.

(4) Il ne faut pas oublier que Pinaud avait été emprisonné sous la Terreur, et n'avait jamais voulu accepter aucune fonction du gouvernement impérial.

par des applaudissements unanimes. Madame est vivement émue. Les larmes s'échappent de ses yeux. Cette émotion se communique comme une étincelle électrique à toute l'assemblée, qui fait éclater son amour pour la princesse et ses transports par les acclamations si chères au cœur des Français de : Vive le Roi! Vive Mgr le duc d'Angoulême ! Vive Madame !

Enfin M. Decampe (1) demanda la parole, et termina la séance par cet impromptu :

> Pour tous les enfants de la lyre,
> Il sera le plus beau des jours,
> Ce jour qui vous a *vu* sourire
> Aux luttes de nos troubadours.
> Le modeste sénat d'Isaure,
> Mille fois plus heureux encore
> D'entourer la Fille des Rois,
> Au moment de fermer la lice,
> Près de sa docte bienfaitrice
> Vous placerait tout d'une voix ;
> Mais ce peuple qui l'environne
> Vous proclame au rang des vainqueurs :
> Ils n'ont gagné que la couronne,
> Vous avez conquis tous les cœurs.

C'est là-dessus que la séance fut levée. On reconduisit la Princesse jusqu'à sa voiture, au milieu des vivats et de la musique. Très touchée, Madame dit aux Mainteneurs : « Je savais déjà combien étaient bons les sentiments des Toulousains, mais ils me pénètrent plus que je ne puis l'exprimer. Les paroles que vous m'avez adressées, Messieurs, partaient si visiblement du cœur que j'en suis tout émue (2). »

Telle fut cette fête des fleurs de 1823 ; et nous comprenons mieux maintenant, n'est-il pas vrai, l'enthousiasme avec lequel,

(1) Decampe fut tour à tour professeur et inspecteur d'Académie à Toulouse, et recteur de l'Académie de Lyon sous la Restauration. La Révolution de Juillet lui fit perdre sa place, et il rentra dans l'enseignement comme directeur du collège de Sorèze.

(2) La Princesse garda le souvenir de cette fête, s'il faut en croire la lettre suivante de M. de Montbel qui avait accompagné les Bourbons en exil : « Combien de fois, en Bohême, en Autriche, en Illyrie, Mme Thérèse de France m'a répété qu'un de ses plus doux souvenirs se rattachait à ce jour brillant de mai, où, entourée de nos Mainteneurs et de la loyale population de la ville de Toulouse, en présence des images de son grand aïeul Louis XIV et de tous les hommes illustres de notre illustre cité, elle présida aux Jeux d'Isaure, et distribua ces fleurs bénites, ce lis surtout, emblème de pureté, consacré à l'être le plus pur qui soit sorti des mains du Créateur. Son cœur est encore ému de la poésie de cette noble scène, et dans ses appartements un tableau en retrace la mémoire (lettre inédite à M. de la Jugie, mainteneur).

cinq mois plus tard, Emile Deschamps décrivait les réunions des Jeux-Floraux dans *la Muse Française* (1er septembre) : « C'est à Toulouse qu'il y a fête !... On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire... »

IV

Ces précisions, confirmant l'exposé si exact de M. Léon Séché, permettent de comprendre quelle a été la vogue des Jeux-Floraux à cette époque. Cependant, parmi les concurrents déjà fort nombreux, nous ne connaissons que les lauréats ou ceux dont le hasard nous a livré le nom.

Parmi ces derniers, Victor Hugo, en le recommandant à M. Pinaud, a trahi Alfred de Vigny. Il envoya au concours de 1821 son exquise *Symétha*, qui n'obtint même pas un sourire :

> Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,
> Aux dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,
> Oh ! qu'Eole, du moins, soit facile à tes voiles !
> Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !

Cela valait bien, en somme, les vers de Mme Tastu et de Saint-Valry.

Un autre concurrent malheureux, cette année-là, fut Gaspard de Pons. Il avait envoyé un discours qui fut écarté, comme embrasé sans doute d'une trop grande ferveur romantique.

Alors, en effet, l'Académie des Jeux-Floraux, commençant à s'effrayer des audaces des novateurs, avait offert un prix de neuf cent francs au meilleur discours sur ce sujet : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de romantique, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique ? » Un certain M. de la Servière obtint ce prix avec une étude sérieusement classique, et M. Pinaud, dans son rapport, ne put se prononcer que pour un timide juste milieu.

Gaspard de Pons ne se plaignit point ; mais un autre concurrent évincé le prit d'autre sorte et écrivit de sa bonne encre au secrétaire-perpétuel. Ce concurrent se nommait Adolphe Thiers. Voici sa curieuse lettre :

Aix, ce 8 juin [1821] (1)

Monsieur,

Je n'ai reçu que fort tard la lettre que vous m'avez fait l'honneur

(1) Lettre inédite.

de m'adresser. Une absence en a été cause. Je vous suis, Monsieur, très reconnaissant de cette lettre et des expressions flatteuses qu'elle renferme. Votre suffrage vaut pour moi celui de toute une académie, et me dédommage suffisamment de ma défaite. Je n'ai aucune confiance aux jugements des sociétés littéraires qui souvent n'entendent pas même les questions qu'elles proposent. Aussi, ne sachant pas faire les lieux communs, j'avais peu envie de concourir. Cependant la lecture de vos observations de l'an dernier me prouva que cette question des deux littératures, tant et si mal agitée aujourd'hui, vous était profondément connue et deux pages de votre dernier rapport m'en ont convaincu davantage. Ces deux pages valent, à mon avis, tout un traité. car j'aime la vérité promptement dite. La certitude d'avoir au moins un juge éclairé me donna le courage d'écrire.

Mes occupations ne me permirent pas de donner plus de trois jours à ce travail. Il a produit tout ce que j'en attendais, c'est-à-dire le suffrage d'un véritable maître. A l'entrée d'une carrière difficile, votre lettre a été pour moi un encouragement puissant. A part quelques vues dont votre rapport m'a fait sentir l'omission, je crois avoir résolu complètement la question. Je sais que peu importent les solutions, même à l'Institut. Il s'agit du style, et le mien, trop rapide et trop heurté, n'avait pas les qualités académiques. Cependant, en lisant l'ouvrage couronné, où j'ai trouvé le mauvais goût romantique uni à la sécheresse biographique, j'ai été étonné de la sévérité qu'on a montrée à mon égard. La nature de mes travaux vous prouvera peut-être, un jour, que je juge M. de la Servière sans aucune espèce de rivalité. Vous l'avez dit, Monsieur, *rien n'est beau que le vrai* (1) et qui n'est pas au vrai ne saurait me faire envie.

Je vous réitère l'expression de ma sincère reconnaissance, et vous prie de croire que je suis sincère en vous assurant que votre suffrage m'a pénétré de joie.

Si un pauvre jeune homme sans nom et sans famille peut vous intéresser, je vous apprendrai que j'ai obtenu à Aix le prix pour un Eloge de Vauvenargues. On voulait me le refuser, parce que j'avais, au lieu de louer Vauvenargues, réuni sa morale en corps de doctrine et fait un tout de ses opinions qui sont confusément répandues dans ses œuvres. Le cas était grave, mais je l'ai emporté. J'avais à lutter contre le style d'un romantique et je me suis aperçu que l'on condamne le romantisme en principe et que tous les esprits s'y laissent prendre cependant. Ainsi de la morale et de tout ici-bas.

Je vous demande pardon, Monsieur, de ce long verbiage, mais quand je trouve à qui parler j'en profite avidement.

(1) C'était la devise de son mémoire.

Je suis avec une bien vive reconnaissance

Votre très dévoué serviteur

A. THIERS, avocat.

Thiers ne concourut plus. Mais vraiment ne vaut-il pas mieux pour les Jeux-Floraux posséder cette amusante lettre que les plus correctes dissertations littéraires du futur historien homme d'Etat ?

Un autre candidat montra moins de jactance. Trois ans après, M. Pinaud recevait la lettre suivante :

Nismes, le 25 janvier 1824 (1).

Monsieur,

Voulant cacher à mes concitoyens, vu la profession que j'exerce, mon commerce avec les muses, et ne connoissant personne à Toulouse à qui je puisse m'adresser pour vous faire remettre trois copies d'une pièce intitulée *le Poète*, destinée au concours de cette année, je viens, Monsieur, implorer de votre bonté la permission de vous les envoyer directement. J'espère que vous ne refuserez pas cette grâce à un jeune athlète qui pour la première fois se présente dans la lice (*sic*).

Excusez ma témérité.

J.-J. REBOUL, *boulanger à la Careterie.*

Voyez, Monsieur, par ce fragment, si la pièce est digne de vos égards et si je mérite une réponse :

(c'est mon poète qui parle.)

. . . .

Je me sens destiné pour les divins concerts
Comme l'est Philomèle au chant mélancolique,
L'aigle pour le sceptre des airs
Et le coursier pour la palme olympique.
Ainsi que ces fronts couronnés
J'atteindrai quelques jours (*sic*) le but de la carrière
Et d'une tardive poussière
Je verrai mes rivaux au loin environnés !
C'est là mon seul dessein, c'est là ma seule envie,
J'en ai rempli mes jours, j'en remplirai ma vie,
O gloire, nous triompherons !
Rien ne peut désormais m'effrayer. Des poisons
Se mêlent à ton ambroisie :
Malfilâtre, Gilbert, morts de la poésie,
De leur destin mon (*sic*) raconté l'horreur :
Va. Je sais à quel prix on acquiert ta faveur.
Chacun de tes élus doit être ta victime,

(1) Lettre inédite.

A la clarté d'un perfide flambeau
Tu les conduis, les pousses dans l'abyme...
Mais tu couronnes leur tombeau...
De cet espoir mon cœur s'enivre,
Satisfait d'être ton martyr,
Pourvu qu'après ma mort comme eux je puisse vivre,
Ah! comme eux, j'y consens, comme eux fais-moi mourir.
Mourir sur ton autel, etc.

M. Pinaud jugea-t-il que la démarche de Reboul était incorrecte, et violait le réglementaire anonymat du concours? Toujours est-il que le jeune « athlète boulanger » n'obtint pas la plus petite mention (1).

V

Il ne faut pas s'étonner de la vogue des Jeux-Floraux à cette époque. *La Muse Française*, qui a représenté tout le nouveau mouvement littéraire de la Restauration, se confondait presque avec eux : et dans sa rédaction, avec M. Léon Séché, nous relevons les noms suivants : Soumet et Jules de Rességuier, mainteneurs, Victor Hugo, Baour-Lormian (2), Chênedollé, Durangel, Mme Tastu, maîtres ès-jeux, Alexandre Guiraud, Saint-Valry, Nestor de Lamarque, Belmontet, lauréats. De plus, dès 1821, Chateaubriand, « le parrain le plus illustre

(1) En 1839, lorsque Reboul fut notoire, l'Académie des Jeux-Floraux lui offrit les lettres de maîtrise, qu'il accepta avec reconnaissance. Il fit même l'éloge de Clémence Isaure, le 3 mai 1841. C'était un homme sans rancune.

(2) A ce moment-là, Baour-Lormian était même Mainteneur, car, par une curieuse anomalie, il le fut pendant quinze ans (1809-1824) avant d'être maître ès-Jeux-Floraux. Quand il fut élu au quinzième fauteuil, il demeurait déjà à Paris : il ne vint jamais prendre possession de son siège et prononcer son discours de réception. Aussi, le 9 janvier 1824, lui donna-t-on les lettres de maîtrise, et attribua-t-on son fauteuil au fils du président d'Ayguesvives. Y a-t-il un rapport entre cette brusque décision après tant de patience, et la rupture de Baour avec *la Muse Française*? En tout cas, jusque-là les Jeux-Floraux comblèrent « le Tasse de Toulouse ». En 1819, ils souscrivirent à sa *Jérusalem délivrée*, et Baour en remercia Pinaud par la lettre suivante qui ne manque pas de comique :

25 avril 1819, Paris.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a surpris au milieu d'une fluxion et d'un déménagement. Voilà ce qui m'a privé du plaisir de vous répondre plutôt (*sic*) et de vous témoigner combien je suis touché de la bienveillance dont m'honore l'Académie. J'ose vous prier de vous rendre auprès d'elle l'interprète de ma profonde reconnoissance. Je mérite peut-être ce qu'elle a fait pour moi par le prix sincère que j'y attache, et le suffrage des enfans d'Isaure est la récompense la plus flatteuse que je puisse désirer. J'étois bien jeune encore que déjà la fête poétique du trois mai parloit puissamment à mon imagination. Je m'associois en espoir au triomphe des athlètes qui recevoient la couronne académique, et si je me suis livré au culte des Muses, je le dois sans doute à ces aimables souvenirs (lettre inédite).

de *la Muse Française* », avait reçu les lettres de maîtrise. Ce fut Victor Hugo qui se chargea de la commission. Et l'auteur des *Martyrs* écrivit à Pinaud en ces termes :

Paris, 7 août 1821 (1).

Monsieur le Secrétaire-Perpétuel,

J'ai reçu avec la plus sincère reconnoissance les lettres de maître ès-Jeux-Floraux dont l'Académie a bien voulu m'honorer. C'était y ajouter pour moi un nouveau prix que de me les faire remettre par le jeune poëte qui donne de si brillantes espérances. En lisant les *Lettres*, Monsieur, je me suis aperçu qu'elles font mention d'un titre que j'ai cru devoir déposer (2) : mais je tiens plus aux honneurs de la *Gaye-Science* qu'à ceux de la Politique et je ne rendrai jamais à Clémence Isaure le diplôme qu'il lui a plu de m'accorder d'après l'avis bienveillant de son illustre Conseil.

Je vous prie d'offrir de nouveau mes remercîmens et mes obéissances à l'Académie et d'agréer en particulier, etc. (3).

Par une conséquence toute naturelle, la fortune des Jeux-Floraux suivit celle de *la Muse Française*. Après sa disparition, ils furent sans liens avec la capitale. C'est en vain que les Mainteneurs offrirent, en 1826, un prix exceptionnel pour célébrer *le Sacre de Charles X* : aucun vrai poète ne répondit à leur appel. Quelque temps encore, Belmontet et Nestor de Lamarque essayèrent d'égaler les succès précédents de leurs amis : mais bientôt l'Académie toulousaine dut se contenter de fleurir quelques *minores* isolés, tels que le bizarre Amédée Pommier ou Mme Félicie d'Ayzac. Le Romantisme allait s'engager dans des voies où elle ne voulait le suivre à aucun prix.

Telle a été cette page brillante et curieuse de l'histoire littéraire de Toulouse : il faut être reconnaissant à M. Léon Séché d'en avoir indiqué dans son livre les traits principaux avec une information sûre, une sympathie éclairée et une grande finesse de jugement.

ARMAND PRAVIEL.

(1) Lettre inédite.

(2) Y avait-on mentionné son ancien titre de secrétaire d'ambassade? Nous n'avons pas le texte de ces lettres.

(3) Chateaubriand assista, le 20 juillet 1838, à une des séances hebdomadaires des Jeux-Floraux. Le 11 juillet 1848, l'Académie toulousaine fit célébrer un service funèbre en son honneur.

LES MARCHANDS

(*Suite* [1])

DEUXIÈME PARTIE

II

— Achetez-moi un cierge, ma bonne dame, ça vous portera bonheur... Prenez-moi une *chandelette*, je vous l'allumerai... *Etrennez-moi*...

Passées les savonneries, aux odeurs fortes de coprah, devant lesquelles stationnaient des manœuvres d'usine et de lourdes charrettes dételées, la rue Sainte aboutissait à la place Saint-Victor, adossée à l'Abbaye et haute sur le port vieux. En contre-bas, une vaste pente de chantiers animés rejoignait la mer engourdie dans les bassins du Carénage. Sur le promontoire le chant des marteaux arrivait, avec le vacarme assourdi des wagons remués sous les hangars de la gare du Sud, qui était l'embarcadère des marchandises des quais.

C'était l'octave de la Purification, *la Chandeleur*, amenant une foule empressée, curieuse et dévote en pèlerinage à la « Vierge Noire », que l'on fêtait dans la crypte.

Les marchandes de cierges et de *navettes* (2) formaient une haie à l'entrée du porche et redoublaient leur zèle de vendeuses à l'approche des groupes qui les frôlaient.

— Prenez-m'en un... la bonne Mère vous bénira...

Des femmes achetaient et s'engouffraient dans l'abbatiale majestueuse qui ressemblait à un beau vieillard que le temps n'atteint plus, parce qu'il s'est abîmé les mains, laborieuses et destructives,à limer la première peau de ce corps de pierre.

On s'entassait sur le large escalier conduisant au plain-pied de la grotte. Penchés sur la rampe usée, les visages d'ombre d'en haut regardaient les visages d'en bas illuminés par les bouquets de feu des cierges; c'était partout une odeur de cire,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 300 et 301.
(2) Sorte de petit pain sucré.

d'humidité, de catacombes. Sous des arcosolia, des sarcophages mutilés voisinaient avec des hommes à genoux appuyés sur des tombeaux de saints.

Les chantres entonnaient des motets moyenageux :

> Salve, mater misericordiæ,
> Mater Dei, et mater veniæ,
> Mater Spei, et mater gratiæ,
> Mater plena Sanctæ Letitiæ,
> O Maria !
>
> Salve, decus humani generis,
> Salve, virgo dignior ceteris,
> Quæ virgines omnes transgrederis
> Et altius sedes in superis,
> O Maria !

Des prêtres passèrent vêtus, de chasubles d'or. Sur l'autel vers lequel ils allaient, la petite statue byzantine de la Vierge se dressait, noircie par la fumée des veilleuses des siècles. Sculptée dans du bois de fenouil, croyaient les femmes pieuses du quartier, elle cachait sous un manteau carnavalesque semé de fleurs d'or sa forme naïve et mélancolique de poupée pour adorations.

Des gens serrés échangeaient à mi-voix des réflexions.

— Ne poussez pas tant... Si j'avais su, je venais demain... On la promène pas la Vierge Noire ?

Un enfant pleura ; sa mère pour le faire taire lui donna un petit cierge vert qu'elle n'avait pu encore arriver à placer dans l'une des grandes torchères.

Les chants reprenaient :

> Esto, Mater, nostrum solatium,
> Nostrum esto tu, virgo, gaudium ;
> Et nos, tandem post hoc exilium,
> Lactos junge choris cœlestium,
> O Maria !

Le tintement des sous, dans le plateau du sacristain faisant la quête, se prolongeait tour à tour en notes lentes ou précipitées à travers la multitude qui livrait difficilement un passage au bedeau.

Des filles du peuple, leur *pointe* pliée en triangle sur la tête, riaient entre elles de la voix chétive d'un pauvre diable qui priait tout haut sans s'en rendre compte.

— Chut... c'est la maison du Bon Dieu! dit une vieille femme qui sentait le poisson.

Les filles cachèrent dans leurs mains la joie expansive de leur figure dorée et brune et se bousculèrent pour atteindre un second escalier au pied duquel était une chapelle dédiée à saint Mauront.

Marthe Nossetto était parmi les fidèles arrivés de bonne heure qui avaient pu trouver une chaise avant la bénédiction. Elle ne suivait pas la cérémonie; son cœur simple venait puiser, dans l'isolement qu'elle se créait, un peu de réconfort pour supporter la peine que lui causait le détachement de son mari. Elle suppliait la Vierge Noire d'adoucir sa vie de foyer confusément troublée.

Lorsqu'elle se retrouva sur la place, elle vit Marcel et Marie qui regardaient les tours carrées de l'Abbaye. Les deux jeunes gens furent gênés en apercevant Marthe; mais Mme Nossetto venait au-devant d'eux, les yeux très bons.

— Bonjour, Marie, dit-elle affectueusement.

Mlle Tabusse rougit.

— Ne baisse pas la tête, reprit Marthe, tu n'as pas à avoir peur de moi. Je te plains et je t'aime beaucoup... Tout s'arrangera; ayez un peu de patience, papa finira par céder.

Elle était délicate et indulgente, et Marcel retrouva dans ses paroles sa grande sœur dévouée et juste à qui la conscience ne défendait pas de venir rejoindre des amants.

Ils longèrent ensemble, lentement, les murs épais du monastère dans la rue latérale et montante, du sommet de laquelle le port se dessinait plus intense. Marthe quitta Marcel et Marie en jalousant un peu le bonheur de leur amour qui n'était pas consacré par les hommes.

Le ciel était d'un bleu très lavé et très doux. Les marchandes criaient encore :

— Prenez-moi une *chandelette*, ça vous portera bonheur...

Elle donna dix sous à un pauvre qui s'était approché d'elle et s'enfonça dans la rue Sainte, étroite et sombre, interminablement...

Devant une maison qui portait sur sa plaque de cuivre : J. Picquemal de Birette, Marthe Nossetto s'arrêta avec l'envie soudaine d'aller embrasser son père, dans ses bureaux.

Elle entendit la voix du négociant, au téléphone :

— Jamais de la vie... Que je revienne sur mon prix?... Oui, oui... Non, non... C'est ça, voyez-moi demain à la Bourse... Adieu, Coliadès... Merci.

Le timbre sonna, qui marquait la fin de la communication, et une machine à écrire, qui s'était tue, dans une pièce voisine, reprit son petit bruit sec de pluie battant une vitre.

Picquemal trouva sa fille dans son cabinet; il l'embrassa.

— Que viens-tu faire ici?

— Je viens te voir... en passant...

Elle disparaissait dans un grand fauteuil de cuir et son vêtement de loutre l'effaçait encore.

— Tu sais que je ne suis pas content de vous!

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Marthe, surprise.

— Il y a que Nossetto est venu me taper encore ce matin pour des affaires d'automobiles. Est-ce que je sais! Pour des affaires d'automobiles... c'est idiot... Ne peut-il rester tranquille, a ne rien faire, au lieu de risquer de l'argent dans des combinaisons de sport?

— Mais je ne suis pas du tout au courant!

— Comment tu n'es pas au courant? Ton marin ete raconte pas ce qu'il fait?

M. Picquemal, qui ne mettait jamais sa femme au courant de ses projets, trouvait extraordinaire que son gendre ne fît point part des siens à sa fille.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce ménage? Si tu ne surveilles pas plus ton mari que cela, il finira par te ruiner!

Il n'était point fâché de faire naître, dans l'esprit de sa fille, quelque crainte que lui-même ne partageait pas pour l'instant, la dot de Mme Nossetto étant portée en compte dans la maison J. Picquemal de Birette et le négociant n'en servant que les intérêts.

Mais Nossetto, joueur et coureur, pouvait très bien, par quelque coup de folie, forcer le déplacement des deux cents mille francs de sa femme, et le négociant parait aux éventualités.

Marthe demanda, soumise :

— Que dois-je faire?

— Il faut que tu t'intéresses davantage à la vie de ton mari, que tu le dissuades de se lancer dans des affaires. Les affaires c'est bon pour les gens qui savent les mener, que diable!

Gérard se laissera rouler, toujours, invariablement. Est-ce donc si difficile de rester tranquille? Vous n'avez pas besoin de penser à vos enfants, vous autres ! vous n'en avez pas... Oui... qu'il reste tranquille... qu'il aille se promener... avec toi... vous n'êtes jamais ensemble! Quand on est marié, c'est pour être ensemble... C'est ça, c'est ça...

Il embrassa sa fille; il avait le courrier à signer.

— Adieu, papa, à demain. Nous déjeunons chez toi. Marcel y sera-t-il ?

— Pourquoi ne veux-tu pas qu'il y soit ? Parce qu'il est occupé avec sa maîtresse ? Il ne manquerait plus que ça, qu'il ne prenne pas ses repas à la maison! Je le foutrais dehors pour de bon, moi, tu sais !

— Oh! papa!

— Ça ne serait pas long... je ne plaisante pas sur ce sujet! Je ne veux pas de mauvais exemple; ta sœur est déjà assez exaltée ! Adieu.

Il revint près de ses employés et demanda les lettres prêtes. Au-dessus des bureaux, les becs de gaz disparaissaient sous leur grand abat-jour de tôle verte. Mèche attendait près d'une presse à copier. Picquemal apposa sa signature au bas des feuilles que lui présentait Jeanselme.

— Et la lettre aux Fils de Capendu et Cº ?

Le dactylographe, au bout de la salle, répondit :

— Elle n'est pas encore faite.

Picquemal interrompit :

— Dépêchez-vous! Je commence.

— Et, en faisant les cent pas, il dicta :

— « J'ai l'avantage de vous accuser réception de votre télégramme de ce jour, me renouvelant le prix de francs 25 pour votre lot de Tuzelle-Oran. Je ne puis que vous confirmer le prix que je vous offrais dans ma précédente lettre, soit 24 fr. 50. La situation actuelle... »

III

Orphelin, Paul Jeanselme s'était attaché à son travail, comme d'autres s'attachent à leur famille, pour le premier désir de n'être pas seul. Il aimait Picquemal avec terreur; ce gros homme lui en imposait par ses attitudes, sa fortune, son ampleur. Il lui était fidèle sans démonstration et lui pro-

diguait un attachement de chien battu. Exploité avec solennité, il restait l'obligé quand même, ne s'en doutait pas et, heureux d'appartenir à la volonté d'un autre après n'avoir pu appartenir à la sienne, grandissait dans la ponctualité de son emploi à appointements réguliers, à labeur égal, avec la perspective innocente de contenter son maître, de gagner un peu plus et de mettre quelque argent de côté. Picquemal daignait lui accorder l'aumône de sa satisfaction ; Jeanselme était un employé méthodique, scrupuleux, timide et intelligent qu'il appréciait. Il en avait fait une sorte d'être moitié pion, moitié fondé de pouvoirs, un peu secrétaire particulier, et toujours sous-ordre. Il le formait, disait-il, le dégrossissait, le rompait aux affaires. En réalité, il se faisait servir, en lui imposant le devoir de la soumission.

Vêtu de ce corset de domesticité auquel s'habituait sa jeunesse faible qui n'avait connu qu'une jeunesse pauvre, l'employé, mal planté dans la vie, poussait, étique, dans un bureau qu'il trouvait plus gai que sa chambre meublée dans laquelle il avait mis en évidence, sur une commode boîteuse, le portrait de sa mère qu'il n'avait pas connue.

C'était une photographie jaunie, pointillée de pattes de mouches qu'une vitre abritait juste à temps pour que le visage ne disparût tout à fait dans sa douceur et dans l'usure. Il regardait l'image quelquefois, la voyait sourire et baisait le cadre de bois doré n'osant trop s'approcher du portrait même, ne sachant si, poser les lèvres sur une figure de mère dont on n'a pas vu les yeux vivants et les bras de berceau, ce n'était pas embrasser une autre femme.

Comme il n'avait pas appris à pleurer, son indécision restait triste, sa nuit longue et l'ambiance du bureau régularisait tout, tous les lendemains.

Picquemal, par désir de récompense soudaine, invitait parfois Jeanselme à sa table, paradant de la simplicité qui lui faisait accepter un subordonné comme convive.

Paul déjeunait ce jour-là chez son patron. Placé entre Renée et Marthe, il avait la gaucherie de ses gestes empressés, n'osait manger, et sa gêne se traduisait par la rougeur qui lui montait aux joues. On le sentait mal assis sur sa chaise, embarrassé de sa serviette et de ses précautions. Marthe Nossetto, avec bonté, l'aidait dans la conversation, mais

mademoiselle Picquemal, méprisante, souriait arrogamment aux civilités de Jeanselme, quand ses yeux rencontraient les siens. A l'autre bout de la table, Gérard s'enfonçait dans un dédaigneux mutisme, tandis que Marcel, amoureux, mangeait de bon appétit, l'esprit ailleurs.

Les vins dans la rangée montante des verres coloraient chaudement la forme aiguë ou large du cristal. La nappe, bien tendue par les soins d'Honorine Picquemal, gardait dans ses plis réguliers l'empreinte des coups de fer et de son séjour dans l'armoire. Le conseiller du commerce recevait grandiosement ses invités à quelque rang social qu'ils appartinssent; il affectait surtout de soigner les plus modestes pour les impressionner davantage.

La conversation s'animait. Picquemal offrait à son fils et à son gendre l'exemple de ce petit Jeanselme, qui ferait son chemin.

— Voilà où mène le travail.

Il appuyait sur la phrase comme si vraiment l'employé eût atteint une enviable situation.

On servait le café. Marcel prétexta un rendez-vous; madame Picquemal et Marthe s'attardèrent à causer auprès de Picquemal et de Jeanselme, tandis que Gérard et Renée gagnaient le salon pour faire de la musique et se retrouver seuls. Mademoiselle Picquemal ouvrit le piano; après quelques accords, Gérard l'entraîna vers la fenêtre ouverte, où ils s'accoudèrent. Leurs mains se touchaient et leurs visages s'unissaient presque dans la lumière tranquille. Le jardin, devant eux, était comme un grand linge déplié. Ils le regardaient pour éviter de lire en leurs yeux le trouble qui naissait de leurs paroles.

—M'aimez-vous, Renée ?

Elle répondit oui, sans bouger, et il sembla que c'était au jour qu'elle faisait un serment.

— Alors vous viendrez demain et je vous emmènerai.

— Non, non, c'est fou...... Et nos parents? et Marthe?

— Si nous ne pensons pas seulement à nous, ma chérie, nous serons toujours dans notre peine et dans celle qu'à chaque geste nous risquerons de créer. Il faut échapper au mensonge qui enserre notre amour et qui risque de le diminuer; car nous nous mentons à nous-mêmes en nous cachant aux au-

tres, et chaque jour de notre indécision sera un mensonge de plus. Partons..... Notre fuite sera notre courage... Il faut que nous soyons libres, car j'ai peur de m'étouffer le cœur dans cette maison. Je ne crains pas que l'on souffre, mais j'ai peur de voir souffrir. Mon égoïsme est un bouquet de roses dont je vous pare, je vous veux belle, même de la douleur des autres.

— Taisez-vous, taisez-vous....

— Vous viendrez... je refais ma vie... Vous êtes une fiancée que j'emporte et qui a le droit de respirer le bonheur libre qui veut mûrir.

Ils étaient encore devant le jour, et ils continuaient à ne point savoir les réponses de leur visage, mais leurs mains s'étreignaient, énervées, avec le désir martelé de s'enfoncer plus avant l'une dans l'autre.

Gérard reprit :

— Demain soir, je serai à minuit à l'angle de la rue Breteuil avec mon automobile prête. Je vous attendrai.

Renée baissa la tête. Elle était dans l'enlisement de sa réflexion et de l'odeur d'un magnolia montant vers le mur. Elle était profonde en elle-même avec un tremblement de sensibilité le long du corps ;

— N'est-ce pas que vous viendrez, ma Renée ? Dites-moi que vous viendrez, que vous serez forte...

— Je viendrai...

Lentement, elle se releva. Elle passa sa main sur son front pour écarter des cheveux fous et essuya quelques gouttes de sueur. Elle respira largement. Elle sembla plus grande dans la lumière.

Maintenant, ils se voyaient ; leurs regards étaient des clous d'or qui enfonçaient silencieusement leurs promesses.

Un pas s'approcha. Ils affectèrent une conversation banale. Marthe parut.

— Je vous cherchais, dit-elle. Tu sais, Gérard, que nous avons une visite à rendre à trois heures ?

— Je l'oubliais. Renée est une bavarde.

— Tu ne lui dois rien, répondit Mme Nossetto, et elle embrassa affectueusement sa sœur.

Lorsqu'elle fut seule, Renée s'accouda à la fenêtre ; elle se raidit pour ne pas pleurer ; le baiser de Marthe lui avait fait un

grand mal. Le jardin, parce qu'elle allait le quitter, lui parut plus désirable et plus doux, et cela ajouta à sa peine.

Elle souffrit de n'être plus une petite fille, d'avoir un cœur qui n'appartenait plus entièrement à sa mère et aux arbres. Elle s'amusa distraitement de la petite chaîne d'or où pendait sa médaille de baptême ; elle remuait un peu d'enfance avec ses doigts, une enfance égayée de tendresses et de poupées ; et, comme elle sentait faiblir son courage, elle revint dans la salle à manger pour se défendre contre elle-même avec l'animation des autres.

IV

Marcel avait installé Marie Tabusse dans un petit appartement d'une rue délicieusement provinciale dont l'aspect de couloir de couvent incitait à parler à voix basse. Elle portait sur son alignement l'écusson et le drapeau bizarre d'un consulat exotique et la dentelure d'une chapelle anglicane aux murs tourmentés de lierre.

Une atmosphère recueillie glissait dans l'intervalle étroit séparant les maisons ; le marteau sonore d'un forgeron y faisait un grand bruit de pendule.

Depuis un an, Marcel venait tous les jours passer ses plus longues heures auprès de son amie. Ils jouaient au ménage et, dans cette intimité encore chaude, Marie avait accepté, après s'être débattue dans des premiers scrupules, la société de quelques camarades de son amant.

Dans le petit salon paisible comme la rue, Charles Mistre semait souvent l'originalité de ses paradoxes et de ses fantaisies.

Ce jour-là, après avoir expliqué aux jeunes gens la théorie d'une mélodie éclatante basée sur le dévidement rythmique des couleurs du prisme, il les avait décidés à l'accompagner au bal qui devait avoir lieu la semaine suivante au casino de la ville.

Le graveur pensait à des costumes prodigieux, il voulait que Marie incarnât une nymphe poursuivie par des satyres ; mais Marie, qui n'avait aucun goût pour la mythologie, se contenta simplement d'un costume d'arlequine rose et vert et Marcel se plut à la satisfaire en acceptant d'imiter Cassandre.

Mistre injuria la comédie italienne, ses personnages et s'entêta dans son projet de se déguiser en faune.

— Tu te feras écorcher comme Marsyas ! dit Marcel.

Le soir venu du veglione, Mlle Tabusse passa son vêtement à losanges et essaya son loup. Elle riait devant l'armoire à glace, elle retrouvait des joies naïves à se voir ainsi transformée et se souvenait des comédies qu'elle avait jouées en pension.

Elle épingla un gros bouquet de roses à son corsage et prit une batte enrubannée. Picquemal parut dans un costume de velours grenat, en tricorne et perruque poudrée. Il parla du nez, se courba, prit mille allures cérémonieuses, cupides et vieillottes.

Comme ils allaient sortir, Marie sentit une douloureuse oppression au cœur ; le souffle lui manquait. Elle fut obligée de s'asseoir ; Marcel inquiet proposa de rester, mais Marie s'en défendit :

— Ce ne sera rien, je vais déjà mieux...

Ils prirent une voiture ; la maîtresse de Marcel souffrait encore ; elle oublia tout à coup son malaise dans la clarté violente de la salle du casino.

C'était une vaste ruche polychrome et lumineuse qui bourdonnait son ardente joie ; elle était pleine de cris, de volupté et d'ivresse ; la chevauchée, la fuite, les heurts, la bousculade des masques l'emplissaient inégalement d'une sorte de vertige fou aux ailes scintillantes et démesurées.

De la loge qu'avait retenue Picquemal, elle suivait le jeu des couples et des intrigues. Un domino lui cria : — Je te connais !

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à son amant.

Bruyamment, la musique militaire scandait une polka. On se pressait, on s'écrasait sur la piste ; le parquet mal joint rendait un bruit mat sous les pas cadencés des danseurs.

Marie continuait à contempler le grand mouvement colorié qui formait des vagues devant ses yeux. Elle fut un peu choquée de voir une jolie fille dépoitraillée et ivre que l'on portait en triomphe.

L'air s'alourdissait. Elle luttait nerveusement contre le malaise qui la reprenait et lui contractait le visage.

— Veux-tu que nous rentrions ? proposa Marcel.

Elle fit un signe négatif qui n'était que le geste douloureux

de son courage qui l'abandonnait. Elle étouffait, ses oreilles tintaient; elle se coucha à moitié sur une banquette, au fond de la loge dans laquelle Mistre, Laurent et Messager pénétraient bruyamment.

A la vue de Mlle Tabusse étendue, ils furent surpris et s'excusèrent de leur tapage.

L'interne des hôpitaux s'approcha de Marie, et l'on ne reconnut qu'à sa voix qu'il parlait sérieusement.

— Il faut l'emmener vite, vite...

Marcel fit traverser avec peine les couloirs encombrés à sa maîtresse.

Les amis de Picquemal ne voulurent pas les quitter et les accompagnèrent à leur domicile.

On étendit Marie sur son lit et on lui humecta la bouche et les tempes. On entendait sa respiration courte, haletante; elle gémissait faiblement et perdait connaissance.

— C'est grave... une syncope cardiaque, dit Laurent.

Mistre et Messager offrirent d'aller chercher un prêtre.

Ils rejoignirent précipitamment la rue. La lueur des becs de gaz éclairait par à-coups la forme flottante de leurs habits criards. Le calme de la nuit n'était troublé que par leur silence précipité et par quelques mouvements d'ombres humaines penchées sur la richesse chiffonnière des ruisseaux.

Le port parut gris et paisible au tournant d'un carré de maisons; on devinait des barques qui avaient le désir du large au glissement de leurs feux coupant la ligne noire des grands bateaux immobiles.

Ils sonnèrent à la porte d'une église. Un long moment ils attendirent, puis une tête ensommeillée parut derrière le judas.

— Que voulez-vous? demanda le sacristain.

— Un prêtre, articula vite Messager.

La porte s'ouvrit, mais lorsque l'homme d'église vit des gens déguisés, il crut à une mauvaise plaisanterie et se fâcha. Il s'apprêtait à refermer; on le retint. Il s'entêtait à ne pas prendre au sérieux Mistre, dont la figure peinte persistait à rire. Des gardiens de la paix attirés par le bruit de la discussion s'avancèrent.

— On ne réveille pas ainsi les gens! Vous êtes des gamins! clamait le bedeau.

Il fallut aller s'expliquer au commissariat.

Le groupe marchait vite sur le quai de la Fraternité, où des gardiens de barriques et des douaniers faisaient des rondes nonchalantes.

Des viveurs, des nervis et des soldats qui revenaient des maisons closes passaient, ivres ou débraillés. Des bars étaient encore ouverts : « Au Brûleur de Loups », « Au vrai Picon », « Bar-Barroux ».

Des accordéons, des guitares et des mandolines languissaient des airs italiens ou accompagnaient sans mesure une hanteuse lamentable montée sur un tréteau.

Un air domina :

> Che bella cosa 'ua iurnata é sole,
> N'aria serena doppo 'ua tempe sta
> Péll' ari fresca pare già'ua festa...
> Che bella cosa 'ua iurnata é sole.

Des applaudissements éclataient et l'on choquait des verres lourdement sur les tables poisseuses.

La place Victor-Gelu se dessina avec son carré de platanes et sa statue. Un souteneur tenait enlacée une fille sur un banc; la lueur d'un fiacre qui passait éclaira leurs têtes d'enfants vicieux et magnifiques.

Le groupe défila sous le pont reliant les deux bâtiments de la Mairie et, dans la rue de la Prison, boueuse et mal pavée, s'arrêta sous une lanterne rouge.

Les agents poussèrent Messager et Mistre dans la Permanence. Des journalistes prenaient des notes sur les drames de la nuit, et les docteurs de service attendaient flegmatiquement les blessés. D'autres gardiens entrèrent, ramenant un lot de filles prises dans une râfle; parmi elles, une petite pleurait à grosses larmes : c'était Fifi la marchande de journaux.

Une femme débraillée, ramassée avec elle, essayait de la consoler.

— T'fais pas de mauvais sang... On t'mangera pas... On m'ramasse, moi, tous les quinze jours.

Le commissaire interrogea le sacristain, les amis de Marcel, et quand ces derniers eurent décliné leurs noms et qualités, il les laissa partir en leur adressant des excuses.

Le jour était monté lentement sur le port. C'était une lumière grise, diaphane, harmonieuse comme du déchet de

soleil. La première messe sonnait au clocher des églises. Le côté des maisons était maintenant dans du sommeil : fenêtres closes, bars fermés, mais le bord du quai, éveillé, résonnait déjà d'un gai tumulte.

Des pêcheurs passaient avec de longues cannes minces sur l'épaule, des paniers aux mains et leurs têtes se perdaient dans la légère immensité des chapeaux de paille.

C'était dimanche.

Aux embarcadères, les vapeurs chauffaient. Un mousse clamait les noms des stations qu'on allait parcourir : Méjean, Carry, Sausset, Carro, tout l'horizon des calanques d'or, des petites villes joyeuses et nues sur le golfe.

Large et profonde comme un chant d'orgue, la voix du bourdon de la Vierge de la Garde, haute dans le ciel, s'étendit, et l'eau bougea.

Des bateaux rompaient leurs amarres, des sirènes gémissaient longuement, et des drapeaux illuminaient en flottant la beauté trépidante des départs.

Mistre et Messager regardèrent, à la hâte, la matinale naissance de la vie, tandis que le sacristain, amadoué, les précédait pour aller réveiller le prêtre.

— Nous viendrons en voiture avec monsieur l'abbé, leur avait-il dit ; à cause de vos costumes, nous ne pourrions marcher ensemble.

Ils devaient se retrouver devant la maison de Marie.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre, ils furent suffoqués par l'odeur du vinaigre, de l'éther et de l'eau de cologne répandus.

— Pourquoi vous êtes-vous tant attardés? questionna Marcel.

— Je te raconterai, répondit Messager. Le prêtre nous suit.

Sur le lit, la moribonde avait toujours son costume d'arlequine. Le haut du corsage dégrafé mettait à nu, jusqu'à la ligne des seins, un carré de chair moite et, sous la jupe courte, les jambes, vêtues de bas roses, se crispaient.

L'abbé s'avançait. Marie avait les yeux fixes et divaguait :

— Fais-moi danser... Ne me serre pas... J'ai soif !

Elle eut un moment d'abattement suprême et l'on crut que c'était fini.

Le prêtre passa son surplis, son étole violette, sortit de sa

poche un flacon d'huile sainte et fit les onctions sur les yeux, sur les oreilles, sur la bouche, sur les mains.

Marcel et ses amis entouraient le lit et se regardaient. Ils ressemblaient à des comédiens jouant une scène réaliste de théâtre libre.

Le prêtre, tout à son sacerdoce, oubliait ce carnaval douloureux et marmottait des prières auxquelles répondait le sacristain, qui élevait un cierge.

— *Mitte ei, Domine, auxilium de sancto.*

— *Et de Sion tuere eum.*

— *Esto ei, Domine; turris fortitudinis.*

— *A facie inimici.*

— *Nihil proficiat inimicus in eo.*

— *Est filius iniquitatis non apponat nocere ei.*

Lorsque la cérémonie prit fin, Noël Laurent aida à brûler le coton consacré et accompagna l'abbé jusqu'à la porte.

Marcel s'était penché sur la mourante et baisait en pleurant ses cheveux.

— Marie... Marie... entends-moi...

Le râle commençait. L'arlequine eut une petite quinte de toux sèche; un peu de salive vint humecter ses lèvres; elle eut un soupir bienheureux, et ce fut tout.

— Mon pauvre vieux! gémit Messager pendant que Marcel s'agenouillait.

Il y eut un brusque silence. Laurent répara sommairement le désordre de la pièce, ouvrit à demi les persiennes pour faire entrer un peu de jour, tandis que Mistre, effaré, se croyant encore le jouet d'une hallucination, courait chercher l'aide-funèbre.

V

Marcel, pâle, défait, les yeux rouges, prit un fiacre pour rentrer chez lui. Ses escarpins vernis à boucles étaient maculés, et par quelques coins entrebâillés du pardessus dont il avait relevé le col, s'apercevaient les morceaux de soie vive de son déguisement.

La voiture roulait au pas tranquille d'un cheval maigre, fourbu d'avoir trop promené de gens masqués de taverne en taverne; sur le siège, le cocher engourdi se laissait bercer par les petits cahots.

Les cantonniers, dans les rues, mettaient en branle les pompes d'arrosage; l'eau projetée avec force éclatait en lavant furieusement, le visage de poussière gris de la chaussée.

Des garçons de magasin appuyaient de hautes échelles sur les devantures et passaient d'immenses éponges sur les encadrements et les glaces.

La lumière venait du bout des rues comme d'une fenêtre ouverte sur une plaine virginale. Des groupes échevelés sortaient encore des brasseries : filles éreintées et pendues aux bras de leurs amants qui les traînaient en essayant d'avoir l'air gai.

Tout ce que la nuit, entremetteuse, sollicite et cache s'évanouissait dans la puberté du petit jour dont les premiers élans de clarté appartenaient, savoureusement, à ceux qui avaient dormi et qui, déjà, étaient debout.

Alertes, des travailleurs passaient avec leur bissac et leur bourgeron sur l'épaule ; les marchandes de journaux s'empressaient de rejoindre leur kiosque, portant la moisson des grandes feuilles quotidiennes encore humides.

La ville était forte, calme, délaissée. On eût dit une femme sortant de son sommeil ; elle n'avait pas encore l'harmonie des devantures éblouissantes, du cumul des bruits, du chatoiement de la foule qui allait lui faire une parure de bijoux et de colliers, elle ne laissait voir encore que la chair ferme des pavés et le corps puissant des maisons.

Penchée devant la mer, un peu d'ombre la rendait plus mystérieuse encore.

L'heure et la vie la prenaient d'assaut à chaque instant. Et Marcel regardait revivre, lentement, cette ville si pâle da la naissance du soleil, tandis que le fiacre l'emportait.

Lorsqu'il arriva rue Grignan, il fut surpris de l'animation matinale de l'hôtel; d'ordinaire, on dormait encore à cette heure dans la maison. En poussant la porte de la salle à manger, il se trouva devant son père qui feuilletait fébrileme un indicateur de chemin de fer. Surpris, il demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Picquemal se retourna et répondit furieux :

— D'où viens-tu ? C'est maintenant que tu arrives ? Il est sept heures ! Ce qu'il y a ? Il y a que ta sœur est partie cette nuit...

Marcel hébété répéta :

— ... Cette nuit.

Le carnaval nocturne dansait diaboliquement devant ses yeux. Il entendait des bruits de grelots agités par le mouvement large des basques de costumes.

En passant devant une glace, il vit qu'il avait encore du fard sur le visage, humecta de salive un coin de son mouchoir et se cacha pour le passer sur sa joue.

Il revoyait la salle du Casino grouillante, illuminée, les loges débordantes de fleurs et de couples et, sur les rampes de velours, le corps penché de femmes presque nues, dialoguant avec des groupes bariolés entassés sur la piste où l'on essayait de danser ?

Il percevait Rose Ly dans son costume de Folie et, pauvrement ridicule, des filles vêtues de dominos en lustrine ou d'accoutrement de bébé en gaze. Il distinguait ce mouvement désordonné et clair, tel un cadre fantastique faisant mieux ressortir la mort tragique de Marie.

Ce n'était pas assez d'un amoncellement de douleurs bigarrées, il lui fallait une épreuve nouvelle et sa tristesse, en en retrouvant une autre, était en lui pareille à une trace de couteau qui joint deux blessures.

Picquemal continuait à s'absorber sur ses itinéraires ; il suivait de haut en bas les stations et les heures de départ des trains. Confondant en son esprit pratique une fuite d'amoureux avec une fuite de financiers, il cherchait, naturellement, une correspondance directe pour la Belgique.

Il pointa des noms de villes et mâchonna :

— Je serai à Bruxelles demain soir.

Dans l'ombre, Mme Picquemal, atterrée, sanglotait en hoquetant.

— Ce n'est pas le moment de pleurer ! s'écriait le conseiller du commerce. Il faut agir. Tu aurais mieux fait de surveiller ta fille, La gueuse ! la gueuse !

Sur les chaises, étaient des valises ouvertes dans lesquelles le négociant entassait le linge qu'apportait la domestique à laquelle on ordonnait de ne pas prononcer un mot sur la fuite de Mademoiselle.

— Nous sommes propres si cette affaire s'ébruite ! Il faut agir avec mesure et discrétion, scandait Picquemal. Voyons,

Honorine, ils sont partis en automobile, n'est-ce pas ? Marthe t'a bien dit que la machine de Nossetto n'était pas au garage ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais plus !...

— Comment tu ne sais pas ?

— Oui, Marthe suppose. Mais enfin comment veux-tu ! cette petite, elle est sens dessus dessous. Elle ne répète qu'une chose : « Il est parti ! » Voilà.

L'administrateur de la Banque Maritime tournait inquiet dans la pièce, roulant des idées et tâtant les poches de son veston. La boursouflure que faisait son portefeuille, sous l'étoffe, lui rappela qu'il devait retirer de l'argent en banque pour ses frais de route.

Il maugréait.

— Ah ! ça coûte cher les enfants ! Et quand je pense que j'ai avancé 20.000 francs à ce Gérard pour qu'il achète une automobile dans laquelle il devait emporter ma fille...

Marcel, machinalement, s'était avancé vers la croisée donnant sur le jardin qui ensevelissait dans son visage d'allées et de fleurs les aveux que Nossetto et Renée avaient échangés devant lui.

Le magnolia montait toujours vers le mur. Marcel regarda les fleurs vierges qui mentaient à l'interrogation de son regard.

Un peu de vent, de gauche à droite, balançait les feuilles qui disaient ainsi : « Non », « Non, » « Je ne sais pas ».

Le jeune homme se tourna :

— Je vais aller auprès de Marthe.

Il n'en pouvait plus ; il monta dans sa chambre pour réparer le désordre de sa toilette, changer de vêtement.

Il s'appuyait sur la rampe, gravissait une à une les marches de l'escalier, péniblement, comme un calvaire.

Sur son lit, il jeta son costume de Cassandre et ses doigts restèrent un court moment à caresser, précieusement, la chair du velours. Puis il se mit à pleurer en pensant à la petite arlequine morte que l'on veillait, sans lui, là-bas...

VI

Sur une indication de la dernière heure, Picquemal avait changé son itinéraire et pris le train pour Venise, d'où il ramenait les fugitifs.

Lorsqu'il rentra au bureau, après huit jours d'absence, il se produisit un mouvement d'attention parmi les employés. Des livres s'ouvrirent, des têtes se penchèrent sur les pupitres, des porte-plumes reprirent tout à coup, entre les doigts, des vitesses abandonnées. Le patron donna un bonjour collectif et demanda :

— Rien de neuf ?

On eût dit qu'il avait quitté les affaires la veille.

— Le courrier en suspens est dans le cabinet de Monsieur, informa Jeanselme.

Ils passèrent ensemble dans la pièce voisine, et Picquemal, en retrouvant son large fauteuil de cuir, sa table couverte de papier, eut l'image d'une part de bonheur qui lui revenait. Il ajusta son pince-nez et dépouilla la correspondance.

Les lettres, sortant des enveloppes, s'amoncelaient en petites taches claires sur le drap vert, à droite d'un classeur, et s'empilaient une à une, méthodiquement, après l'arrêt du patron.

Picquemal prenait corps avec ses rencontres écrites : « Bien, bien », disait-il de quelques-unes : d'autres l'agitaient : « Que veut-il encore celui-là ? »

Il avait les décisions nettes, irrévocables, et Jeanselme, un crayon à la main, notait les indications du négociant.

Quand l'ordre fut rétabli, Picquemal poussa un soupir et s'abandonna un instant au souvenir de tout ce qu'il venait d'accomplir. Il n'était point satisfait complètement. Ayant fait rentrer Nossetto en grâce auprès de sa femme, il lui restait maintenant à sauver, coûte que coûte, l'honneur de sa fille Renée.

Il réfléchissait ; ses yeux baissés fixaient un coin du tapis. Ses lèvres remuaient nerveusement ; dans son cerveau se dévidait l'écheveau embrouillé des solutions.

Petit à petit, par saccades, sa tête sortit d'un grand songe. Les rides de son front se détendaient, sa bouche s'élargissait, ses favoris reprenaient leur forme.

Une idée lui venait, rapide, un peu brutale. Il s'en étonna d'abord, s'y habitua, la trouva possible, urgente dans la même minute.

— Pourquoi pas?

Il cherchait des objections à se fournir pour se mieux per-

suader de la moralité de sa décision qui gravissait l'escalier de sa volonté.

— Pourquoi pas? Pourquoi pas?

Les syllabes s'incrustaient en lui, pareilles à des coups de marteau et lui sonnaient au gosier.

Il regardait Jeanselme, étriqué dans son complet de la Belle-Jardinière :

— Il n'est pas trop mal... un peu timide... ça lui passera...

Il parlait entre ses dents, son regard s'attardait à contempler son employé, qui était devant lui raide comme un mannequin à l'essayage. Il lui trouva cependant un air anémié et pensa : « Ce garçon-là ne doit pas manger à sa faim. » Il réfléchit qu'en lui triplant ses appointements sa santé deviendrait florissante.

— C'est ça, c'est ça, je lui triplerai ses appointements quand il sera devenu mon gendre! Ça lui fera six cents francs par mois.

Il continuait à monologuer : « Mon gendre! » le mot lâché s'arrondissait, prenait de l'ampleur. « Mon gendre! » il semblait que Jeanselme dût grossir tout à coup sous cette appellation qui était encore à l'étude de ses sentiments.

Le négociant hésitait pourtant à affronter ouvertement le débat. Son idée paraissait rougir et Picquemal l'habituait, la couvait encore, la caressait, la flattait, lui passait son dernier doute sur le dos. Ce petit nuage d'ombre, qu'il persistait à démolir était provoqué par le souvenir de Renée, qui refuserait peut-être, ne se soumettrait pas.

Alors, le conseiller du commerce mâchait une rage sourde que les plis de son front reflétaient. Il s'arcboutait contre son orgueil froissé et faisait soudainement face au péril. Il frappait de toute sa conscience énervée; et les petites volontés fragiles, parties en guerre contre sa grande volonté, tombaient pareilles aux pantins assommés par les coups de bâton d'un guignol inébranlable. La comédie tragique déroulait mathématiquement ses phases; les actes se précipitaient, le dénouement était proche. Picquemal soumettait tout. Ah! oui! il en avait assez de ses enfants, de ses vrais enfants! Jeanselme, c'était l'adoption de la revanche!

Il se découvrait :

— Vous êtes un bon travailleur, Jeanselme. Si tous étaient

ainsi! Il me faudrait quelqu'un comme vous dans ma famille! Quelqu'un qui m'aide, me double, me remplace. Hein! Qu'en dites-vous? Quelqu'un comme vous dans ma famille!

Sa voix était bonhomme, engageante, tendue comme un filet qui veut prendre, comme un miroir qui veut attirer; et l'employé, le cou penché, les mains béates, n'osait comprendre, écarquillait les yeux, restait la bouche ouverte, muet du ravissement insoupçonné éclatant en feu d'artifice sur le seuil de sa jeune ambition.

Picquemal s'épandait, offrait, grande ouverte, la boîte aux convoitises de ses mots contenus :

— Pourquoi pas ?

Le « pourquoi pas » inquiet et dissimulé de tantôt montait à présent glorieux, sur son point d'interrogation, et relevait sa crête.

— Vous n'avez jamais pensé à devenir mon gendre ?

— Mais... mais, Monsieur...

Jeanselme balbutiait, était pris de vertige; de petits tremblements le secouaient et il fut obligé de s'appuyer au dossier d'une chaise.

— Voyons, ajoutait Picquemal, ne vous démoralisez pas, que diable ! Je vous dis là une chose toute naturelle. Je suis un bon patron qui veut récompenser un bon employé, voilà tout. Je vous offre ma fille parce que vous la méritez. Vous savez bien que vous la méritez ?

Il le pressait, lui bousculait le cœur.

— Mais vous y aviez pensé peut-être, à Renée ? Oui, oui, vous y aviez pensé. Je me souviens de vos airs empressés quand vous veniez à la maison et que ma fille vous recevait! Je me souviens ! Ne vous défendez pas ! c'était votre droit. Vous avez bien manœuvré.

Jeanselme, qui ne se rappelait que la mine hautaine de Renée,osa prononcer :

— Mais, Mlle Renée voudra-t-elle de moi ?

— Est-ce que les jeunes filles savent ce qu'elles veulent ? C'est nous, leurs parents, qui savons pour elles ! Et je vous promets que je sais bien ce qui convient à mes enfants. Vous serez mon gendre,mon petit Jeanselme,et Renée aura un bon mari. Ah ! quelle maison nous allons monter tous les deux ! Vous devenez mon associé et je transforme ma raison

sociale : J. Picquemal de Birette et C°. Vous entendez ! J. Picquemal de Birette et C° ! C'est vous qui êtes le « et C° » ! Ah ! Ah ! le « et C° » ! Je pourrai me reposer enfin sur quelqu'un de sûr, de travailleur, d'intelligent ! Vous ferez la bourse, Jeanselme, vous ferez la bourse ! Ah ! Ah ! Vous serez le « et C° » !

Il se frottait les mains ; il ne pensait vraiment plus à la compromission qui lui faisait accepter et prendre son employé comme beau-fils ; son ambition de marchand dictait, seule, l'heure ; il était tout à la joie sincère de pouvoir parler d'agrandissement, de spéculations. Jeanselme, ce n'était plus le pour-compte qui donne son nom modeste à un riche manque de vertu, c'était la machine jeune avec laquelle on peut étendre une clientèle, la machine honnête, laborieuse, soumise et dévouée que l'on n'a qu'à mettre en mouvement.

Et Jeanselme, ayant repris connaissance, rêvait déjà du bel avenir où se mêlait, inconsidérément, la figure blonde de la fille de son patron et des montagnes de sacs de blé.

Les lettres sur le bureau de Picquemal étaient comme de fragiles ailes d'oiseaux écrasées par le presse-papier de plomb. Le bec pointu des plumes patientait sur la margelle de verre de l'encrier ventru. Le petit monde des objets utiles attendait qu'on le remuât, que le cours de la vie reprît avec les hautes signatures jetées au bas des pages.

Le négociant faisait tourner encore la cupide girouette de ses projets :

— Alors, nous accaparons le marché ! Le trust, le trust ! Vous entendez, mon cher, le trust. Vous les verrez venir à nous tous ces imbéciles qui croient nous offusquer en nous faisant sauter la vente de quelques mille quintaux ! Tous ! Nous les tiendrons tous !

Il se leva. Le bureau tremblait sous ses coups de mains. Il était l'orateur en catimini qui ancre en soi plus profondément sa conviction.

— Tenez, Jeanselme, mon fils, embrassez-moi ! Vous me ressuscitez.

Un coup frappé à la porte interrompit leur effusion. M. Zapulo entrait, souple, humilié, la main tendue. Le procès qu'il avait voulu intenter à Picquemal ayant échoué, il se rangeait à l'avis des gens sensés qui lui conseillaient de reprendre ses relations avec le conseiller du commerce.

Picquemal maîtrisa un haut-le-corps à la vue du Grec et retint Jeanselme qui, discrètement, allait quitter la pièce.

Zapulo s'expliquait :

— Mon cher ami, nous sommes des enfants. En voilà assez de nos petites brouilles. J'ai pensé que vous voudriez bien passer un coup d'éponge sur notre ancienne mauvaise humeur.

Picquemal sourit hautainement. Ce matin était, pour lui, vraiment plein de victoires ; dans son fauteuil mobile, il se croyait sur un trône ; le monde était un hommage rendu à sa supériorité ; il se sentait une âme de dictateur ; il regardait savoureusement ses conquêtes de l'heure : l'employé et le concurrent.

Il amusait ses doigts de la grosse chaîne de montre coupant sur le ventre la blancheur du gilet, et il lui semblait que ces anneaux d'or, pareils à des menottes, tenaient prisonniers Jeanselme et le Grec.

Superbement, ses mains se détendirent comme pour délivrer.

— Mais je ne demande pas mieux, mon bon Zapulo, que de reprendre nos anciennes relations ! C'est vous qui avez fait la mauvaise tête...

La gêne s'était fondue ; Zapulo reprenait son assurance passée ; déjà il proposait de mirifiques affaires :

— Les blés sont toujours fermes... L'Amérique a fait 4 o/o de hausse... les Allemands se montrent très acheteurs...

Il sortait des échantillons.

— Voilà la qualité d'une partie qui vous intéressera sûrement : 5.000 quintaux Nicolaïeff disponibles ; c'est un blé très nerveux.

Par habitude, Picquemal égrena la marchandise, puis, soudain, se reprenant, résolu, mû par la force des conquêtes entassées, d'un geste noble, il désigna Jeanselme au Grec ahuri :

— Tenez, traitez cette affaire avec mon gendre !

Et il sortit, car son cœur débordait.

ÉMILE SICARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs.

C. — La Comète.

M. DELARUE. — Elle arrive.

M. DESMAISONS. — Qui donc ?

M. DEL. — La comète.

M. DESM. — Eh bien ?

M. DEL. — Des gens tremblent.

M. DESM. — Pourquoi ?

M. DEL. — La queue de la comète. M. Flammarion en a parlé avec révérence.

M. DESM. — De quoi ?

M. DEL. — De la queue de la comète.

M. DESM. — D'abord ce n'est pas une queue. C'est une chevelure.

M. DEL. — Eh bien, de la chevelure de la comète. Nous passerons à travers. C'est très grave.

M. DESM. — Evidemment. Il faut avoir peur des comètes, c'est une attitude historique.

M. DEL. — Mais si c'était la fin de l'histoire ?

M. DESM. — Il faut toujours le supposer pour avoir le droit d'avoir peur.

M. DEL. — Mais enfin, croyez-vous que sérieusement...

M. DESM. — Ah ! Il faut que j'aie une opinion sur les comètes ?

M. DEL. — Je vous en prie.

M. DESM. — Eh bien, je crois qu'elle vient au secours de la R. P. Le ciel marque ainsi ses préférences pour M. Benoît.

M. DEL. — Je vous parle sérieusement, et...

M. DESM. — Qu'y a-t-il de plus sérieux qu'un système où c'est celui qui a le moins de voix qui est élu ?

M. DEL. — Vous ne voulez pas me répondre ?

M. DESM. — Mais si. Supposons qu'elle balaie la vie de la surface de la terre, je trouverais cela, si j'avais le temps de le trouver, d'un comique énorme, et je crois que je mourrais en éclatant de rire.

M. DEL. — Ce ne serait pourtant pas plaisant.

M. DESM. — Oh ! que si ! Toutes nos ambitions, tous nos amours, toutes nos chimères s'en allant en flamme et en fumée. Point de len-

demain. Point de choix! pour tous la certitude de la fin sans phrases.

M. DEL. — Et vous trouvez cela gai, vous?

M. DESM. — Les attitudes seraient curieuses. Combien y en aurait-il pour sentir la beauté de la catastrophe, pour comprendre enfin le sens des mots, pour se réjouir noblement de ce spectacle de la fin d'un monde?

M. DEL. — Vous savez que l'asphyxie ne laisse pas les idées très nettes.

M. DESM. — Au contraire, des gaz inconnus surexciteraient peut-être notre sensibilité et notre imagination. Oui, peut-être qu'une joie immense s'emparerait de l'humanité mourante. Et quel délire pour les amants! Je pense qu'à ce moment on ne vous raserait plus avec les idées sales de procréation. Quel goût d'infini auraient les baisers!

M. DEL. — Malheureux! pensez-vous aux cris des femmes et des dévots, aux exhortations imbéciles des prêtres? Ce serait un vacarme hideux.

M. DESM. — Oui, peut-être. Mais nous disons des bêtises. Au fond, je crois que je ne goûterais guère plus la mort en commun que la vie en commun. Il est des fonctions physiologiques qu'il faut accomplir seul et je crois que la mort est de celles-là.

M. DEL. — Je suis de votre avis. Mais ce doit être la chose la plus difficile du monde.

M. DESM. — Le droit à la solitude, qui nous la donnera dans nos civilisations, où l'on est sans cesse à courir les uns après les autres?

M. DEL. — Pour s'informer du temps qu'il fait.

M. DESM. — Encore ceci est-il anodin. Il y en a qui entament du coup les grandes questions et qui vous tendent le cordon avec une sérénité épouvantable. Ils ont raison : plutôt mourir que d'entrer en conversation avec eux.

M. DEL. — Vous êtes insociable, on vous connaît.

M. DESM. — Non, je suis avare.

M. DEL. — Avare?

M. DESM. — Du temps, de ses heures, de ses minutes et de ses secondes.

M. DEL. — Votre avarice ne l'arrête pas.

M. DESM. — Mais ne le pousse pas. Savez-vous quelque chose de plus affreux que cette expression : tuer le temps?

M. DEL. — Il faut bien que la pensée des imbéciles puisse s'exprimer, car ils pensent.

M. DESM. — Oui, ils pensent qu'il faut tuer le temps.

M. DEL. — Notez que les imbéciles représentent l'esprit moyen de l'humanité. Donc cette expression formule la grande préoccupation des hommes. Il faut tuer le temps. On le tue par l'amusement, on

le tue par le travail. Il faut le tuer pour qu'il ne nous tue pas, et pourtant c'est lui qui a toujours le dernier mot et le dernier geste.

M. DESM. — La vie de l'homme est sans proportion avec l'intelligence de l'homme, ne trouvez-vous pas? A peine a-t-on entrevu que l'on pourrait peut-être arriver à comprendre quelque chose, qu'il faut céder la place à un autre qui va recommencer les mêmes efforts vers le même néant.

M. DEL. — Y a-t-il vraiment quelque chose à comprendre?

M. DEM. — Oui. Il faut comprendre qu'il n'y a rien à comprendre. C'est la plus grande acquisition que l'on puisse faire, et elle n'est pas très satisfaisante. Le monde est une énigme qui n'a pas de mot, car le mot Dieu ne répond pas à la position du problème. Il remplace une énigme par une autre énigme. On résout le problème par un second problème plus complexe. Avez-vous lu *la Quadruple racine de la raison suffisante?*

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — C'est un livre agréable. Schopenhauer était un bon philosophe, écarté son système métaphysique, qui ne vaut ni plus ni moins que les autres. Dans ce livre, il pose d'une manière parfaitement claire qu'en partant de l'idée de cause on ne peut arriver à l'infini que par une jonglerie, en remplaçant une série de causes par une ligne de points, au bout de laquelle surgit à l'improviste *causa sui*. Alors il est plus simple d'écarter Dieu et de qualifier tout simplement le monde de *causa sui*. Le monde étant sa propre cause, toute la métaphysique tombe. Reste la physique, et ce qu'on appelle maintenant la chimie physique, et qui donne des phénomènes une explication purement matérielle. La catalyse rendra compte demain des mouvements de la pensée aussi bien que du mouvement des comètes.

M. DEL. — Et après ?

M. DESM. — Le monde est un mécanisme qui n'est arrivé à fonctionner à peu près que par hasard. Et il fonctionne sans but. Et il se détraquera sans autre cause que les hasards de sa vie. Alors, il s'en formera un autre, ou des autres, car il n'est pas l'infini, car les éléments dont il se compose sont doués de mouvement parce qu'ils ne remplissent pas tout l'espace ; l'espace n'ayant ni haut ni bas, ils tombent perpétuellement et se mêlent perpétuellement. Cette théorie est connue depuis fort longtemps, et c'est la seule qui ait le sens commun. Epicure la formula, mais non pas le premier sans doute ; elle n'a été remplacée par rien et elle est toujours vraisemblable.

M. DEL. — Et les besoins du cœur, Monsieur, et les aspirations de l'âme, comment les satisferons-nous avec ce système dégradant, qui aboutit évidemment à un matérialisme effréné?

M. DESM. — Non pas effréné, Monsieur, mais parfaitement logique.

M. DEL. — Moi, je compte sur la comète pour avoir une illumination de la dernière heure.

M. DESM. — Espérons que les poètes auront le temps de se frapper le front et de dire : Et pourtant, j'avais quelque chose là !

M. DEL. — Nous rapetissons le monde que jusqu'ici les hommes avaient au contraire cherché à élargir jusqu'à l'infini.

M. DESM. — Mais l'infini reste. Nous le consolidons. De métaphysique, il devient réel.

M. DEL. — Mais de quoi le faites-vous ? De boue ?

M. DESM. — Non, de poussière. Poussière de mondes, poussière d'étoiles.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Nicolas Beauduin : *Les Triomphes ;* Edition des « Rubriques nouvelles. », 3.50. — Charles H. Boudhors : *Les Horizons du Rêve ;* Edition de la « Revue des Poètes », Plon. — France Darget : *Les Matinales ;* G. Ficker, 3.50. — Henry-Marx : *Les Heures ferventes ;* Editions du « Cénacle ». — C. Francis Caillard : *Les Sagessés ;* Edition du « Temps Présent », Falque, 3.50.

Les Triomphes. Avec un vocabulaire peu varié, sous des titres qui seuls changent, M. Narcisse Beauduin, dans *les Triomphes*, reprend presque continuellement le même thème ; que ce soit le dialogue du poète et de la mer, ou le mythe d'Orphée, ou le bondissement du Centaure, ou l'apothéose d'Hercule, ou l'essor vers le ciel de la nef merveilleuse et des Argonautes, toujours la même idée reparaît sous des apparences multiples, toujours est célébré l'effort d'une âme qui se libère au prix de la lutte, qui se dégage de la « boue », de la « matière », de l'étreinte avilissante des « nains » et qui monte vers la « lumière », vers « l'infini », voire vers les « infinis suprêmes » :

> Vers tous les infinis suprêmes du ciel bleu.

Le Centaure irrité qui « a brouté l'allégresse efficace des choses », loin « des cités de fange » et des « grotesques bourreaux », s'écrie :

> Oh ! Centaure divin, vainqueur de tout sur terre,
> Espérant l'absolu suprême et le mystère
> Où roulent confondus, mêlés de toutes parts,
> Les astres fabuleux et les souffles épars !
> Oh ! Que ne puis-je, un jour, magnifique et sonore,
> Par la porte éclatante et pourpre de l'aurore,
> Comme un soleil de feu qui monte échevelé,
> Bondir des quatre fers dans le gouffre étoilé !

Hercule sur son bûcher ne s'exprime pas de manière très différente :

> Brûle, ô mon cœur sacré ! Toi, mon âme, mon âme,
> Toi, le souffle puissant, toi, l'esprit radieux
> Issu de la puissance immortelle des dieux,
> Mon âme, toi que rien n'abat ni ne dévaste,
> Bondis comme une aurore éclatante au ciel vaste
> Et dans un grand triomphe extasié d'amour
> Entraîne vers la cime héroïque du jour,
> Entraîne sous ton vol tous les espoirs du monde
> Et brille, brille, avec tant d'ivresse féconde
> Que dans l'immensité des cieux, au front vermeil,
> Tu deviennes la sœur épique du soleil.

Icare « se sent »

> .... N'être plus qu'un esprit
> Qui fuyant de sa gangue hostile et coutumière
> Monte s'épanouir au sein de la lumière.

Pégase, dompté par l'enthousiasme poétique, « sent » qu'il l'emporte avec lui,

> .... soumis et radieux,
> Dans le vaste royaume extasié des dieux.

Il serait injuste de refuser à M. Narcisse Beauduin une certaine verve et un assez fougueux mouvement lyrique ; mais on lui souhaiterait un choix plus rare d'images et de mots et qu'il renonçât à asservir toutes les fables à l'expression d'un seul symbole, si noble qu'il soit. Qu'il relise ou qu'il lise, s'il ne l'a point lu, le beau livre posthume d'Olivier Calemard de la Fayette, *la Montée :* il y apprendra avec quelle richesse d'imagination celui-ci a fait vivre une pensée analogue à la sienne.

Les Horizons du Rêve. Dans le sonnet liminaire qu'il dédie à Sully-Prudhomme, M. Charles H. Boudhors loue le vers chaste, le vers précis, le vers grave du maître qu'il s'est donné ; et le plus souvent ses poèmes sont, comme *le Bonheur*, des poèmes en trois points terriblement didactiques ; il semble qu'il se ferait un péché de ne pas démontrer quelque vérité plus ou moins évidente et qu'il battrait sa coulpe si jamais sa Muse stoïcienne et janséniste eût cherché à séduire les hommes frivoles par l'attrait de vaines parures ; son *Programme* serait :

> Ne jamais te mentir à toi-même : jamais
> N'étouffer le reproche éclos en ta pensée ;
> Contempler d'un œil droit sa clarté renforcée
> Par l'examen lucide auquel tu le soumets.

Vivre d'accord avec toi-même ; repousser
L'incohérent appel d'un désir qui traverse
La route volontaire où ton effort s'exerce ;
Si le monde te juge, écouter et passer.

Aimer et respecter l'ignorance et l'erreur,
Si l'erreur est loyale et l'ignorant sincère ;
Reconnaître dans tout homme qui souffre un frère,
Un exemple chez qui s'affranchit du bonheur.

Cependant M. Charles H. Boudhors n'a point le cœur assez endurci, ni l'esprit assez desséché pour ne pas se laisser distraire par le jeu de la poésie. Sans doute il inventera bien, après coup, que Ronsard, défendant contre les bûcherons les arbres vénérables de Gâtine, était le précurseur des hommes précis et graves qui, au nom de la science, s'opposent au déboisement ; mais d'abord il a été pris au charme et au sortilège du divin Vendômois et il a remarqué seulement plus tard, pour se justifier de sa concupiscence intellectuelle, que le poète se trouvait d'accord avec les ingénieurs et les gardes des eaux et forêts ; malgré lui, une prédilection secrète l'attire vers ces Français du siècle seizième, violents et mesurés, humanistes et capitaines, poètes et jurisconsultes, et il ne maudit même pas le rire énorme de François Rabelais. Aussi, bien que, pour suivre jusqu'en des significations abusives une épithète qui fit fortune, il en veuille au nuage « d'être né sans racine », il n'est pas indemne de toute condescendance à la fantaisie et à la beauté ; il a compati avec les rédacteurs de l'inscription d'Antibes à la mort du petit danseur Septentrio qui, pendant deux jours, sauta et plut à la foule, et un soir qu'il se croyait seul dans sa chambre studieuse, parmi les livres familiers, il a écouté et il a compris que même là il ne pouvait pas ne pas entendre les appels du dehors :

Et la chambre, partout fermée est envahie
De tout l'essor intime de ton être ;
Toute la vie ici !... Ecoute : est-ce la pluie
Ou l'humaine douleur qui frappe à ta fenêtre ?

Les Matinales. « Ton ami le printemps est venu », ainsi chanta sur la tombe d'un disparu un tendre poète allemand ; ainsi chante en mémoire d'un petit enfant Mme France Darget :

Hélas ! hélas ! doux fiancé des violettes,
Un printemps fleurira que tu ne verras pas.

Et comme un lied ou une ballade de Ludwig Uhland, elle murmure à mi-voix les strophes des *Tombales*. Elle ne se souvient pas moins avec fidélité du romantisme français ; sous les marronniers du Luxembourg elle a rencontré les ombres de Musette et de Mimi Pin-

son ; mais elle aime aussi à se hausser au lyrisme et à l'épopée ; et c'est alors Hugo et *la Légende des siècles* qui inspirent plus directement *les Panthères* et *le Dernier aigle ;* toute grandiloquence n'est pas absente de ces larges poèmes et l'emphase parfois n'en est pas sans excès. Aussi préférera-t-on sans doute le charme un peu discret des élégies où, sous le manteau de René, des adolescents aux gestes tragiques se languissent du mal du siècle et promènent le deuil éternel de leurs âmes désenchantées.

Les Heures ferventes. M. Henry-Marx « a voulu, — dans une forme classique — une poésie symbolique » ; mais il se hâte de déclarer qu'il ne songe pas, « en expliquant sa volonté, au verbe difficultueux d'une certaine école littéraire ». Le lecteur averti ne s'étonnera donc point de rencontrer des vers comme ceux-ci :

> Etouffons, mes amis, les blasphèmes infâmes
> Qui hurlent dans nos cœurs embarrassés de fiel ;
> Et disant à la Foule, en lui montrant le ciel :
> Nous sommes les faucheurs de l'idéale gerbe
> Ramassée en dépit des funestes chemins.

Certes voilà des grâces austères et nul ne reprochera à M. Henry-Marx d'avoir sacrifié « aux manières qui se sont amusées avec les effets de leurs idées, avec des comparaisons jolies comme des images — jamais commentées ».

Les Sagesses. Il y eut dans la vie de M. C. Francis Caillard un moment où tout ce qu'il voyait et entendait autour de lui se présentait à son esprit sous la forme invariable de strophes de six octosyllabes à rimes plates ; il l'avoue sans fausse honte et sans insolente vanité et il lui a semblé que les mêmes sensations, les sentiments atténués qu'il avait notés avec patience à cette époque valaient la peine d'être recueillis en un volume particulier où on ne trouverait point trace de rythmes plus ambitieux ni d'inspirations plus véhémentes. M. Paul Léautaud lui objectait que ces petits poèmes risquaient de ne pas plaire à tous à cause de « l'exiguïté de l'inspiration et de la monotonie de son identité ». Monotonie et identité, c'est là précisément ce que voulut exprimer M. C. Francis Caillard à cette heure de sa vie ; avec la bienveillante ironie que conseillait Ernest Renan il a revu « le vieux jardin type, la vieille maison, la vieille voiture, la vieille église, la vieille femme assise au bord du cimetière » ; c'est à peine si, avec un bruit de souris rongeant le bois dans un grenier, ses rimes grignotent le silence provincial ; elles ne font pas plus de tumulte que les voix chuchoteuses des demoiselles surannées dans le parloir des anciennes pensions et comme *la Petite maîtresse de musique*, si frêle, qui n'entendra jamais le mot de l'amant, elles ne laissent échapper qu'en balbutiant le secret de leur désir :

L'entendre et puis mourir docile...
— Mais non elle se sait fragile
Comme un pauvre petit hochet
Qu'un homme n'oserait toucher.
Dans le quartier mort quelques cloches
Se répondent de proche en proche.

Les vieilles mystiques maisons
Dans leurs murs bas ont des frissons.
— Six heures. — Départ de l'élève.
L'Angelus effeuille des rêves ;
Le cœur vide reporte à Dieu
L'Inassouvi du songe bleu.

Ce sont là de frêles et charmantes marionnettes; mais la cendre de l'ennui flotte sur leurs robes grises et sur leurs gestes automatiques et toujours semblables. M. C. Francis Caillard ne demeurera sans doute pas toujours captif dans ce royaume de poupées mélancoliques.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

Myriam Harry : *Madame Petit-Jardin*, Modern-Bibliothèque, 1.50. — Saint-Marcet : *Aventurine*, Stock, 3.50. — Lya Berger : *Sur l'aile des moulins*, Armand Colin, 3.50. — Louis Gastine et Léon Perrin, *Dans l'azur*, Monde illustré, 3.50. — Max Reboul : *L'Amour roi*, Ollendorff, 3.50. — M. la Bruyère : *L'Inutile route*, Hachette, 3.50. — Camille Pert : *Mirage de bonheur*, Hachette, 3.50. — Joseph-Emile Poirier : *Les Arpents de neige*, Librairie Nationale, 3.50. — Baronne d'Orchamp : *Les Bagatelles de la porte*, Agante d'Ollon, 3.50. — Vicomte Edouard Emmery : *Rêves et réalités*, Mathot, 3.50. — Max Sthéphani : *Contes affronteurs*, Cabinet du pamphlétaire. 4. fr. — Fiercœur : *Contes au clair de lune*, Floury. — J.-A. Léonetou : *Contes à la lune*, hors commerce.

Madame Petit-Jardin, par Myriam Harry. Mme Myriam Harry est-elle française, anglaise ou orientale? Je ne sais, mais elle est inquiétante et a l'air de s'en douter. Je la regardais l'autre soir au banquet offert en l'honneur des frères Leblond. Elle portait de chaque côté des oreilles des petites touffes de mandarines unies à des fleurs violettes, elle était pâle en des atours couleur sable du désert et paraissait le petit sphinx des pyramides de ses volumes (elle en a déjà fait beaucoup), elle mangeait rapidement avec des dents pointues et fort blanches et le rayon de ses yeux semblait sortir d'un tranchant de glaive. Cette femme gracieuse faisait peur un peu, avec son aspect de chatte égyptienne, jaune, blanche et violette, car on reconnaît le sexe des chattes à ce qu'elles portent toujours trois couleurs entremêlées. (Les matous n'en possèdent que deux.) En la regardant manger de son allure mi-dégoûtée mi-dévorante, je me demandais si cette jeune personne savait au juste sa nationalité ou mieux *son espèce!* J'estime énormément les femmes-animales. Elle mordent, mais leurs dents ne sont pas fausses... C'est déjà quelque

chose. La morsure d'un râtelier ne se guérit pas! Mme Petit-Jardin est une esclave tunisienne, un petit *astrakan*, c'est-à-dire un agneau pascal d'amour qu'on a vendu à l'amour dès le ventre de sa mère. Pauvre petite! Elle épouse un *roumi*, un attaché d'ambassade quelconque, et elle entre chez lui avec *Papaianus*, son chat noir qu'elle passe tout son temps à épiler (honni soit qui mal y pense!... J'ai déjà dit que Mme Myriam Harry n'était pas Française... Je crois... elle ne redoute donc pas les symboles... français). *Papaianus*, le pauvre chat noir, griffe, mord, feule, mais il est tellement épilé qu'il montre son cuir brunâtre tout nu. (Je vous demande pardon... c'est dans le texte!) Et, entre les mille et un détails de ces contes des mille et une nuits propres à faire rougir notre divin Mardrus, le roumi, l'incirconcis, que maudit soit ce chien d'infidèle, coule des jours d'or fin et de soie de Brousse. Seulement il est trompé légèrement sur la qualité de la marchandise qu'on lui a livrée! Mme Petit-Jardin, son *astrakan*, devient enragée et le mord au pouce... puis, ça finit par la raison française qui prend le dessus de la folie orientale. On pleure un peu, on fume énormément, les morsures se cicatrisent et on envoie le chat se faire épiler ailleurs!... Quand on pense que dans la critique parisienne il y a de bons types d'ahuris qui cherchent des symboles obscènes le long des livres un peu hermétiques de la chaste Aurel qui boutonne haut ses robes et sa littérature. Enfin! Il ne faut jamais désespérer! Moi, en critique, je veux dire : *en lecture*, car je n'ai pas la prétention de critiquer mes jeunes consœurs, je fais comme certain naïf : deux chatières et j'attends que les petits chats passent par la petite... pendant que les gros passeront par la grande! Or, à mon indicible stupéfaction... ils passent tous par la grande au triple galop... On dirait qu'on les fouaille sans distinction de sexe ni de couleurs! Il faudrait faire un tri... et ne pas fouetter le moindre chat sans savoir ce que l'on fustige... Maintenant j'y songe! Mme Harry née Myriam n'est pas française; alors, ce n'est pas de sa faute si elle joue du symbole comme elle jouerait des petites mandarines qui la *fruitent* de chaque côté de ses oreilles pointues comme ses dents.

Aventurine, par Saint-Marcet. Ça, c'est de l'esprit français, même gaulois, du vrai, bien léger, couleur du prisme et pas plus lourd qu'une bulle de savon. *Aventurine* est une jeune femme jalouse qui aime son mari, un mari amant comme le sont tous les maris bien français, j'imagine, ou parisiens. Elle va courir le monde pour passer sa fureur sur des adorateurs d'aventure, italiens, américains, anglais, espagnols. Mais on revient toujours à ses premières tendresses : surtout quand elles sont poudrées de ce rien de perversité qui les rend inimitables. Aventurine se jette à l'eau sans succès; elle finira par tomber dans les bras de son amant légitime malgré

toutes ses sombres résolutions. De l'esprit, des mots et quels jeux de sensations! Cependant une jolie, très jolie morale.

Sur l'aile des moulins, par Lya Berger. Une tendre désabusée qui va faire une cure de belle indifférence chez une amie en Hollande et qui trouve là un excellent garçon capable de la consoler, tout en lui permettant le libre choix, car elle est héritière sans le savoir. Prétexte à paysages délicieux des environs d'Amsterdam. Un peu faïence, mais très doux.

Dans l'azur, par Louis Gastine et Léon Perrin. Monter en aéroplane pour y tenter le beau suicide peut conduire aux honneurs et à la fortune. Vers la fin de ce roman à la Wells, qui, d'ailleurs, ne l'imite point, on s'efforce de nous prouver que la nation possédant son armée d'aéroplanes à bombes sera la maîtresse du monde. Mais l'expérience ne se fait pas sans perdre pas mal de gens innocents. Je regrette surtout, dans cette hécatombe, les pauvres animaux victimes, eux aussi, de l'expérience guerrière.

L'Amour roi, par Max Reboul. Deux frères victimes de la même femme *dont on ne peut guérir*. Cette femme a été, elle aussi, victime d'un amour impétueux et on ne sait trop qu'est-ce qui est le plus à plaindre, dans cette histoire, de ses deux sœurs, de ses deux frères ou du premier coupable. D'ailleurs tous ces gens sont très bien élevés et ils enferment leurs amours violentes dans des phrases de la meilleure compagnie!

L'Inutile route, par M. de la Bruyère. Quand, par hasard, une jeune femme se conduit comme la dernière des grues, elle enthousiasme généralement le fils de bonne famille qui l'a épousée au point de l'aveugler jusqu'à la mort. C'est bien justement ce qui prouve que l'homme n'a jamais demandé de la dignité au mariage. L'animalité lui suffit bien. Plaindre ce pauvre diable d'Yves le Saulnier serait perdre son temps Il n'aurait pas été plus heureux en prenant la route normale à la suite de sa cousine.

Mirage de bonheur, par Camille Pert. Encore le mariage qu'il ne faut pas faire. Le jeune homme prenant son caprice pour une vraie passion et se voyant maudire par toute une estimable famille. Un joli type de religieuse laïque, jeune personne renonçant à tout pour avoir trop espéré.

Les Arpents de neige, par J.-E. Poirier. Roman canadien qui nous initie à l'histoire d'une pauvre tentative de révolte d'une petite patrie contre la formidable Angleterre. La guerre des métis contre la suprématie *anglouaise* fut dirigée par le français Louis Riel et il dut payer de sa vie cet essai de justice indépendante. Il y a dans la préface de M. Bérard un récitatif douloureux de la mère de Louis Riel qui est à lui seul tout le drame de cette histoire en partie vraie.

Les Bagatelles de la porte, par la baronne d'Orchamp. Je veux croire, pour l'honneur de la corporation, que cette illustre femme de lettres que je ne connais pas est un Monsieur... tout à fait mal élevé. Je suis allée jusqu'à la page 87 du roman... et n'ai pas lu plus avant, car j'ai horreur de ces sortes de descriptions.

Rêves et réalités, par Edouard Emmery. On commence par la rencontre de deux fiancés dont l'un, la femme, est restée à vingt ans au fond d'un glacier. On la retrouve et il se voit, lui, déjà vieux en face d'une jeune morte admirablement conservée. Au cours de ce livre, tout n'est pas de cette romanesque essence, mais il y a quelques parfums sauvages venus des hauteurs capables de réjouir beaucoup d'âmes sensibles.

Contes affronteurs, par Marc Stéphane. Drames de l'au delà propres à faire trembler les gens qui aiment la peur pour coin du feu. Ce qui me fait trembler, moi, c'est la syntaxe de l'auteur. Il aime les tournures compliquées jadis chères aux décadents, oui !

Contes au clair de lune, par Fiercœur. Volume de luxe et littérature des plus élégantes. Le petit follet captif dans le grand château des brigands est attendrissant... surtout sur papier japon belge.

Contes à la lune, par J.-N. Léonetou. Un hors-commerce et un dans les nuages! Deux petits pions fraternels qui se confient des poèmes en prose. C'est gentil, honnête, bien imprimé; cela indique beaucoup de confiance dans la vie, sinon en soi, et que si c'est le résultat d'une douce amitié entre frères de lettres, c'est déjà plus que bien. Ah, les pauvres petits Pierrots !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

J. Barbey d'Aurevilly : *Critiques diverses*, 1 vol. in-18, 3.50, Lemerre. — Ernest Tissot : *Princesses de Lettres*, 1 vol. in-18, 3.50, Fontemoing. — George Hembron : *L'Orgueil de vivre. Citations extraites des Poètes et des Philosophes*, 1 vol. in-16, 3 fr., Fischbacher. — Alain Chauvilliers : *Pétales*, 1 vol. petit in-12, Typographie Philippe Renouard.

Voici, réunies en un volume, des **Critiques diverses** de J. Barbey d'Aurevilly. Et justement Barbey, dans un de ces articles, fait la critique de la critique, et il parle de son époque, qui sera « tristement remarquable par l'indigence des doctrines générales et des principes absolus ». Ce reproche s'adresse à Gustave Planche, à Jules Janin, et aussi à Sainte-Beuve :

Sainte-Beuve, par exemple, qui donne depuis si longtemps et qui n'a pas tout donné, car il recommence tous les jours *le Miracle des roses* littéraires, Sainte-Beuve, d'une morbidesse de touche exquise, et qui serait le plus profond des critiques si son talent, comme le coton filé trop fin, ne ca

sait pas en entrant dans la profondeur, n'a point de critique, avec les qualités les plus sensibles du critique, parce qu'il n'a point de doctrine. On le résume en deux mots : Anecdotes et détails !

Barbey ne pouvait pas comprendreque le grand mérite de Sainte Beuve était d'avoir renversé le vieux dogmatisme de la critique, et surtout de ne l'avoir remplacé par aucun dogmatisme nouveau. Sous ces apparences de fougueux Don Quichotte, Barbey fut un traditionnaliste et un conservateur excessif. Il a une doctrine critique, lui : Nous nous efforcerons, écrit-il, de faire rentrer la littérature « dans sa double tradition morale et historique. »

La littérature d'une nation renferme toutes ses idées religieuses et politiques, quoiqu'elle ne prenne pas de brevet pour les exposer. Que l'on sache donc ce que nous sommes. Ce sera bientôt dit : En religion, nous tenons pour l'Eglise ; en politique, pour la monarchie ; en littérature, pour la grande tradition du siècle de Louis XIV.

C'est d'après cette formule qu'il jugera les livres, les œuvres et les hommes, dans sa critique du *Réveil*. Son étude sur Chamfort est bien conforme à ces principes exposés ici. Chamfort, c'est le bâtard qui essaie de se venger de sa situation fausse au point de vue social, en démolissant les bases de cette société. Il y a dans son œuvre, selon Barbey, de la rancune et de l'envie :

Ce petit livre (*Maximes et Pensées*), bilieux et amer, cuit et recuit au feu d'une haine cachée, sera longtemps comme le verre d'absinthe que les révolutionnaires aimeront à boire avant le dîner, pour se donner de l'appétit ! Il leur donne de l'appétit, en effet, contre les institutions sociales, ce livre de bâtard... et voilà le secret de son succès.

Ces pages sont curieuses et vivantes : elles nous font surtout connaître les idées de Barbey. Son dogmatisme critique est très incompréhensif de l'œuvre de Chamfort, et ce serait la condamnation de ce genre de critique, mais Barbey n'était capable que de celui-là.

On trouvera encore dans ce volume une étude qui est un long pamphlet contre Buloz : « C'est une des plus désagréables puissances de ce temps-ci... » ; un éreintement d'Emile Augier, qui était d'une grande perspicacité à ce moment. Après avoir exposé que *le Fils de Giboyer* n'est qu'une imitation « exténuée » de : *le Rouge et le Noir*, de Stendhal, et du *Vautrin* de Balzac, Barbey ajoute :

Le travail d'Augier sur ces deux grands types, transportés dans le petit cadre de sa comédie, ressemble à la petite industrie qui réduit les plus belles statues et les plus beaux bustes des musées en figurines propres à orner la canne où le parapluie bourgeois.

Ces articles de Barbey se lisent encore avec intérêt, parce qu'il y a mis un peu de sa passion ou de sa haine du moment. Pour juger

de la qualité des œuvres littéraires, Barbey d'Aurevilly avait un goût très sûr, et jamais il ne se laissa duper par la médiocrité ; jamais non plus il n'écrivit une louange de complaisance amicale : on peut donc toujours avoir foi dans la sincérité, même quelquefois brutale, de son jugement.

§

M. Ernest Tissot nous donne aujourd'hui une très intéressante étude sur quelques **Princesses de Lettres** : Arvède Barine, Emilie de Morsier, Jean Dornis, Neera, Miss Mary, F. Robinson (Mme Duclaux), et Lucie Félix-Faure-Goyau. Ce recueil est le premier, ainsi que le constate l'auteur lui-même, où l'on ait essayé de soumettre ces « intéressantes personnes » à la méthode de Sainte-Beuve, c'est-à-dire en expliquant leur œuvre par leur vie. M. Tissot, qui est un critique consciencieux, n'a négligé aucune des méthodes d'investigation discrète qui lui étaient offertes, et son livre nous apporte un véritable document sur la psychologie de la femme contemporaine. Je veux noter ici deux observations que l'auteur nous révèle sur la culture de la femme : Celles qui réussissent à s'imposer à l'attention de leurs contemporains, écrit-il, furent des *autodidactes* et aucune de celles auxquelles le latin fut inconnu ne parvint à traduire ses pensées avec clarté.

M. Tissot rêve à l'Eve future ; elle sera « l'associée, l'égale, le compagnon sûr ».

> Alors, le joug sentimental sera brisé... ; pour les deux entités humaines l'amour ne sera plus qu'un épisode, que des épisodes multiples et multipliables, et nous assisterons, au-dessus de ces épisodes, à de véritables et sûres unions, basées non plus... sur l'amour qui passe... mais sur l'amitié, le respect qui — lorsqu'ils sont mérités — persistent et se fortifient d'expérience en expérience !

Enfin l'humanité va devenir sage, et ne plus considérer l'amour que comme un jeu passionné, mais fugitif. Mais ces considérations générales exposées, nous pénétrons avec M. Tissot dans l'œuvre et dans la vie de chacune de ces Princesses de lettres, et ces promenades sont agréables.

§

Sous ce titre : **L'Orgueil de vivre**, M. Georges Houbron a réuni et classé diverses citations extraites des poètes et des philosophes. Toutes ces pensées nous disent la valeur de la vie et que le but de la vie, c'est la vie elle-même. Il semble que M. Houbron, s'inspirant de la doctrine de Nietzsche, ait recherché chez les philosophes et chez les poètes les pensées fortifiantes qui disent « oui » à la vie. Il a évité, dans son recueil, tout ce qui pouvait ressembler à un conseil d'humilité, de piété craintive, de prudence étroite.

D'une façon générale, dit-il, à quoi bon craindre, s'attrister, critiquer, diminuer, nier? « Quand on ne s'occupe pas des hommes et des choses avec une curiosité pleine d'amour, observe Gœthe, ce qu'on en dit ne valait pas la peine d'être dit. » Et n'est-ce pas là justement ce dire de joyeuse affirmation, cet esprit dionysien, que Nietzsche admirait tant chez Gœthe, que Nietzsche, à certains jours, possédait également, et qui devrait être, toujours et partout, la règle du sage?

Ces citations sont bien choisies; elles nous montrent que toujours, les vrais philosophes n'ont pensé à la mort que comme à une nécessité inévitable, mais que tout leur espoir fut toujours dans la vie. Spinoza a écrit dans son *Ethique* : « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort. Sa sagesse est la méditation, non de la mort, mais de la vie. » De nombreux siècles de christianisme ont à ce point tenté de nous persuader que la vie était mauvaise qu'il demeure encore en certains esprits une méfiance contre elle. Combien d'écrivains actuels, que l'on qualifie de penseurs, se réfugient encore en un vage spiritualisme, qui n'est qu'une déformation de la philosophie chrétienne. C'est Nietzsche qui a dit : « Avec l'au-delà, on empoisonne la vie », et Carlyle ajoute : « L'homme doit vivre comme s'il était immortel. » Et, en effet, l'homme sain de corps et d'esprit est immortel, puisque l'idée de la mort n'est pas en lui. On est un peu étonné de ne trouver dans ce recueil, qui prêche l'orgueil de vivre, aucune pensée de Stendhal, dont l'œuvre est un exemple de cette volonté de vivre et d'être heureux. Il ne faudrait pas croire, d'après ces citations, que le bonheur signifie la sérénité; et peut-être qu'il n'y a de bonheur que dans l'intensité de la passion. « Une grande passion, écrit Anatole France, ne laisse pas un instant de repos ; c'est là son bienfait et sa vertu. Tout vaut mieux que de se regarder vivre. » Plutarque disait déjà : « Un homme sans passions, c'est un navire qui chercherait à naviguer sans voiles. » L'esprit dans lequel ce recueil est composé nous est un témoignage que l'œuvre de Nietzsche commence à porter ses fruits.

§

Dans un petit volume de maximes, **Pétales**, par Alain Chauvilliers, je découvre cette pensée nietzschéenne encore : « Ne devrait-on pas rayer l'orgueil du nombre des péchés capitaux? On l'y remplacerait par la lâcheté. » Cependant, il y a dans ces pages une amertume qui ressemble à du découragement : « Envier la vraie gloire, apprécier les élégances que permet la richesse, et douter qu'elles vaillent l'effort qui y conduit. »

Cette sagesse un peu dédaigneuse s'exprime dans la plupart de ces notes : « La volonté n'est qu'une plus grande aptitude à l'illusion. » — « La stérilité de nos rires n'a d'égale que celle de nos san-

glots. » Pourquoi stérilité? Rire ou sangloter, c'est une détente physique qui n'est pas vaine, et pas plus stérile que le geste d'écrire des pensées amères.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Croiset : *Les Démocraties antiques* ; Flammarion, 3 fr. 50. — Pierre Lasserre : *M. Alfred Croiset, historien de la Démocratie Athénienne.* Avec préface de Charles Maurras ; Nouvelle Librairie Nationale, s. p.

Les Démocraties antiques, par A. Croiset. — On rendra cette justice à M. Alfred Croiset, que son livre fournit aux controverses sur les Démocraties de l'antiquité un thème clair et complet, et tel qu'il ne s'en présentait guère, croyons-nous (exception faite pour *la Cité antique* de Fustel de Coulanges), dans la littérature relative à l'hellénisme, ou trop massive (Grote, Curtius), ou trop spéciale (Droysen, Bouché-Leclercq, etc.). La question de la valeur des Démocraties antiques a été posée utilement, avec une science et une autorité, quant à l'énoncé de ses termes, que chacun peut toujours distinguer de quelque facilité factice montrée peut-être dans sa solution. Un tel énoncé des termes mêmes, c'est ce dont il faut savoir gré, comme du véritable service rendu, au savant doyen de la Faculté des Lettres.

La démocratie, qu'on fait remonter à la Constitution de Solon, ne commence véritablement à Athènes qu'avec la réforme de Clisthène (vers 495), après l'abolition de la tyrannie des Pisistratides et l'échec de la tentative aristocratique d'Isagoras. Quinze ans après, la victoire de Salamine, que l'Aréopage avait su préparer malgré le découragement général, donne le pouvoir à cette Assemblée, c'est-à-dire à l'élément aristocratique. Thémistocle rétablit l'influence de la démocratie. Mais, après lui, Cimon, mis à la tête des affaires, est un aristocrate. Vient enfin Périclès, qui, aidé d'Ephialte, reprend l'œuvre démocratique de Thémistocle, fait bannir Cimon, et reste longtemps seul maître des affaires (444). Les successeurs de Périclès continuent de gouverner dans le sens démocratique. Mais ils n'ont pas l'autorité de Périclès. La guerre du Péloponèse, engagée par celui-ci, achève de mal tourner pour Athènes ; le trouble se met dans la direction des affaires (démêlés de Nicias et d'Alcibiade), et c'est la désastreuse expédition de Sicile, qui porte un coup mortel à la puissance militaire d'Athènes. Aidés par Théramène, un des chefs de la République, les aristocrates Pisandre et Antiphon accomplissent la révolution des Quatre-Cents, qui substitue à la démocratie l'oligarchie (411). Ce régime ne dure que quelques mois, il est remplacé de nouveau par la démocratie (Alcibiade). Mais, après quelques années, le triomphe de Sparte substitue à celle-ci une nouvelle oligarchie, celle des Trente

(404). Thrasybule, une fois encore, reconstitue la démocratie (403). Elle se soutient, non sans de pénibles traverses (guerre sociale, par où tout retour d'hégémonie pour Athènes est empêché), sous la direction généralement des éléments riches et conservateurs (Eubule), jusqu'à l'intervention de Philippe de Macédoine (Isocrate, Eubule, Phocion, Eschine, Lycurgue, Hypéride, Démosthène).

A faire cette simple récapitulation des vicissitudes de la démocratie athénienne, depuis Clisthène jusqu'à Philippe de Macédoine, c'est-à-dire durant près de deux siècles, on est bien obligé de s'apercevoir d'une chose : C'est que la condition démocratique fut, pour Athènes, une condition assez troublée. Car que l'on considère les deux périodes de cette démocratie, avant et après Périclès : l'on y reconnaît un conflit permanent d'éléments aristocratiques et d'éléments démocratiques, conflit qui peut garder une allure constitutionnelle (avec usage intensif de la loi d'ostracisme) jusqu'à Périclès, mais pour prendre, sitôt après celui-ci, un caractère anarchique et, au besoin, violent.

Sans doute, cet antagonisme constant n'aboutit que par deux fois à un renversement formel de la Constitution athénienne (Révolution des Quatre-Cents en 411, gouvernement des Trente Tyrans en 404), et chaque fois la situation révolutionnaire fut de courte durée. Mais ce qu'il y a de plus important, ici, ce sont les troubles mêmes qui ont précédé et causé cette situation. Serait-ce que la maxime de la politique grecque est bien celle que formule Polybe et qui semble aussi se dégager de l'écrit, récemment découvert, d'Aristote sur la *Constitution d'Athènes*, c'est-à-dire « le renversement des démocraties par des tyrannies » ? Si les bouleversements de 411 et de 404 dénotent une telle tendance des choses, il faut bien admettre qu'ils sont plus que « deux accidents éphémères », et que « les traits essentiels » du régime démocratique, quelque logiques et assurés qu'ils paraissent si l'on s'arrête à la lettre de la Constitution, ne sont que des apparences sans action sur les vicissitudes chanceuses de la réalité politique appelée Démocratie ?

Toute cette partie historique, dont on vient de dresser le sommaire, semble avoir été quelque peu rapidement traitée par M. Croiset, bien que ce soit là, et seulement là, qu'il faille chercher ce que le Doyen de la Faculté des Lettres appelle lui-même « les actes et les résultats » de la Démocratie athénienne. On voudrait ici quelques pages de plus, dût la partie relative à « l'esprit » et aux « mœurs » de la Démocratie athénienne en compter quelques-unes de moins, ce qui serait sans doute dommage, ce brillant morceau sur l'atticisme se recommandant par des élégances elles-mêmes tout attiques.

En revanche, on ne trouve rien à reprendre, en une autre division de l'ouvrage, à l'exposé de la Constitution démocratique d'Athènes,

pages d'une excellente tenue objective. Ces pages surtout, pensons-nous, seront lues avec profit, à condition de faire, là-dessus, un peu d'histoire. Il y a des choses, dans cette Constitution, que notre sens politique actuel n'admet pas très bien. Par exemple, le principe de la souveraineté populaire y tend sans cesse à la confusion des pouvoirs. Le tribunal des Héliastes, à qui est remis le pouvoir judiciaire, est une organisation judiciaire comprise et recrutée de telle sorte qu'il est difficile, constate M. Croiset, d'en imaginer une autre qui soit « plus complètement identifiée avec la démocratie elle-même » ; et comme ses attributions étaient très étendues et allèrent toujours se multipliant, on ne voit pas bien ce qui pouvait rester en propre aux autres Assemblées, à celle des Cinq-Cents, par exemple, où beaucoup d'affaires ne passaient que pour être reportées devant les Héliastes. Une confusion du pouvoir politique (Cinq-Cents) et du pouvoir judiciaire (Héliastes) semble donc, ici, devoir être relevée. Une remarque identique serait à faire pour l'Aréopage considéré dans son rapport à ce même pouvoir judiciaire si largement inscrit dans les droits du citoyen athénien. Aux époques où l'Aréopage domina, et jusqu'à Périclès sa prépondérance ne fut point sans se marquer, on se demande ce que les choses pouvaient devenir dans cette coexistence de deux pouvoirs à la compétence identique. L'érudit exposé de M. Alfred Croiset suggérerait d'autres réflexions. En somme, il y a, dans les Démocraties antiques, bien des choses incompréhensibles, bizarres, ou évidemment impraticables pour nous. Je veux bien que les Athéniens, pour leur part, s'en soient accommodés ; mais il serait peut-être hasardeux de conclure de leur démocratie à la nôtre, car ce ne serait pas du tout aller du même au même.

M. Alfred Croiset historien de la Démocratie Athénienne, par Pierre Lasserre, avec préface de Charles Maurras. — A l'encontre de M. Alfred Croiset, qui voudrait y aller, du même au même, dans une optimiste présomption apologique, M. Pierre Lasserre demanderait volontiers à cette opération du raisonnement la démonstration des pires maux. M. Croiset a une manière de concevoir la Cité d'après le patron grec, qui froisse violemment les façons de sentir de M. Lasserre sur le même sujet. La démocratie ayant, d'après M. Croiset, réussi, somme toute, à Athènes, pourquoi ne réussirait-elle pas en France? On sait assez combien peu, à *l'Action française*, l'on tient à une telle réussite. M. Lasserre a voulu montrer combien elle était improbable, ou combien elle serait funeste, d'après le précédent athénien. La nuance d'une réfutation comme celle de M. Lasserre en ces pages serait bien âpre, à propos simplement d'un savant candidement enfoncé dans son rationalisme grec. Mais il y a d'autres motifs? Ils sont alors assez spéciaux, et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Ceci mis à part, c'est-à-dire si nous considérons du point de vue historique pur les opinions de M. Lasserre sur la Démocratie athénienne, il nous faut retenir pour son intérêt documentaire la contradiction qu'elles présentent avec celles de M. Croiset. M. Lasserre a dépensé beaucoup de savoir, de travail de raisonnement, pour tenter d'établir trois choses qui, d'après lui, figurent comme articles principaux au procès de la Démocratie d'Athènes. La première est la difficulté de l'évolution démocratique à Athènes, évolution au contraire facile et naturelle, d'après M. Croiset; l'autre est le rôle prépondérant de l'aristocratie durant, au moins, la période comprise entre Clisthène et Périclès, c'est-à-dire durant la meilleure époque de l'Etat athénien; la dernière est la décomposition politique qui, selon M. Lasserre, n'est, après Périclès, que la conséquence et le terme du développement démocratique.

Sur les difficultés et les désordres de l'évolution démocratique, depuis Solon jusqu'au moment où l'on peut considérer la démocratie comme définitivement établie, c'est-à-dire jusqu'à Clisthène, M. Lasserre oppose au commentaire optimiste de M. Croiset un passage de la *Constitution d'Athènes*, d'Aristote, résumant les « longs et terribles désordres » (ce sont les termes de M. Lasserre) qui suivirent la réforme de Solon. Quatre ans après l'archontat de Solon, des troubles, en effet, s'élevèrent, qui durèrent jusqu'à l'usurpation de Pisistrate (environ vingt-cinq ans). Le règne de celui-ci et de ses successeurs dura cinquante ans; puis ce fut l'abolition de la tyrannie et la réforme de Clisthène, traversée elle-même de contre-tentatives aristocratiques,

Il ne faut peut-être pas insister autant que le fait M. Lasserre sur les difficultés de cette première période (Solon-Pisistrate-Clisthène). Il se peut, en effet, qu'elles ne prouvent pas grand'chose pour ou contre la Démocratie, si, comme tout porte à le croire, la Démocratie elle-même n'exista guère à Athènes, même en dehors de la tyrannie de Pisistrate, jusqu'à l'accession de Clisthène au pouvoir. Grote ne parle de démocratie qu'à partir de celui-ci.

Sous Clisthène, c'est, durant une vingtaine d'années, la pleine démocratie. (M. Lasserre voit, d'ailleurs, dans le gouvernement de Clisthène, — comme un peu plus tard dans celui de Périclès, — une vraie *dictature* populaire, en sorte que, pour lui, « Césarisme » et « Démocratie » sont, à Athènes, des termes sinon identiques, du moins étroitement liés.)

Mais après Clisthène, l'évolution, dit M. Lasserre, rencontre de nouveaux démentis, en ce sens que, tout en restant républicaine, elle cesse d'être démocratique pour devenir aristocratique. Il s'agit ici de la prépondérance de l'Aréopage au moment de la deuxième guerre médique et après. Il s'agit aussi d'aristocrates illustres comme Cimon. M. Lasserre a souligné autant qu'il a pu cette période de l'histoire

d'Athènes : « En dépit de la forme des institutions et à travers leurs vicissitudes, énonce-t-il, Athènes demeura gouvernée par son aristocratie (et Thémistocle?) jusqu'à Périclès, c'est-à-dire jusqu'au début de la décadence nationale (ceci est un peu du préjugé : Périclès initiateur et chef d'une décadence parce que démocrate?) A partir de là, le pouvoir fut exercé le plus souvent par des personnages de la plèbe. Trait capital et vraiment dominateur de l'histoire athénienne, auquel Aristote consacre tout un chapitre, mais que M. Croiset se garde bien de faire remarquer (1). »

Périclès prend le pouvoir; il gouverne dans le sens démocratique, d'une main ferme, c'est-à-dire en dictateur, donne à entendre M. Lasserre, rapprochant une fois de plus les termes « césarisme » et « démocratie ». Périclès mort, la faiblesse de ses successeurs laisse éclater les maux inhérents à la démocratie. Le désastre de Sicile provoque la révolution des Quatre-Cents, avec laquelle nous avons, après tout ce *corso* démocratique, un *ricorso* de l'élément aristocratique.

Heureux *ricorso !* Mais, non! car nous voyons, ici, M. Lasserre assez embarrassé au sujet de sa chère aristocratie athénienne. Quoi, donc? Si les factions démocratiques, dont les querelles ont produit le désastre de Sicile, n'existent plus, si l'aristocratie exerce, par les Quatre-Cents, son gouvernement, alors tout va rentrer dans l'ordre, tout va concourir à démontrer la vérité de cette maxime, que l'Aristocratie seule peut gouverner l'Etat? Hélas, non! « Une fois de plus Athènes demandait le salut à son aristocratie. Celle-ci ne le lui procura pas. » Constatation fâcheuse. N'en sort-il pas quelque doute au sujet des précédentes périodes aristocratiques d'Athènes, du moins à prétendre les prendre comme des périodes de réussite entièrement dues à l'aristocratie?

C'est qu'aussi bien, si M. Croiset conçoit uniquement l'histoire d'Athènes comme une évolution démocratique, ce qui semble excessif, car cela montre trop les choses sous le seul point de vue constitutionnel (lequel est évidemment démocratique), sous le jour factice d'une statique constitutionnelle par rapport à laquelle la signification des faits historiques est parfois tout autre chose, — M. Lasserre, lui, semble n'y voir, dans cette histoire, considérée en ce qu'elle a de bon, qu'une « réaction perpétuelle » de l'aristocratie. (Nous n'insisterons pas sur son appréciation de la mort politique d'Athènes, où se retrouvent ces vues, qui appelleraient des vues contraires pouvant s'autoriser de noms comme Thrasybule et Démosthène.) Ni la démo-

(1) Pour les autres comparaisons du texte d'Aristote (*Constitution d'Athènes*), avec interprétation de M. Croiset, voir, dans le livre de M. Lasserre, en ce qui concerne la prépondérance de l'Aréopage, pages 48 et seq., et en ce qui concerne l'aristocratie d'Athènes, pp. 60 et seq.

cratie, ni l'aristocratie ne semblent, chacune à elle seule, avoir édifié la grandeur ou précipité la décadence d'Athènes. Dans l'un et l'autre faits, l'une et l'autre eurent leur part respective. On peut louer autant que blâmer l'aristocratie; on peut blâmer autant que louer la démocratie. Ce qui est le plus probable, c'est qu'il n'y eut jamais équilibre entre ces deux forces, et que, comme construction politique, Athènes ne rappelle que de loin l'harmonie, l' « euphuisme » de son Parthénon. C'est une construction, au fond, très capricieuse; et, pour tout dire, aristocratique ou démocratique, elle n'inspire pas une grande considération, du moins à partir de la guerre du Péloponèse.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Frédéric Nietzsche : *Ecce homo, suivi des Poésies*, trad. par Henri Albert, in-18, Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — F. Pillon : *L'Année philosophique*, in-8, Alcan, 5 fr — *Revue philosophique année, 1909*. Alcan. — *Revue de philosophie, année 1909*, Gabriel Beauchesne et Cie. — *Le Spectateur, année 1909*, Henri Falque.

« Le monde est un don magnifique fait à l'humanité par quelques hommes de génie. » On connaît cette formule de Gabriele d'Annunzio, que l'on croirait tombée des lèvres d'un personnage de Shakespeare, pour être gravée au revers d'une médaille dont le Carlyle des Héros aurait fondu la matière. Nietzsche, dans son **Ecce homo**, se place au rang des donateurs, et à un rang où il n'est point de pairs : « Dans mon œuvre, dit-il, mon Zarathoustra tient une place à part. Avec lui, j'ai fait à l'humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait », et il tient ce livre « avec l'accent de sa voix qui domine des milliers d'années », non seulement pour « le livre le plus haut, qu'il y ait, le véritable livre des hauteurs », mais aussi pour « le livre le plus profond, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable, ou nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d'or et de bonté ». Je cite cette louange afin de rappeler et de fixer le ton de ces pages d'autobiographie et d'autocritique au cours desquelles Nietzsche, au moment précis où sa pensée va se voiler, — en une sorte de pressentiment physiologique, — embrasse d'un long regard l'ensemble de son œuvre dont il vient à cette époque de concentrer, dans *la Volonté de puissance*, le sens suprême. Ce ton du dithyrambe le plus exalté dont les phrases que je viens de citer font entendre le diapason moyen, et non les notes les plus aiguës, ne va pas sans choquer l'oreille d'un certain nombre de lecteurs ; il apparaît comme une objection contre ce dernier ouvrage de Nietzsche et projette une ombre jusque sur ses ouvrages antérieurs. Il me semble que cette impression qui effleure à la lecture d'*Ecce homo*, même les admirateurs de Nietzsche, ne doit être ni dissimulée, ni atténuée.

Il me semble qu'il est préférable de l'accuser, au contraire, afin de l'analyser, et d'en fixer la valeur.

Et tout d'abord, je suis presque tenté de réagir contre elle et de donner tort au lecteur et à moi-même. « Je parle de moi comme d'un arbre », dit Montaigne. Et si l'arbre est un chêne d'une magnificence inouïe, s'il s'ombrage d'une extraordinaire frondaison de rêve, s'il dépasse de sa cime la forêt la plus vaste, faudra-t-il donc le taire ? Imaginons que l'*Ecce homo* porte, au lieu de la signature de Nietzsche, celle d'un critique, enthousiaste peut-être mais pénétrant aussi et s'efforçant, avec l'outrance d'une idéalisation, comme d'autres avec l'outrance de la caricature, d'exprimer tout le relief d'une physionomie, de faire voir, par un grossissement de la réalité, à ceux qui ne la voient pas, la réalité. A la suite de cette transposition et de ce déplacement de point de vue, *Ecce homo*, à quelques phrases près, n'apparaîtra-t-il pas comme la plus étincelante analyse qui puisse être faite de l'œuvre d'un artiste, après tout, hors de pair? « Je parle de moi comme d'un arbre. » Cette attitude à la Montaigne est bien celle de Nietzsche, et pour constater chez lui ce détachement et ce dédoublement qui anesthésient la pudeur, il suffit de lire la description prestigieuse qu'il relate du phénomène de l'inspiration. « Pour peu, dit-il, que l'on ait gardé en soi la moindre parcelle de superstition, on ne saurait en vérité se défendre de l'idée que l'on n'est que l'incarnation, le porte-voix, le médium de puissances supérieures » et la suite du développement, qui est d'une beauté captivante, précise, illustre et vivifie ce thème du souvenir d'une magnifique expérience personnelle. Dès lors, Nietzsche, critique et biographe de soi-même, est un témoin qui a assisté à une extraordinaire aventure. Il la relate, il en proclame l'ampleur et la portée, et devant l'incompréhension, devant l'indifférence qui ont accueilli la manifestation de cet événement intellectuel, lui, *le témoin*, il en atteste, il en crie la signification. Et à vrai dire les exagérations de Nietzsche me semblent peu de chose comparées à la cécité dont firent preuve ceux qui, dès l'abord, connurent son œuvre, ses premiers lecteurs allemands, ses amis dont les appréciations formulées sur le ton de l'encouragement, de la bienveillance protectrice lui attestèrent cruellement sa solitude tandis qu'elles ne peuvent nous apparaître que comme les marques de l'incompréhension la plus notoire, de l'impuissance la plus manifeste à être touché par de grands événements.

Telle est la première défense radicale que je serais tenté de proposer de l'*Ecce homo* et de ce que son personnalisme excessif contient de choquant pour notre sensibilité. Toutefois, après l'avoir formulée, — avec l'intention que quelque chose demeure, — je ne l'accepterai pas tout entière. Non, il importe de le dire très haut et c'est, cette déclaration faite, qu'il sera permis de proclamer l'intérêt passionnant qui

s'attache à cette publication, il y a déjà dans l'*Ecce homo* une rupture d'équilibre. Nietzsche, quand il écrit ces pages frémissantes, à la veille de la crise où sombra son génie, ne possède plus le pouvoir d'inhibition considérable qu'il lui fallut, durant les années antérieures, pour maîtriser la puissance prodigieuse d'élan et de bond d'où jaillit le rythme de sa pensée. Au cours de la composition de cette dernière œuvre, cette puissance d'impulsion est à son paroxysme, tandis que le frein qui en a régularisé jusqu'ici le jeu est prêt de se briser et que déjà par moments il ne remplit plus sa fonction.

Voici ce qu'il faut retenir en lisant *Ecce homo*. Mais cette restriction faite, semblable à un signe musical inscrit sur la portée pour abaisser la valeur des notes, il reste que le don d'expression se manifeste dans ces pages absolument intact et qu'il se montre égal à ce qu'il fut au temps de la parfaite possession de soi, il reste que les indications données à l'occasion de la composition des œuvres antérieures par l'auteur lui-même sur leur portée, sur ce qu'elles préparent, sur ses intentions en les écrivant, enfin sur les circonstances de leur genèse, constituent un document d'une valeur exceptionnelle et qui tire des conditions où il fut composé un caractère étrange, comparable à cette vue rétrospective soudaine par laquelle ceux qui vont mourir embrassent, en un extraordinaire raccourci et avec une vertigineuse vitesse de la pensée, les événements principaux de leur vie entière.

Enfin, il reste encore que les indications données par Nietzsche en vue de l'interprétation de son œuvre et de sa signification véritable, si elles sont parfois empreintes d'un évident grossissement, demeurent entièrement justes quant aux directions qu'elles désignent. Ces indications nous permettent de conclure au caractère uniquement destructeur de sa pensée. Zarathoustra brise les anciennes tables. Il n'en construit pas de nouvelles. Tout l'effort qui se roidit dans l'œuvre de Nietzsche va au renversement d'une croyance, la croyance morale, à la destruction d'une sensibilité et d'une mentalité, la sensibilité, la mentalité chrétiennes, qui sont l'une et l'autre des cas de la croyance morale, des cas de la morale du ressentiment, selon la désignation générique dont il se sert. Par la bouche de Zarathoustra, Nietzsche annonce et, plus encore, il appelle et désire la venue de créateurs de valeurs nouvelles, il n'est pas lui-même un de ces créateurs. Ce dont il se défend le plus, c'est d'être un fondateur de religion et l'*Ecce homo* nous apporte au sujet de cette attitude les déclarations les plus nettes et les plus véhémentes. « Ici, dit-il, désignant son Zarathoustra, ce n'est pas un « prophète » qui parle, un de ces horribles êtres hybrides composés de maladies et de volonté de puissance que l'on appelle fondateurs de religions. » Et ailleurs : « Je n'exige pas de nouvelles idoles ; que les anciennes apprennent donc

ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile! Renverser des idoles, — j'appelle ainsi toute espèce d'idéal, — est bien plutôt mon affaire » et encore : « Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite. Et avec cela, il n'y a en moi rien d'un fondateur de religion. Les religions sont les affaires de la populace... Je ne crois même pas en moi-même. »

Nietzsche d'ailleurs distingue les effets du christianisme bien au-delà des limites des religions positives. C'est par delà ces limites, dans les formes de la mentalité qui se jugent parfois le plus dégagées de toute influence chrétienne, qu'il en reconnaît les manifestations les plus virulentes. C'est dans ce sens qu'il signifie :« L'aveuglement devant le christianisme, c'est là le crime par excellence, — le crime contre la vie. » C'est à l'encontre de ce christianisme profond, et qui s'exprime dans l'idéologie la plus contemporaine, qu'il s'écrie, s'appropriant le cri de Voltaire : « Ecrasez l'infâme. » Pour conclure, résumant en une opposition l'intention de toute son œuvre : « M'a-t-on compris? demande-t-il. Dionysos en face du crucifié... »

Mais Dionysos c'est la vie qui s'épanche librement, indépendamment de toute forme qui la précise encore et la rende saisissable, c'est la vie rebelle, par excès de puissance, à toute détermination. En faisant appel à cette force monstrueuse et chaotique, Nietzsche, qui a montré d'autre part quel prix il attache à l'intervention de la contrainte et des hiérarchies, Nietzsche entend signifier que l'heure n'est pas de construire, mais de détruire, et qu'à cette tâche il limite l'efficacité de son œuvre. La revendication en faveur de Dionysos, c'est bien aussi et avant tout l'affirmation de la vie et de sa pérennité, mais c'est, dans sa généralité, la seule affirmation que contienne l'œuvre de Niestzche qui, par delà les ruines jugées nécessaires, laisse à de futurs créateurs de valeurs le souci d'inventer le nouveau mensonge, la forme nouvelle du « non-vrai condition de vie ».

M. Pillon a publié, il y a quelques mois déjà, le dix-neuvième tome de l'**Année philosophique**. Ce volume renferme, outre les comptes-rendus consacrés aux ouvrages philosophiques parus en 1908, une étude de M. Rodier sur *les Fonctions du syllogisme* et une autre de M. Victor Egger, *Sur quelques textes relatifs à Socrate*. Sous ce titre *Une doctrine contemporaine de psychologie, la Psychologie de Victor Egger*, M. L. Dauriac condense en une exposition d'une trentaine de pages les conceptions philosophiques qui confèrent au cours professé à la Sorbonne, de 1903 à 1906, par le titulaire de la chaire de Philosophie et Psychologie une valeur systématique et originale. Il donne M. Egger, au point de vue, du moins, de la méthode, pour un continuateur de Destutt de Tracy et de Maine de Biran et, faisant, en cours d'analyse, quelques curieux rapprochements

de ses idées sur le temps et l'espace avec celles de M. Bergson, il dégage ce que sa philosophie comporte de personnel et la part d'innovation qu'elle implique. Enfin M. Pillon, au cours de son étude sur *les Rapports de la science et de la religion*, expose méthodiquement, commente et discute le dernier ouvrage de M. Boutroux : *Science et Religion dans la philosophie contemporaine.*

Je ne puis ici que rappeler pour mémoire, en une nomenclature sèche et très incomplète, les travaux qui ont été publiés pendant l'année 1909 dans les principales revues périodiques qui, en France, sont consacrées à la philosophie. **La Revue philosophique**, dirigée par M. Ribot avec le discernement et l'ouverture d'esprit que l'on sait, a continué pendant le cours de sa trente-quatrième année à remplir le programme qui fait de ce périodique le représentant le plus autorisé de notre mouvement philosophique dans ses directions les plus multiples et dans son indépendance la plus large. Sans omettre les analyses, comptes-rendus, notices bibliographiques, notes, discussions, revues critiques, revues des périodiques étrangers où ce mouvement se reflète dans son actualité en quelque sorte cinématographique, je note bien vite, parmi les études originales qui figurent au sommaire : *l'Examen critique des systèmes classiques sur l'origine de la pensée religieuse*, de M. Durkheim, *la Pensée mathématique, son rôle dans l'histoire des Idées*, de M. G. Michaud, *la Dégradation de l'énergie et le point de vue humain*, de M. Le Dantec, des travaux sur l'Esthétique de M. Lalo, les deux études de M. Ribot sur *la Conscience affective* et sur *la Nature du plaisir* dont les développements précisent la personnalité de la conscience affective et qui figurent aujourd'hui, réunies à d'autres études, dans *les Problèmes de psychologie affective*, dernier ouvrage de l'auteur. Je relève enfin nombre d'articles et de travaux dus à la collaboration de MM. Sageret, Chiapelli, Dugas, Lalande, A. Rey, Baldwin, Dr Sollier, Dr Philippe, F. Paulhaus, G. Palante, Koslowsky et d'autres encore dont le concours contribue à rassembler dans les colonnes de *la Revue philosophique* la plupart des noms des philosophes contemporains.

La Revue de philosophie, dirigée par M. Peillaube, plus déterminée dans ses tendances, tire un grand intérêt de la collaboration très active de M. Duhem qui, sous forme d'appendice à son étude sur *le Mouvement absolu et le mouvement relatif*, a publié, notamment au commencement de 1909, quatre importants articles. Je citerai encore l'étude de MM. N. Vaschide et R. Meunier, les *Théories de l'attention*, celle de M. F. Blanche sur *la Notion de Vérité dans le Pragmatisme*, celle de Mgr A. Farges sur *l'Union du sujet et de l'objet dans la perception* et je mentionnerai parmi les principaux collaborateurs pour l'année 1909 les noms de MM. G. Fonse-

grive, Dr Goix, A. Briot, Baelen, Donnet de Vorges, J. Louis, P. Gény, Véronnet, sans préjudice d'autres auteurs que j'omets et qui ont contribué à la rédaction d'études originales ou à l'assemblage de la copieuse documentation que renferme aussi *la Revue de philosophie* sur tous les faits touchant au mouvement et à l'enseignement philosophiques.

J'ai eu l'occasion, au cours de l'année 1909, de signaler l'apparition d'un nouveau recueil philosophique **le Spectateur**, publié sous la direction de M. Martin Guelliot. Voici les titres de quelques-unes des études contenues dans les numéros de cette première année : *Du fonctionnement réel de l'intelligence*, de M. Martin Guelliot, *De l'esprit juridique*, de M. Guillaume de Tardes, *De l'argument des extrêmes dans les discussions théoriques et pratiques*, de M. Vincent Muselli, *Observation sur l'idée de vérité*, de Mlle Jeanne Renaud, *Des évaluations pratiques de l'incertain*, de M. Marcel Le Teilier, *Du roman merveilleux scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès*, de M. Maurice Renard, *l'Art de persuader*, de M. André Joussain. Il est permis dès maintenant de constater que cette jeune revue se montre fidèle au programme qu'elle s'est tracé et qui consiste à étudier le jeu des opérations logiques de l'esprit sur le vif de leurs applications à la pratique quotidienne. Elle occupe ainsi, parmi l'ensemble de la production philosophique, une place à part et répond à une utilité intellectuelle déterminée et précise.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Havelock Ellis (A. van Gennep trad.) : *L'Inversion sexuelle*, in-8, Mercure de France, 5 fr. — William James (C.-E. Baudin et G. Berthier trad.) : *Précis de Psychologie*, in-8, Marcel Rivière, 10 fr. — Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'Enfant*, in-16, Kündig, Genève. — Memento.

Le second volume de l'édition française, revue et augmentée par l'auteur, des *Etudes de Psychologie sexuelle* de Havelock Ellis est consacré à **l'Inversion Sexuelle**. Le sujet est traité par le savant Américain avec un parti-pris évident de ne se fonder que sur des observations personnelles, sauf bien entendu pour la partie historique et ethnologique de la question. Il tient d'ailleurs, dès sa préface, à s'expliquer sur les motifs qui lui ont inspiré cette attitude : «... Si, nous dit-il, je parais avoir ignoré les observations et les raisonnements d'autres écrivains sur ce sujet, ce n'est point parce que je voudrais déprécier la valeur de leur œuvre : je ne me suis pas donné pour but de vulgariser les résultats obtenus par autrui, mais bien de publier ceux que j'avais acquis moi-même. Si je n'avais rien

eu à dire ou à faire connaître de nouveau, je me serais simplement tu. »

Cependant, un chapitre du livre est entièrement employé à passer en revue les travaux les plus récents sur la question. C'est ainsi que sont exposées les recherches de Westphal, Hœssli, Casper, Ulrichs, Tarnowsky, Krafft-Ebing, Moll, Shrenck Notzing, Chevalier, Féré, Kiernan, Lydston, Raffalovich et Hirschfeld, sans que cependant Havelock Ellis s'attarde à la critique de leurs théories.

Celle qu'il nous propose se base, on le sait, sur l'existence fréquente de perturbations organiques chez les plantes et les animaux. Il ne faudrait donc voir dans l'inversion sexuelle qu'un accident, une « variation » du genre de celles qui produisent l'audition colorée, le daltonisme, ou... le génie, constituée surtout et d'abord par une prédisposition congénitale anormale, prédisposition organique latente qui se révèle ensuite sous l'influence de différentes causes fournies par le milieu.

Au point de vue social, voici les conclusions de l'ouvrage :

Quant à l'opinion sociale, elle me semble avoir passé par trois stades, qui correspondent plus ou moins aux stades de sauvagerie, de barbarie et de civilisation. L'homosexualité est, à mon sens, avant tout, une question d'ordre démographique et économique et dépend de la quantité de population ; elle est alors permise ou défendue selon le cas. Puis elle devient une question religieuse et l'acte est un sacrilège (christianisme). De nos jours elle n'est qu'une affaire de goût, d'esthétique : elle déplaît à la grande majorité, et plaît à une petite minorité... Or, les opinions esthétiques sont autant en dehors de la loi que les opinions politiques... Quelle sera donc l'attitude de la société à l'égard de l'inverti congénital ?... L'inversion est une déviation du cours naturel des choses. Mais souvent cette déviation oblige l'individu à agir d'une manière plus noble que ceux qui sont nés tout bêtement pour consommer les fruits de la terre... Il faut protéger les membres ordinaires de la société contre l'inverti : mais il faut aussi protéger l'inverti, non pas le détruire, mais l'aider à tourner des déviations dont il n'est pas responsable au plus grand profit de la société entière.

§

On peut aisément étendre ce que, dans sa préface, M. E. Baudin nous dit d'une des matières du *Text-Book of Psychology* de W. James, qu'il a traduit avec M. Berthier sous le titre de **Précis de Psychologie**, au volume tout entier, à savoir qu'il « ne saurait avoir pour nous la saveur d'inédit qu'y trouvèrent les lecteurs de William James, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans. Et plus d'un lecteur de ce livre trouvera sans doute un arrière-goût de « déjà lu » à ses pages les plus essentielles. Mais qu'on ne l'oublie pas, ce livre n'est que la traduction du *Text-Book* paru en 1892, le *Text-Book* lui-même n'est guère qu'un résumé didactique et populaire des *Prin-*

ciples of Psychology, édités en 1890; et enfin les différents chapitres des *Principles* furent publiés, au fur et à mesure de leur composition, dans diverses revues, de 1878 à 1887 ».

§

Les personnes qu'à des titres divers intéressent les recherches, de plus en plus en nombreuses, effectuées en ces dernières années sur la **Psychologie de l'Enfant**, et d'où l'on a déduit les principes d'une pédagogie rationnelle et expérimentale, malheureusement trop peu appliquée encore, trouveront, dans l'ouvrage de M. Ed. Claparède, non seulement l'exposé très complet des problèmes et méthodes, mais encore des vues originales, fécondes, claires, sur le développement mental et la fatigue intellectuelle.

La première partie, relative aux problèmes et méthodes de psycho-pédagogie, ne laisse pas forcément que d'être un peu aride, malgré et peut-être à cause de sa brièveté même. Il y règne toutefois un souci évident d'éviter tout pédantisme, qui en facilite la lecture.

Beaucoup plus intéressante est l'étude qu'a faite l'auteur du développement mental. Il insiste, à juste titre, sur ce point qui avait complètement passé inaperçu des anciens pédagogues, sans doute à cause de l'insuffisance des connaissances physiologiques d'alors sur la croissance physique, que l'enfance n'est pas « une circonstance contingente, secondaire, accidentelle en quelque sorte, un pis-aller — comme l'est par exemple la sénilité — » mais bien une période nécessaire de préparation à une vie adulte, dont le perfectionnement se trouve être en raison directe de la durée de l'enfance et de l'adolescence. Chez l'animal, ce stade est abrégé, parce que le fonctionnement de l'animal adulte est moins complexe que celui de l'homme. L'enfant est donc un enfant, non « *parce qu'il* n'a pas l'expérience de la vie », mais « *pour* acquérir cette expérience ». Comment l'acquiert-il? Ici M. Ed. Claparède, s'inspirant des travaux de Groos, dont les vues sont analogues aux siennes et pour qui « ce n'est pas parce que l'animal est jeune qu'il joue, mais il a une jeunesse pour pouvoir jouer », restitue au jeu ou plutôt aux jeux — car il distingue avec Groos et Carr les jeux qui aident au développement des *processus généraux* de la vie mentale, perception, motricité, idéation, sentiment, et ceux qui préparent aux *fonctions spéciales*, lutte, chasse, amour, sociabilité, imitation — une importance trop longtemps méconnue.

Au rebours de l'ancienne pédagogie qui, considérant l'enfance comme un accident, une conséquence secondaire du développement, et les phénomènes qu'elle engendrait, les jeux, comme étant sans utilité immédiate, et devant par conséquent être réprimés, supprimés si possible, ainsi que des déchets encombrants, jugeait bon d'être surtout répressive, disciplinaire et rigide, la nouvelle concep-

tion de l'éducation devra s'attacher à réformer le système scolaire actuel basé encore sur l'autoritarisme, la coercition, la compression des penchants naturels, pour se souvenir que « la nature a créé chez l'enfant des besoins, des désirs, correspondant aux nécessités du développement, et que tout ce qui est capable de satisfaire ces besoins, de réaliser ces désirs présente un intérêt particulier. L'accomplissement même de ces activités éducatrices est le jeu ; même lorsque l'imitation intervient, c'est toujours sous forme d'un jeu, ou à propos d'un jeu. » Ce seraient là les eléments fondamentaux de la future pédagogie.

Un dernier chapitre examine les conditions dans lesquelles se produit la fatigue intellectuelle, et les moyens pratiques de la déceler. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présente cette question, fort bien traitée là par M. Claparède, qui en montre l'importance, d'assez amusante façon :

On rirait d'un « chauffeur » qui partirait sur son automobile sans s'être assuré que ses accumulateurs sont suffisamment chargés. Mais, je ne sais pourquoi, on trouve fort naturel qu'un éducateur poursuive son chemin sans jamais avoir souci de cet accumulateur cérébral dont dépend le travail intellectuel, et aussi la force morale, des enfants qu'il a à conduire.

Memento. — *L'Année Psychologique*, tome XV, — publiée par Alfred Binet, avec la collaboration de MM. Jung, Larguier des Bancels, Maigre, Plateau, Ruyssen, Simon, Stern (Masson et Cie, 1 vol. in-8, 15 fr.). A signaler aux amateurs de peinture, aux critiques et aux artistes, un très curieux article de M. Alfred Binet sur *le Mystère de la Peinture*. — *Bibliothèque de Psychologie expérimentale* (Librairie Bloud et Cie, 1 fr. 50). Le domaine de la rééducation fonctionnelle s'est beaucoup étendu depuis le temps où elle ne s'appliquait qu'aux seuls sourds-muets. Dans la *Rééducation physique et psychique*, le Dr Lavrand, après un exposé des notions psychologiques nécessaires, soit la genèse des idées, les actes moteurs, psychomoteurs et l'automatisme, traite des méthodes et procédés pratiques employés dans les diverses rééducations, qui toutes se basent sur le fait que le trouble fonctionnel dépasse le plus souvent en étendue celui qui devrait théoriquement résulter de la lésion organique, et aussi sur le pouvoir de suppléance dévolu à certains éléments anatomiques.

— *Bulletin de l'Institut Général Psychologique* (nos 1 à 4, 1909). Le no 1 est entièrement consacré à deux volumineuses et importantes études de M. Ch. Henry : *Psycho-physique et énergétique; Psycho-biologie et énergétique*, où il tente de combiner la conception énergétique de l'Univers avec les résultats de la psycho-physique et de la psycho-biologie. Le no 3 contient une conférence de M. le Dr Th. Flournoy, *Esprits et Médiums*, dont les conclusions, montrant que les découvertes de la science positive ont « cruellement battu en brèche » la psychologie rudimentaire d'Allan Kardec, sont analogues à celles que nous avons nous-même formulées (G. Danville : *Magnétisme et Spiritisme*. Mercure de France). Au sommaire du no 4 : *Félibien et les Poussinistes*, par M. A. Fontaine, pour les

religions artistiques sont la mort de l'art parce que « la raison d'être et l'essence de l'art, c'est la spontanéité de la pensée individualisant pour ainsi dire la matière commune; c'est l'effort sincère et vigoureux vers un idéal qu'on se crée ou qu'on se recrée à soi-même ». De M. G. Bohn : *Quelques observations sur les chenilles des Danes.*

— *Journal de Psychologie normale et pathologique* (6e année). Dans le no 3, M. J. Rogues de Fursac publie de curieuses observations sur *l'Hérédité dans l'Avarice*, où se révèlent la fréquence de l'hérédité similaire et quelquefois l'association de l'hérédité contraire, quoique moins fréquente, à l'hérédité similaire, ainsi que l'abondance de tares morbides. No 4 : A propos de *la Mémoire affective et l'Expérimentation*, M. le Pr Th. Ribot à qui, on le sait, sont dus les premiers travaux sur la mémoire affective, donne le résultat de 240 expériences effectuées dans 4 séries de conditions données et insiste sur la difficulté du problème, dont la complexité est affirmée par le grand nombre de différences individuelles rencontré. Le No 5 contient une curieuse étude de M. P. Hartenberg sur *la Perversité du caractère chez les hystériques*, caractère qu'il résume ainsi : tout ce qui est perversité est dégénérescence ; tout ce qui est fabulation est hystérie. Dans le no 6, deux importants articles, l'un de W. Bechterew sur *les Problèmes et la Méthode de la psychologie objective*, l'autre de Gilbert Ballet sur la *Psychose périodique*.

— *Le Spectateur* (Falque, éditeur). Cette intéressante petite revue continue à paraître de façon régulière. On trouvera dans son no 6 une analyse du *Roman scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès*, par M. Maurice Renard, fort compétent en la matière, puisqu'il est, on ne l'a pas oublié, l'auteur d'un « roman scientifique » (Maurice Renard : *le Docteur Lerne*, *Sous-Dieu*, Mercure de France) ; de M. René Martin-Guelliot, une substantielle étude critique du *Folk-lore médical et Charlatanisme.*

GASTON DANVILLE.

SCIENCE SOCIALE

Maxime Leroy : *La Loi*, 6 fr., Giard et Brière. — Maxime Leroy : *Syndicats et services publics*, 3 fr. 50, A. Colin. — Paul Théodore Vibert : *Le Rachat de l'Ouest*, 5 fr., Schleicher. — A. d'Echerac : *L'Assistance publique*, 5 fr., Steinheil. — Ch. Bastide : *Les Institutions de l'Angleterre*, 5 fr., Henry-Paulin. — Memento.

Le livre que M. Maxime Leroy a consacré à *la Loi* mérite son sous-titre *d'essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie*. L'auteur y montre, avec une richesse de documentation qui ne laisse rien à désirer, la façon dont le pouvoir légiféreur a évolué du pôle sacro-saint, absolu et fulgurant au pôle relatif, transitoire et dévigoré. Et pour tous ses exemples, il a raison. La loi, la juste *loâ*, comme disait ce bon Floquet, est battue en brèche par le Règlement, par la Circulaire, par la Jurisprudence, par la Doctrine, par le Recours pour excès de pouvoir, par tout le monde. Mais qu'est-ce que cela prouve au juste ? Le dispositif résulte-t-il forcément des attendus? D'autant que le domaine politico-social est fécond en inattendus. L'histoire

du gargotier qui perdait sur tous les plats, mais se rattrapait sur l'ensemble n'y serait pas absurde. Le principe d'autorité est en déroute sur toute la ligne, soit! Reste à savoir si ce n'est pas à lui, quand même, que demeure la victoire finale. Les belles considérations sur l'affaiblissement du pouvoir n'empêchent pas que celui-ci, de temps en temps, s'abat avec toute la lourdeur, hélas! voulue, sur ses contempteurs. Dans les temps de calme, oui, l'Etat est bon prince, mais dès qu'il y a la moindre houle, le fait du prince justement peut n'être pas aussi déférent de l'opinion. Déjà par la plus indéniable bonasse, essayez, si vous portez froc ou cornette, d'invoquer le caractère relatif, transitoire ou dévigoré de la loi, vous verrez si vous serez bien reçu. Et la quantité importe autant sinon plus que la qualité. Une main rude mais rare serait plus supportable que des doigts souples mais ubiquistes et perpétuels. Autrefois, de l'aveu de Montaigne, un simple gentilhomme rural pouvait toute sa vie ignorer qu'il existât un roi de France, allez voir si la même ignorance est possible à n'importe quel habitant de Doux Pays. Il en est du pouvoir politique comme du pouvoir fiscal, et de même que le contribuable ne peut pas dépenser un sou sans que l'Etat ne prélève invisiblement quelques millimes, le citoyen ne peut faire un pas sans que l'Etat ne le suive, et, s'il lui plaît, ne l'arrête. Ajoutez à cela que l'État c'est une abstraction ; la réalité c'est le maire, le percepteur, l'agent voyer, le brigadier de gendarmerie; or il était beaucoup plus facile à un simple hère du temps de Louis XIV d'envoyer promener Colbert, Louvois et le Roi-Soleil par-dessus le marché, qu'au plus puissant républicole d'aujourd'hui de ne pas obtempérer aux petits papiers de ces humbles fonctionnaires. Vu sous cet angle, le problème de l'autorité dans la démocratie pourrait bien changer d'aspect.

§

Il est tout de même réjouissant, après tant d'indignations, tant d'anathèmes, tant de trépignements furibonds pour le : « Je suis sorti de la légalité pour rentrer dans le droit », de voir se dessiner chez le même personnel un si parfait dedain de la régularité législative, tout cela parce que MM. Dreyfus et Picquart avaient été, naguère, légalement condamnés. Il est curieux aussi de voir les idées évoluer si complètement chez les fonctionnaires, et ces « soutiens de la société » politique en devenir les intraitables sapeurs. Faut-il voir là l'aurore d'un temps nouveau, comme le proclame le même Maxime Leroy, dans **Syndicats et services publics**? Peut-être oui sur un certain point. Il est indéniable que jusqu'ici le peuple des *servi publici* croupissait trop souvent dans la plus navrante servitude ; le rapport Steeg de 1907 qu'analyse rapidement M. Leroy, page 194 de son livre, ne donne qu'un aperçu partial de la curée des prébendes

qui s'est déchaînée pendant une pleine génération, et rien de plus légitime que les efforts des intéressés pour museler le favoritisme politicien. Mais comme je l'ai d'ailleurs expliqué ici même à propos de la *Question des fonctionnaires* (16 avril 1909), la matière de savoir si les services publics se trouveront bien de ce nouveau syndicalisme est toute différente. Nous marchons à grands pas vers le moment où le fonctionnaire sera le seigneur de sa fonction, et ce ne sera pas drôle pour les fonctionnicoles. Je viens de voir d'assez près depuis deux ou trois mois un corps de bureaucrates en voie de réorganisation, et le spectacle n'est pas très beau ; les belles périodes en l'honneur de l'intérêt général recouvrent de très pratiques visées particulières. Qu'on laisse faire les syndicats de fonctionnaires et je ne sais pas si nous serons mieux administrés, mais je suis sûr que nous le serons plus onéreusement, plus pédantesquement et plus arrogamment. Toutefois ceci est le danger de demain, et c'est de celui d'aujourd'hui qu'il faut se préoccuper. Si le syndicalisme fonctionnariste peut ruer mort le dragon politicien, los à lui ! Mais jusqu'ici je vois ces syndicats beaucoup plus préoccupés d'obtenir des améliorations de traitement, des abaissements de limite d'âge, des majorations de taux de retraites, des réductions d'heures de travail, ou, dans un autre ordre d'idées, des laissez-faire pour menées de grèves, des laissez-passer pour harangues de meeting, et des amnisties pour condamnations disciplinaires que des réformes précises, techniques, réductrices de temps, d'argent et de formalités ; je ne demande d'ailleurs qu'à être détrompé.

§

Sans aller, comme M. Paul-Théodore Vibert dans son fort volume sur **le Rachat de l'Ouest**, jusqu'à employer les mots bien gros *crimes de l'étatisme*, on peut très sérieusement en effet parler des méfaits de la bureaucratie. C'est de par elle que le rachat des lignes normandes-bretonnes commence à apparaître comme une opération déplorable, ce dont il serait bien à désirer que le Parlement s'aperçût, puisque la dite opération ne deviendra définitive que le 31 décembre 1910. Peut-être le gros livre dont je parle éclairera-t-il sur ce point quelques-uns de nos honorables. Que d'autres auraient été retournés si la Représentation proportionnelle avait enfin passé ! Le rachat aurait du coup perdu sa vraie raison profonde qui est d'ordre politico-électoral, l'extermination de la vieille garde chouane qui ne se rend ni ne meurt. Qui sait même si l'étrange volte-face de M. Briand, personnellement partisan de la R. P., n'a pas été commandée par l'obligation de ne pas compromettre le rachat ? Mais tout cela est de la politique bien actuelle, restons dans les généralités et parlons encore un peu fonctionnarisme.

§

Voilà l'Assistance publique, par exemple. M. Vibert nous assure que le service des employés y absorbe 70 0/0 des crédits et c'est en effet le chiffre que j'ai moi aussi donné ici même d'après tels ou tels livres dont j'avais à rendre compte : 36 millions de frais de service sur 50 de dépenses. Le compétent Georges Polti, là-dessus, m'a entrepris amicalement. Aussi, alléché déjà par le nom de l'éditeur (Steinheil !) me suis-je précipité pour m'éclairer sur l'ouvrage d'un ancien secrétaire général de cette administration, M. d'Echérac (G. Dargenty), **l'Assistance publique, ce qu'elle fut, ce qu'elle est**. Mais, hélas ! et bien que l'ouvrage contienne un chapitre consacré au budget de cette institution, je n'ai pas trouvé de quoi départager Vibert et Polti. Alors je m'en fus stoïquement consulter la *Statistique générale de la France* publiée par le Ministère du Travail, et nouveau méfait de l'étatisme, je n'ai pas été beaucoup plus avancé. J'ai appris seulement que le débit de l'Assistance publique (bureaux de bienfaisance) est d'une cinquantaine de millions, dont 19 millions environ de « dépenses diverses » ; les statistiques officielles devraient vraiment bien s'abstenir de ces rubriques et mettre « frais d'administration », si ce sont des frais d'administration. D'autant qu'il est bien probable que c'en sont. A ces 19 millions donc ajoutez 2 millions de frais de bureau et de remises, et 1 million 1/2 de placements, cela fait 22 millions et demi sur 48 qui passent sous le nez des pauvres diables. Ce n'est pas du 70 p. 100, mais presque du 50 !

§

J'aurais voulu, pour une comparaison qui eût été intéressante, dénicher le nombre de fonctionnaires anglais dans un livre bourré de renseignements de M. Ch. Bastide : **les Institutions de l'Angleterre sous Edouard VII**, mais celui-là, malchance persistante, ne s'y trouvait pas. Par contre, une note suggestive, à la fin du volume, compare les budgets, presque égaux, des deux pays. Le Gouvernement et les Affaires étrangères coûtent aussi cher à nos voisins qu'à nous ; ils dépensent beaucoup plus que nous pour la justice, la Défense nationale et, chose inattendue, pour l'Instruction publique, et beaucoup moins que nous pour le service de la Dette, le recouvrement des impôts, l'Agriculture et l'Intérieur. Pour les fonctionnaires proprement dits, l'Etat anglais semble débourser bien moins que le français, et avec cela le moindre *clerk* touche des 10, des 15 et des 20.000 fr., explique cela qui pourra ! Je prends au hasard le *Local Government board*, qui correspond en partie à notre Assistance publique ; il y a là 115 clerks de la 2e division, cor-

respondant sans doute à nos commis, qui vont de 2.000 à 7.500 fr., 42 clerks de 1re et 2e classes, ou rédacteurs, qui vont de 3.750 à 16.250 fr., et 10 commis principaux, ou chefs de bureau, qui touchent de 15.000 à 22.500. Chez nous, même à l'Intérieur, où les bureaucrates sont favorisés, on est loin de pareils traitements ; les commis montent tout au plus à 4.800 fr., les rédacteurs à 5.500 fr., les sous-chefs à 8.000, les chefs à 12.000 fr. *Alas, poor Yorick!*

Memento. — E. Pataud et E. Pouget : *Comment nous ferons la Révolution*, 3.50, Taillandier, 1909. Le titre est au futur, le livre est au prétérit, comme les *Anticipations* de Wells ; c'est une description enchanteresse de la société telle qu'elle aura été une fois que les citoyens auteurs auront fermé pour tout de bon le compteur. Et toujours faut-il louer MM. Pataud et Pouget de ne pas s'être soustraits à ce tableau du monde futur devant lequel renâcle encore M. Jaurès qui n'avait pourtant demandé que six mois pour le brosser. Quant au tableau lui-même j'avoue préférer celui de Wells. — Jean Grave : *Réformes, révolution*, 3.50 P.-V. Stock. Note analogue. Beaucoup de vrai dans les détails, mais quelle étrange illusion dans l'ensemble! « Chambardons tout ce qui existe, tout ce qui renaîtra sera merveilleux. » Comment, à celui qui parle ainsi, prouver qu'il a peut-être tort? — Emmanuel Lévy : *Capital et travail*, 0,15. Librairie du parti socialiste. Cet opuscule est autrement grave, ce qui se comprend, l'auteur étant, si je ne me trompe, professeur dans une faculté de droit. — Georges Thiébaud : *les Secrets du Règne*, 3.50. La Renaissance française. Ici le point de vue change; M. Thiébaud, on le sait, est ardent nationaliste, et ses « souvenirs de publiciste » pendant les années 1908-1909 enthousiasmeront ceux qui partagent ses amours et ses haines. — R.-L. Verdier : *l'Année sociale*, simples propos de sociologie et de politique extérieure, 3.50. Larose. Encore un recueil d'articles, peut-être un peu bien bigarrés, mais sur un ton plus calme que le précédent. Sur les questions de l'étranger, l'auteur est a la fois documenté et judicieux.— Étienne Lamy : *Catholiques et socialistes*, à propos des Semaines sociales, 0.60. Bloud. L'auteur explique fort bien en quoi les catholiques sociaux diffèrent des socialistes, en ce qu'ils s'appuient sur les associations professionnelles et non sur l'État ; oui, mais il y a des socialistes qui ne sont que professionnels, les syndicalistes, et il y a aussi des catholiques sociaux qui font appel à l'Etat. Dieu, que ces questions sont compliquées! — Heureusement voici du plus clair : Docteur Grasset : *Morale scientifique et morale évangélique devant la sociologie*, 0.60, Bloud. Tout ce qu'écrit le professeur Grasset est d'une limpidité merveilleuse, et aussi d'une sincérité parfaite ; il pousse le souci loyal jusqu'à faire suivre sa conférence, car ces quelques pages furent lues devant les médecins de la Société Saint-Luc, d'un article de M. Louis Lévy et d'une lettre de M. G. Belot qui la rectifient sur divers points, le premier plus justement que le second : mettre Auguste Comte dans le même sac éthique que MM. Durhkeim et Lévy-Brühl, c'est brouillardeux! — Christian Cherfils : *l'Esthétique positiviste, exposé d'ensemble d'après les textes*, 3.50, Messein. Donc mieux qu'un résumé. On ne fera jamais assez connaître le grand philosophe du XIXe siècle et l'auteur a raison de dire en épigraphe : Non des idées autour d'Auguste Comte, mais ses idées mêmes. — Broussolle :

l'*Art, la Religion et la Renaissance*, 5 fr. Téqui. Il est curieux de voir dans la même chaire de l'Institut catholique des idées diamétralement opposées, tour à tour soutenues par M. Sertillanges et par M. Broussolle. Celui-ci toutefois a raison de démontrer que l'art de l'Italie du XVIe siècle est beaucoup moins païen qu'on l'a dit, à la suite notamment de Taine; il faut même que sa sève chrétienne ait été bien puissante pour que des mécréants comme Lippi, Perugin, Jules Romain et tant d'autres nous aient laissé des œuvres d'une dévotion si charmante ; mais faut-il aller jusqu'à penser que « les question d'art, comme toutes les autres questions, se résolvent finalement dans un problème d'apologétique? » C'est beaucoup dire. — L. Garriguet : *La Valeur sociale de l'Evangile*, 3.50. Bloud. M. l'abbé Garriguet est un écrivain fécond et d'ailleurs point insignifiant ; toutefois, les personnes pressées pourront se contenter des quarante pages « susmentionnées » de M. le docteur Grasset.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue du Mois : La leçon d'ouverture du cours d'*Histoire du Travail* au College de France, de M. Georges Renard, sur « la Femme et l'Enfant dans l'Industrie moderne ». — *La Revue :* M. Jules Troubat raconte des anecdotes sur Sainte-Beuve et ses amis. — *La Grande Revue :* Emile Verhaeren publie un beau poeme : « Hercule ». — *Revue bleue :* M. Lucien Maury parle de deux poètes : MM. Eugène Hollande et Ernest Jaubert. — Memento.

Les mondaines qui trouvent inélégant qu'on s'occupe de questions sociales n'en tiendraient certainement pas rigueur à M. Georges Renard, tant il se montre lettré délicat, historien érudit, conférencier aimable. Le passage suivant (**La Revue du Mois**, 10 décembre) permettra d'apprécier le talent du distingué professeur :

... Vous souvient-il de cette phrase galante et pompadour qu'a commise quelque part le bon Diderot (1) ? « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. » Hélas! Rien ne fait mieux saillir la distance qui sépare dans notre civilisation les différentes classes sociales. Ces ménagements, ces mièvreries, ces caresses de style peuvent convenir à celles dont le hasard de la naissance a fait d'opulentes héritières, des dames de la noblesse ou de la haute bourgoisie. Celles-là sont des fleurs de serre qui craignent les rudesses du grand air, des fleurs de luxe qui semblent n'avoir d'autre fonction au monde que d'être aimées, admirées, adorées. Jeunes filles couvées par leurs parents avec une jalouse sollicitude, femmes mariées à des époux considérés dont elles partagent l'aisance et les honneurs, mères d'enfants dont elles n'ont pas besoin de gagner la nourriture, elles ne manient guère que l'éventail ou, quand elles s'avisent de travailler par fantaisie et passe-temps, les ciseaux à broder, l'aiguille à tapisserie, parfois la plume de l'écrivain ou le pinceau de l'artiste. Pour occuper leur oisiveté dorée, elles ont le souci et presque le devoir de parer leur corps et de cultiver leur esprit. Elles sont les prêtresses du culte de la beauté, les reines et

(1) *Correspondance littéraire de Grimm*, 1772.

les créatrices de la mode ; elles ont, pour ainsi dire, la charge de maintenir et de transmettre les élégances acquises et les raffinements imaginés par les générations passées.

Quel contraste avec celles qui, n'ayant pas eu la chance de trouver dans leur berceau des écus ou des parchemins, naissent condamnées aux travaux forcés à perpétuité ! Elles sont si loin, celles-ci, des brillantes créatures dont les poètes se sont plu à chanter les grâces et à quémander les sourires qu'elles paraissent à peine être leurs sœurs. Sans doute, dans les sermons où l'on prêche la fraternité, dans les discours officiels où l'on célèbre l'égalité, elles sont reconnues pour être de la même famille ; mais au banquet de la vie, à ce banquet inégal où il y a trop pour les uns et trop peu pour les autres, elles ont leur place au bas bout de la table ou plutôt à une table spéciale et inférieure, et dans nos siècles soi-disant démocratiques la moindre petite bourgeoise répugnerait le plus souvent à figurer dans un bal ou dans une soirée à côté de sa blanchisseuse ou de sa couturière.

L'ouvrière est d'un monde à part. Vous connaissez la fameuse imprécation que sa destinée lamentable inspira jadis au grand cœur de Michelet. « L'ouvrière, mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, qu'aucun temps n'eût compris avant cet âge de fer et qui balancerait, à lui seul, tous nos prétendus progrès ! » Il faut rendre hommage au sentiment de pitié généreuse qui vibre dans ce cri indigné ; mais il faut reconnaître, hélas ! que le bon vieux temps, ce bon vieux temps dont on parle toujours au passé et qui recule toujours, quand on essaie d'en fixer la date, ne fut pas exempt des tristesses du nôtre...

... L'ouvrière n'est donc pas, comme le dit Michelet, un produit monstrueux de l'âge des machines. Mais il reste vrai que la grande industrie moderne, fille de la vapeur, a étrangement accru, sinon dans la classe bourgeoise, du moins dans la classe populaire, l'emploi de la main-d'œuvre féminine. C'est par millions que se chiffrent aujourd'hui sur la surface du globe les femmes travaillant pour un patron soit dans *la fabrique dispersée*, dont l'atelier est partout et nulle part, puisque la besogne se fait à domicile, soit dans *la fabrique agglomérée*, qui, dans un même bâtiment, réunit des dizaines, des centaines, des milliers d'êtres humains...

Lorsqu'il professera une de ses dernières leçons, M. Georges Renard, prenant comme exemple le rôle joué par Mlle Pierpont Morgan dans une récente grève d'ouvrières à New-York, ou l'attitude nettement socialiste de la comtesse de Warwick, en Angleterre, ne manquera pas de dire des choses curieuses sur l'intervention des milliardaires et des nobles en faveur des prolétaires de l'usine et de l'atelier. Et voici que, déjà, il annonce qu'il contera

comment des femmes riches et cultivées ont pendant des mois renoncé à leur maison, à leur luxe, à leur existence douce et paisible pour vivre de la vie ouvrière, pour confectionner au prix courant des vêtements dans un atelier ou des chaussures dans une usine, pour connaître par expérience les taudis et les maigres repas, les fatigues et les rancœurs de leurs sœurs infortunées, pour rapporter enfin de ces descentes au fond de l'enfer social

des enquêtes vécues et des documents irréfutables, préludes de réformes vraiment sérieuses et efficaces...

Pour peu que la mode exige que le socialisme soit « bien porté » dans les salons, comme le fut l'anarchisme il y a quelque quinze ans, il est probable qu'on refusera du monde — du beau monde — au cours d'Histoire du Travail, au Collège de France.

§

C'est par Champfleury que M. Jules Troubat fut présenté à Sainte-Beuve, en 1861. Il succédait, comme secrétaire du grand critique, à MM. Auguste Lacaussade, Octave Lacroix et Jules Lavallois.

Dans ses mémoires, consacrés au « Cénacle de Sainte-Beuve » et dont **la Revue** (15 décembre) publie le commencement, M. Jules Troubat fait preuve d'un certain mépris pour l'ordre chronologique. Il ne faudrait point l'en blâmer, non plus que du ton familier qu'il emploie, car si ses souvenirs donnent un peu l'impression d'une improvisation, ils conservent du moins le charme des choses vécues. Ce qu'il y a de plus touchant chez M. Jules Troubat, c'est qu'il a gardé pour son maître une vénération, une reconnaissance que n'ont atténuées ni les années, ni les mœurs actuelles, qui tendent à ridiculiser de tels sentiments.

Voici un portrait de Sainte-Beuve en 1861 :

... Quand je veux retrouver mon Sainte-Beuve de ce temps-là, je me reporte à la photographie que fit de lui le premier mari de Mme de Solms au chalet d'Aix-les-Bains, où la cousine de l'empereur s'était réfugiée pendant son bannissement auquel l'annexion de la Savoie mit un terme. Sainte-Beuve est représenté là, assis dans un jardin, la fameuse calotte de velours sur la tête, — cette calotte qu'il ne mettait que pour se préserver du rhume. On en a fait un symbole : elle ne servait qu'à protéger sa calvitie, et remplaçait pour lui l'antédiluvienne perruque, qui avait sa raison d'être sur la tête de Louis XIV. Seulement elle était de proportions réduites et ne couvrait exactement que le sommet pyramidal d'un crâne entièrement dénudé. Il la plaçait un peu avant, penchée sur le front, qu'il avait très beau, très découvert.

Je ne sais qui lui a trouvé la physionomie poupine, d'autres ont dit bonhomme, un autre écrit bonasse. Elle était surtout attentive ; j'en atteste toutes celles qui l'ont connu, jusques y compris Mme Hortense Allart, dont mon ami Léon Séché a publié les lettres, rendant un témoignage de l'amour que pouvait inspirer Sainte-Beuve à une femme intelligente et passionnée. Elles sont toutes — même les plus vertueuses — plus juges en fait de beauté masculine que le sexe auquel appartenait Victor Hugo et Francisque Sarcey, deux Antinoüs qui ont décerné à Sainte-Beuve un brevet de laideur. Dans quel miroir s'étaient-ils donc regardés eux-mêmes ?

L'irrégularité des traits prêtait au jeu de la physionomie, qui devenait très mobile, très expressive, quand il s'animait ; c'était alors comme un clavier, sur lequel résonnaient des notes intérieures, qui le mettaient en

mouvement. La voix répondait bien à l'esprit de causerie qui était en lui ; elle avait le ton doux et agréable : on faisait cercle autour de lui, quand il parlait. Le savant Charles Robin, l'illustre biologiste, me dit même un jour : « Depuis que Sainte-Beuve est malade et qu'il ne vient plus chez la princesse Mathilde, la conversation languit... » On peut les comparer, Renan et lui ; c'étaient deux charmeurs, bien qu'ils n'eussent pas tous deux la même musique dans l'esprit et dans la voix. Sainte-Beuve y mettait parfois plus de vivacité, ce qui faisait dire, au dîner Magny, que ses articles *parlés* n'... davantage que sa causerie imprimée. — Il abaissait le ton, en écrivant, il polissait davantage. Il n'écrivait pas tout à fait comme il parlait, mais il ne voulait pas non plus parler comme un livre. Il me dicta un jour ce précepte que j'ai consigné dans ses *Cahiers* : « Il faut écrire le plus possible comme on parle, et ne pas trop parler comme on écrit. » C'était sa loi, et il s'y conformait sans effort, par une tendance naturelle de son esprit.

La bouche de Sainte-Beuve pouvait paraître *bonasse* au repos. L'observation est de Monselet, qui la relève aussitôt et la complète dans un croquis, pris sur nature, pendant que Sainte-Beuve, dans son cabinet, l'interrogeait sur lui-même et prenait des notes pour l'article qu'il lui consacra dans *les Nouveaux Lundis*, t. X (24 avril 1865)...

§

Il n'y a peut-être pas, à l'heure présente, un poète aussi admirablement doué que l'est Emile Verhaeren pour traiter des sujets où il faut « voir grand », pour les peindre avec vigueur, pour rendre avec exactitude l'impression de force qui s'en dégage. Dans *Hercule* (**la Grande Revue** 10 décembre), on retrouve les qualités de l'auteur des *Villes tentaculaires*. L'espace nous manquant pour reproduire *in extenso* ce magnifique poème, nous en citerons la fin, grandiose, émouvante, sublime :

> ... Soudain un bref sursaut de feux rouges et blêmes
> Jaillit du bois tassé sous les pieds du héros
> Et le brûla jusqu'en ses os.
> Mais Hercule chantait quand même :
> « Je sens mes bras, mes mains, mes doigts,
> Mon dos compact, mon col musclé
> Encor peuplés
> Du rythme fou de mes exploits.
> Au long des ans nombreux, ma force inassouvie
> A si bien dévoré et absorbé la vie
> Qu'à cette heure de feu je suis tout ce qui est :
> Et l'orage des monts et le vent des forêts,
> Et le rugissement des bêtes dans les plaines.
> J'ai versé dans mon cœur les passions humaines
> Comme autant de torrents aux souterrains remous,
> Joie et deuil, maux et biens, je vous ai connus tous,
> Iole et Megara, Déjanire et Omphale,

Mon martyre a fleuri sur vos chairs triomphales,
Mais si longue que fût mon errante douleur
Jamais le sort mortel ne me ploya le cœur ;
Je souffre en cet instant et chante dans les flammes.
L'allégresse bondit au tremplin de mon âme,
Je suis heureux, sauvage, immense et rayonnant,
Et maintenant,
Grâce à ce brasier d'or qui m'exalte et me tue,
Joyeusement, je restitue
Aux bois, aux champs, aux flots, aux montagnes, aux mers
Ce corps en qui s'écroule un morceau d'univers. »
Le bûcher tout entier brûla jusqu'à l'aurore,
Des pans de feux croulaient et montaient tour à tour,
A l'orient du large Œta grandit le jour,
Et le héros chantait toujours,
Chantait encore.

§

M. Lucien Maury consacre une intéressante étude à deux poètes : MM. Eugène Hollande et Ernest Jaubert (Revue Bleue, 18 décembre). Nous en extrairons ce qui suit :

Une vie de rêves et de désenchantements, de désespoirs et d'heureuses exaltations ; des joies et des douleurs sinon plus vives que le reste des hommes, du moins plus nombreuses en leur rapide alternance, des émerveillements et des chagrins que nuance l'instant fugitif, un état d'enthousiasme anxieux... tel est le lot des poètes, de certains poètes : Eugène Hollande est de ceux-là.

Toute sa vie tient en ces trois volumes : *Beauté, la Cité future, la Vie passe;* du premier au dernier de ces vers se propage et grandit le frissonnement du cœur le plus sensible...

... Nulle part toutefois ce poète n'est plus émouvant qu'en ses pièces où il compâtit à une peine secrète : qui donc n'aimerait cette *Consolation de la laideur?*

Pauvres âmes, mon cœur ressent votre misère,
Et j'ai beau désirer de tarir vos douleurs,
Je ne suis pas aveugle au sort qui vous ulcère.
Cependant un rayon peut luire dans vos pleurs.

La saison passera de l'ardente lumière
Qui comble les jardins de la beauté des fleurs.
L'instant n'est pas si loin qui de la rose altière
Entre des doigts déçus va flétrir les couleurs.

Alors, par le regret plus que vous misérables,
A des bonheurs amers d'être si peu durables,
Ceux-là qui sont aimés rêveront, sans retour.

Vous, au moment venu, que le fruit se récolte,
Vous direz, étonnés de l'ancienne révolte :
La vie a d'autres biens que le rapide amour.

Poète, dont la vie est un enseignement et l'œuvre un témoignage de l'éminente dignité de son art, poète-philosophe, poète-apôtre, qui donc fut lus digne que Eugène pHollande de représenter parmi nous la divine poésie !...

Un balleur de ballades, vif et gaiement spirituel, audacieux, impertinent, étonnant jongleur de rimes, acrobate, bateleur, prosodiste accompli, sûr de soi, presque trop, inquiétant à force de souplesse, de hardiesse et d'ingéniosité, un balleur de ballades, c'est Ernest Jaubert.

Nous n'en possédions guère depuis deux siècles : de Villon à Marot et à La Fontaine, le genre connut un éclatant succès ; on l'oublia ensuite et si Banville le ressuscita, si l'on ne serait point embarrassé de découvrir des ballades dans les œuvres des poètes contemporains, de Verlaine à Richepin et à Laurent Tailhade, nous n'en sommes pas moins assurés que baller des ballades n'est point un passe-temps aisé, ni qui séduise fréquemment les rimeurs...

Après avoir dit « la grâce, le charme aisé, le naturel », « l'extrême diversité » de l'œuvre de M. Ernest Jaubert, M. Lucien Maury rappelle que celui-ci, en 1896, fut symboliste :

.. En ces temps lointains, Ernest Jaubert fait partie d'un groupement éphémère, dont il n'est point superflu de signaler la passagère influence aux futurs historiens de notre littérature : *l'Idée libre*, revue mensuelle de littérature et d'art, fut fondée vers 1892 par Edouard Schuré, Maurice Pottecher, Benjamin Guinaudeau, Gabriel Mourey... et vécut jusque vers 1897 ; on y vit des poèmes de Henri de Régnier, et de Jean Richepin, de Maurice Bouchor, Judith Cladel, Jean Dolent, Louis Dumur, Louis Ménard, Charles Morice, Hugues Rebell, Adolphe Retté.

Telle était, dès 1893, cette confusion des genres, des doctrines et des talents, ce beau désordre d'où nous nous flattons de n'être point encore sortis.

Parmi cette confusion, Ernest Jaubert trouvait enfin sa voie : un signe qu'il distinguait à l'horizon orientait son rêve : sa facilité, sa science du rythme, son enthousiasme discipliné, tout son talent spontané et sa virtuosité réfléchie, il s'en aidait dans le recueillement : éperdument, il chantait les *Lueurs*, lueurs parfois étranges, et qui éclairent de surprenants reflets une apocalyptique fantasmagorie ; *Mirages*, *Visions*, *Images*, le poète illumine des palais de rêve, des cités idéales, de chimériques et rutilants cortèges :

La mer, un escalier de porphyre, les arbres
D'un parc ancien criblé de raies d'or, un jardin
Où se dresse et blanchit un Olympe de marbres
Sculptés par Phidias, Michel-Ange et Rodin.

Et par-dessus la mer l'escalier que prolonge
L'avenue, au delà de l'Olympe sculpté,
Un palais comme l'œil n'en voit que dans le songe,
Nuance, au fond du ciel, un prisme de clarté.

... Que vous dirai-je maintenant des *Cent Ballades* que vous ne devinez ! Vous êtes bien sûrs que Ernest Jaubert n'y recherche point exclusivement le plaisir et l'orgueil de la difficulté à vaincre; vous le croirez s'il affirme : « J'ai tenté, en ce volume, plus et mieux qu'un record... rêvé d'accomplir, non besogne de prosodiste et jeu de rimeur, mais œuvre d'artiste et de poète. » Poète, il l'est de cent façons en ces brefs poèmes tristes, gais, profonds, badins... trouvez cent adjectifs. Concluez que l'on ne sau-

rait être avec plus de grâce, plus d'esprit et plus de poétique invention que Ernest Jaubert un... balleur de ballades.

Y a-t-il quelque exagération dans cet éloge de MM. Eugène Hollande et Ernest Jaubert? Je ne le crois pas, car tous deux, sincèrement, croient en leur art et s'efforcent sans cesse d'atteindre à la beauté parfaite, qui est l'idéal de chacun.

Memento. — *La Revue du Mois* (10 décembre) : M. Emile Borel : *Le Jury criminel et le hasard*. — *La Grande Revue* (10 décembre) : M. Stéfane-Pol : *Fils de révolutionnaire, éducateur de prince. Philippe Le Bas (documents inédits). Croquis inédits de Prosper Mérimée*. — M. Jean-Jacques Kaspar : *Le procès de Francisco Ferrer, étude juridique d'après les pièces publiées par le gouvernement espagnol*. — *Revue bleue* (11 décembre) : Léon Tolstoï : *Pensées intimes*, publiées par M. Halperine-Kaminsky. — Mme Selma Lagerlof : *Dans Vineta*, nouvelle traduite et adaptée du suédois par M. André Bellessort. — M. A. Hamon : *Le Théâtre de Bernard Shaw*, leçon professée au cours libre de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris et à l'Université nouvelle de Bruxelles. — *Les Documents du Progrès* (décembre) : Dr Félix Regnault : *La Mentalité des paysans qui pratiquent la restriction volontaire*. — *Les Pages modernes* (décembre) : *L'Occultisme et la Conscience moderne*, étude suivie d'une enquête, par M. Ph. Pagnat. Opinions de MM. Han Ryner, Dr Foveau de Courmelles. — *Revue du temps présent* (2 décembre) : M. Paul Abram : *Le Théâtre de M. Emile Fabre*. — M. André Lafon : *Poèmes*. — *La Rénovation esthétique* (décembre) : *le Passé*, poème de Mlle Marguerite Gillot. — *Le Correspondant* (10 décembre) : M. Léon Séché : *Etudes d'histoire romantique. Lamartine et Madame de Girardin* (avec des documents inédits). — *La Nouvelle Revue* (15 décembre) : M. Péladan : *Memphis et Thèbes*. — *Le Pays lorrain et le pays messin* (20 décembre) : M. G. Thiriot : *Noël lorrain*. — *L'Art libre* (décembre) : M. René Vacchia : *Soir*, poème. — *La Province* (novembre) : M. A.-M. Gossez : *la Révolution de 1848 à Monville*. — *Le Succès*, revue universelle des méthodes de s'enrichir (9 décembre), ouvre un « concours d'escroquerie »; des prix en espèces sont offerts « aux auteurs des neuf meilleurs articles sur une des escroqueries tolérées les plus connues » ; ce concours est placé sous la présidence d'honneur de MM. Lépine, Bérenger et Rochette !

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

La littérature coloniale (*La Dépêche coloniale*, septembre à novembre 1909). — Gorky et la littérature française (*le Temps*) 2-3 janvier 1910). — Les mœurs de mon temps (*le Journal*, 4 janvier). — Chantecler (*l'Eclair*, 4 janvier).

Quand j'ai eu connaissance de cette enquête, j'ai cité l'opinion de M. Pierre Mille, qui me semblait qualifié pour trancher cette question : avons-nous une littérature coloniale? Cela n'a point paru suffisant à **la Dépêche coloniale**, qui m'avertit que presque toutes les autres réponses contredisent M. Pierre Mille, et qui a bien voulu

me les envoyer. Ce sont des opinions amicales et surtout documentées par des titres de romans. Il est certain que beaucoup d'écrivains en ces dernières années ont situé leurs récits en telle ou telle colonie française ou étrangère; mais combien ont persévéré ? Tous finissent par un roman qu'ils croient parisien. En général, on confond la littérature exotique avec la littérature coloniale : je vois cités pêle mêle les nom de Myriam Harry, Jules Bois, M.-A. Leblond, l'une parce qu'elle est née à Jérusalem, l'autre parce qu'il a voyagé aux Indes, les troisièmes parce qu'ils arrivent de la Réunion et qu'ils ont situé dans ces parages leurs premiers romans. Ces derniers sont tout de même les moins contestables, quoique je suppose qu'ils en aient assez de Madagascar. S'il y a une littérature coloniale, elle est bien instable. Mais, je ne m'entête pas et je prouverai mon impartialité en citant tout au long la conclusion du promoteur de l'enquête, L.-W. Frappier :

Notre enquête a démontré de façon éclatante l'importance de notre littérature et même sa supériorité sur celle de l'Angleterre. Cette supériorité s'affirme par le nombre de belles œuvres et par la générosité de l'idéal qu'on y poursuit. Un seul grand nom est célèbre en Angleterre, un seul a été nommé dans toutes les réponses : *Radyard Kipling !* Tandis qu'en France nous avons non seulement des noms illustres comme ceux de Leconte de Lisle, de Léon Dierx, de José de Heredia, mais sous la génération contemporaine de celle de M. Kipling, celui de Pierre Loti est au moins son égal. Enfin, la génération nouvelle est déjà très brillante.

Le succès le plus marquant a été aux œuvres de MM. Marius-Ary Leblond, Louis Bertrand, Robert Randau, Pierre Mille, Jean Ajalbert, Charles Géniaux, Claude Farrère, de Pouvourvillo, Mmes Magali Boisnard, Myriam Harry et Isabelle Eberhardt.

Recherchons ce qu'on a le plus apprécié :

Quand les maîtres Paul Margueritte, C. Lemonnier, J.-H. Rosny, G. Hanotaux, déclarent que la place d'honneur revient à MM. Marius-Ary Leblond « qui, à eux seuls, nous auraient donné en ces dernières années cette littéra- « ture qui s'ajoute si fièrement à celle de la mère patrie », reconnaissons que c'est parce que ces jeunes écrivains ont créé vraiment des âmes qui ne ressemblent à aucune autre, qu'ils ont noté des heures d'un éclat et d'un charme indicibles. Ce n'est point pour l'humanité compatissante qu'il y a dans leurs portraits d'Indiens et de Malgaches (*les Sortilèges*, par exemple), et qui touche le plus des personnes ayant vécu aux colonies comme l'auteur de cette enquête, qu'on les admire le plus. C'est également les qualités de psychologie forte, de coloris éclatant, les leçons d'énergie qu'on vante chez MM. Louis Bertrand et Robert Randau.

L'heure est vraiment pour la glorification de l'énergie française, et un véritable courant d'opinion et d'intérêt se dirige du côté des colonies.

Comment se fait-il que cette littérature coloniale, qui vient d'être reconnue si brillante, n'est pas plus répandue dans le grand public, à part une ou deux exceptions ?

La faute en est à la critique. Elle est, en effet, tenue presque exclusivement par des Parisiens, qui aiment, avant tout, les romans mondains, les

récits d'adultères élégants, les descriptions des mœurs de la capitale. M. Gaston Deschamps, qu'il me pardonne de le lui dire, a paru ne pas comprendre ses devoirs de Français en écrivant pour un grand public international, et mit une certaine mauvaise volonté à ignorer tous les splendides effets littéraires qui sont l'honneur de la jeune France. Ainsi de même, M. Paul Reboux, qui n'a jamais été en Algérie, fait de l'esprit de salon contre Mlle Magali Boisnard et M. Robert Randau. Un homme de la valeur de M. Pélissier néglige presque systématiquement les œuvres coloniales dans ses chroniques de la *Revue* ; la *Revue de Paris* publie des études sur les étrangers, jamais sur les Français et, enfin, la *Revue des Deux Mondes* consacre un grand nombre d'articles aux ouvrages anglais et allemands, rarement à ceux qui ont écrit sur nos colonies.

Les littérateurs eux-mêmes ne sont pas indemnes de reproches. Si je leur suis très reconnaissant de l'amabilité avec laquelle ils m'ont répondu, je ne puis manquer de m'étonner que des jeunes écrivains de la valeur de MM. Abel Bonnard et Jean Vignaux se satisfassent d'ignorer les œuvres des romanciers les plus doués de leur génération : M. Vignaux ne connaît que M.-A. Leblond, et M. Abel Bonnard que M. Pierre Mille et M. Grosclaude, ce qui semble recéler ce genre d'humour qu'à Paris on appelle « de la fine rosserie ». Comment M. Bonnard peut-il ne pas avoir lu les forts et poétiques romans de Charles Géniaux, qui eut de suite après lui le prix national de littérature ! Tous les jeunes écrivains, hélas ! ont à lutter contre la paresse du public ; or, ils l'encouragent en lui avouant la leur.

Enfin, parmi les littérateurs coloniaux, le groupe des *Français d'Asie*, dont on ne saurait assez louer l'initiative et l'énergie, n'a point parlé des écrivains d'Afrique qui eux n'ont jamais manqué d'analyser leurs belles œuvres : il faudrait qu'il n'y eût aucun séparatisme dans la cohorte brillante de notre littérature coloniale. J'en appelle à mon éminent confrère, M. de Pouvourville, et qu'il me permette ici de louer hautement son ouvrage : *l'Annam Sanglant*. Ce livre beau de stylet, fort de documents et de peinture vécue, des mœurs de ce peuple, est tout d'actualité, à cette heure où le Dé-Tham sème la rébellion dans notre grande colonie indochinoise. Si tous nos officiers, si tous les colons avaient lu ce récit de l'Annam si bien nommé *Sanglant*, nous n'aurions peut-être pas à déplorer toutes les pertes cruelles, tous les maux atroces, cortège habituel des révoltes. Ma conclusion pratique, c'est que les Français des colonies devraient avoir dans leurs bibliothèques les principales œuvres signalées par cette enquête, que les femmes de fonctionnaires et colons devraient se donner le chic de mettre les livres récents sur leurs tables de salons, comme leurs sœurs de Paris, et un dernier conseil, nos jeunes littérateurs coloniaux devraient écrire des livres pour enfants et la jeunesse sur les colonies. Ceux-ci n'y trouveraient pas seulement de la distraction, mais de la force, et nous aurions tous fait œuvre de bons patriotes.

§

Le Temps a recueilli l'opinion de Gorky sur la littérature française. Le célèbre révolutionnaire met au premier rang le plus classique et le plus méthodique des hommes, Gustave Flaubert :

Le nombre de nos auteurs et de nos livres que Gorky a lus est prodigieux. Depuis les chroniques du moyen-âge jusqu'aux plus récents poètes du *Mercure de France*, il a tout étudié, tout comparé, et son jugement est sans cesse rehaussé par des rapprochements avec les autres littératures d'Europe :

— A tous les jeunes littérateurs russes qui me demandent des conseils, dit-il, je ne cesse de répéter : « Lisez les Français, encore les Français, toujours les Français ! »

Ce qui le ravit particulièrement en nos auteurs, c'est l'extraordinaire élasticité de leur génie, leur limpidité, le mouvement de leurs phrases et leur façon inimitable de tout présenter sous les formes les plus séduisantes. Il les compare à des chevaux de race toujours prêts à bondir en avant de la caravane humaine, et qui donnent à leur allure je ne sais quoi de cabré et de hennissant.

Car c'est là un des côtés les plus séduisants de cette nature ardente et complexe : ce révolutionnaire étiqueté invariablement de « farouche » par nos critiques superficiels est en réalité un artiste épris de tout ce qui est beau, et je crois bien que parfois l'admiration esthétique l'emporte en lui sur les considérations sociales.

Il est évident, tout d'abord, que, d'après les idées collectivistes de Gorky, les écrivains qui lui sont le plus chers sont ceux qui, préoccupés des problèmes sociaux, cherchent à guider l'homme vers un meilleur avenir.

Par exemple, il apprécie beaucoup entre autres deux philosophes auxquels il me demande si le public français rend suffisamment justice : MM. Le Bon et Bergson. Et les articles et ouvrages de M. Jean Jaurès n'ont pas de lecteur plus assidu que lui.

Mais cela n'empêche nullement l'artiste qu'il est de s'abandonner au charme pénétrant de ceux-là mêmes qui sont à l'opposé de ses croyances socialistes.

Comme il aime, par exemple, le génie enveloppant, quoique un peu trouble, des grands individualistes du siècle passé, de Chateaubriand, de Baudelaire, de Stendhal, de Verlaine ! Et l'écrivain français qu'il ne cesse d'indiquer pour modèle aux écrivains russes, ce n'est ni un faiseur de théories ni un inventeur d'utopies : c'est celui qui, peut-être, s'est le plus jalousement clos dans la tour d'ivoire littéraire : Gustave Flaubert.

§

On lit dans le **Journal** du 4 janvier :

On a également ouvert, hier matin, à la Bibliothèque Nationale, un pli figurant au registre sous la mention : Numéro 6,245, 137 feuillets écrits d'un seul côté, in-4°.

On y trouve la note suivante :

Je confie au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale le manuscrit inédit : *les Mœurs de mon temps*. Je désire qu'il ne soit communiqué qu'avec une extrême réserve ; j'ajoute que ma volonté expresse est qu'il ne soit *jamais* publié dans le courant du vingtième siècle, et que je préfère qu'il ne soit jamais mis au jour et livré au public. Je me recommande au bon vouloir et à la discrétion de MM. les conservateurs de la Bibliothèque Nationale.

Paris, 8 mai 1889.

MAXIME DU CAMP,
de l'Académie française.

Plus que quatre-vingt-dix ans !

Mais c'est une question de savoir, à propos de Maxime du Camp comme de Musset, comme des autres (notamment Goncourt), si un dépôt public de manuscrits a le droit de garder scellée une œuvre qui appartient au domaine public, les délais de protection légale étant expirés. Je dédie cette question à *l'Intermédiaire* et à ses collaborateurs, amateurs du rare et de l'inédit.

§

L'Eclair nous a donné un spécimen de *Chantecler*, d'après le *Secolo*, de Milan. Chaque vers valant un million, nos moyens ne nous permettent pas d'en citer plus de cinq ou six. C'est un hibou qui parle :

> Vivent les ombres qui sont nostres !
> Le silence où dans nos rostres
>   Craquent des os!
> La fraîcheur où, tiède, tu gicles,
> Sur les verres de nos besicles,
>   Sang des oiseaux !

Ces oiseaux à lunettes, et qui font craquer, sous leurs dents, des os ne manquent pas d'originalité.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre-Shakespeare : *Conte d'hiver*, traduction de M. G. Duval (22 décembre). — Théatre des Arts : *Un Cœur d'homme*, pièce en 4 actes, de Mme Sarah-Bernhardt (22 décembre). — Théatre Réjane : *Madame Margot*, pièce en 5 actes, dont un prologue de MM. Emile Moreau et Charles Clairville (23 décembre). — Nouveau Théatre Indépendant : *La Douche*, comédie en 1 acte, de MM. Jean Sartène et A. Acharme ; *Justicier !* drame en 1 acte, de MM. E. Matrat et Jean Conti ; *l'Incident*, pièce en 3 actes, de M. Carl de la Porte (27 décembre). — Théatre de l'Œuvre : *Nonotte et [illegible]*, fantaisie en 3 actes, en vers, de M. Albert du Bois (28 décembre). — Athénée : *le Danseur Inconnu*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard (29 décembre). — Memento.

M. Camille de Sainte-Croix a eu l'idée heureuse d'organiser enfin à Paris un cycle de représentations shakespeariennes. Elles ont commencé par le **Conte d'Hiver**, donné au théâtre Femina, le 22 décembre, et se poursuivront pendant les premiers mois de l'année nouvelle. Je ne sais si la publicité a été suffisante pour que le public s'en soit trouvé suffisamment averti : bien des critiques auront été, sans doute, empêchés de prêter à cette tentative l'attention désirable, pour avoir été conviés à y assister après l'heure du lever du rideau.

§

Bien que madame Sarah-Bernhardt ait déjà donné plus d'une œuvre au théâtre, **Un Cœur d'Homme**, que vient de représenter

le Théâtre des Arts, était attendu avec beaucoup de curiosité. On avait tant répété que la psychologie en serait puissante et nouvelle qu'on s'est trouvé étrangement déçu de n'assister qu'à une intrigue confuse, à un dialogue qui balbutie, se disperse et se trouble sans raison. Surtout l'inexpérience scénique déconcerte! Madame Sarah-Bernhardt n'acquerra pas une gloire de plus à produire des ouvrages aussi puérils ; n'est-il donc pas suffisant qu'elle soit l'incomparable interprète des plus grands poètes, et que l'enthousiasme lyrique qui est en elle ait réussi à insuffler de l'héroïsme et de la grandeur à tant de pâles et banales parodies ou imitations des grands drames romantiques ? Sa prodigieuse voix aura enchanté des générations ferventes ; la beauté dramatique de son geste les exalte ; elle enfièvre et elle captive ; quelle grandeur, dont on lui garde la gratitude émue : pourquoi veut-elle chercher ailleurs un impossible triomphe?

§

Sur l'imagination de M. Emile Moreau, lors même que le seconde, comme en cette occurrence, M. Charles Clairville, est-ce le souvenir d'avoir lu Alexandre Dumas qui agit? est ce plus simplement le souvenir d'avoir collaboré, pour *Madame Sans-Gêne*, avec Victorien Sardou ?

Le titre de la pièce qui se joue au théâtre Réjane, **Madame Margot**, désigne, on le sait, la reine Marguerite, la reine Margot, que répudie Henri IV pour épouser Marie de Médicis ; elle lui revient cependant, tout au moins en conseillère et en amie, sinon, pour une nuit, en amante ; sa bonté affectueuse, son dévouement et sa sagesse font contrepoids à l'aigre indifférence de la Reine, à la jalousie avide de la maîtresse en titre, Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil. La pièce que les auteurs ont tirée de cette donnée est vive et alerte ; elle plaît et les cinq actes s'en déroulent avec assez d'amusante variété, pour qu'on ne puisse se lasser. Le dialogue se rehausse de locutions qui, surannées et aujourd'hui délaissées, surprennent et excitent la curiosité ; elles sont, la plupart, d'une saveur très franche, parfois même d'une force assez crue. Des scènes entières sont jouées par des enfants (enfants de la Reine, enfants de la concubine royale), et les scènes jouées au théâtre par des enfants, avec leurs voix grêles et fausses, leurs gestes empruntés, obtiennent toujours un grand succès.

La pièce est montée avec un réel souci de vérité historique, un goût discret et sûr. Madame Réjane est, dans le rôle de Mme Margot, admirablement simple et émue ; MM. Garry (Henri IV), Castillan, (Concini) sont fort bons ; et M. Signoret a donné au rôle du Révérend Père Cotton une inoubliable physionomie, l'une des plus typi-

ques physionomies que ce parfait comédien nous ait procuré la joie de jamais applaudir.

§

Les anciens *théâtres à côté*, en des temps désormais héroïques et légendaires, le théâtre Libre de M. Antoine, le théâtre d'Art de M. Paul Fort, et, à ses débuts, l'Œuvre de M. Lugné-Poe, cherchaient à réaliser et à imposer un idéal nouveau ; la fortune de ces entreprises a été diverse ; leur ambition fut égale. Aujourd'hui les fièvres se sont calmées ; bien des audaces qui furent choquantes se sont implantées, le goût du jour s'y est accoutumé et les accepte ; il n'y a plus de lutte. Des pièces sont jugées bonnes, d'autres médiocres ; et c'est tout ce qu'il convient qu'on en dise. Les jeunes auteurs, avant d'aborder, pour des productions mûries, les scènes régulières, s'essaient, avec le concours de troupes inexpérimentées, dans les théâtres à côté ; ensuite ils s'assurent peu à peu de leurs moyens ; ils les développent, sans avoir passé par les égarements d'une hardiesse trop généreuse, sans qu'il leur soit besoin, pour *arriver !* de s'assagir.

Les qualités de la pièce de M. Charles de la Porte, **l'Incident**, sont du même ordre que les qualités des auteurs dramatiques en renom ; elles ne sont certes pas négligeables pour cela, et si M. de la Porte est jeune, il est certain que, après quelques années de labeur réfléchi, il réussira tout comme un autre. D'ailleurs, les scènes sont par lui gaillardement menées ; les motifs d'observation sont ingénieux et parfois délicats ; la langue que parlent ses personnages est souvent solide, souple et très nette. Dans l'action subsiste un peu de flottement ; une complexité superflue d'événements fortuits en brise de ci, de là, l'élan et le dessein. Quoi qu'il en soit, cette pièce permet d'augurer des succès à venir ; elle surpasse en valeur de beaucoup les deux pièces en un acte : **Justicier**, que, au Grand Guignol, on eût trouvé faible, et **la Douche**, qui ne serait pas déplacée dans un café-concert d'une petite ville de garnison, — représentées le même soir, par *le Nouveau Théâtre Indépendant*.

Parmi les acteurs qui assurent aux efforts de ce théâtre une interprétation louable, il convient que l'on cite M[mes] Made Dorival, Loriano, F. Gromier, Geneviève d'Argis ; MM. Alex. Virot, Roberty, Billard, et surtout pour sa beauté à la fois grave et pétulante, la spontanéité de son jeu très franc, M[lle] Andrée Garnier.

§

M. Albert du Bois a entrepris de faire apparaître dans ses drames rimés l'âme et la figure de quelques héros véritables. Il a naguère donné un *Rabelais*, un *Lord Byron*, qui s'intitule, je crois, *l'Aris-*

tocrate; on nous avait annoncé, à l'Œuvre, un *Victor Hugo ;* sur les instances, dit-on, des héritiers du grand Poète, la pièce a été retirée et remplacée par une fantaisie en vers : **Nonotte et Patouillet**.

> Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
> De tes sots ennemis les fronts humiliés ;
> Aux sons de ton sifflet voir rouler dans la crotte
> Sabatier sur Clément, Patouillet sur Nonotte,
> Leurs clameurs un moment pourront te divertir.
> (*Dialogue de Pégase et du Vieillard.*)

Hélas ! Voltaire manque ; M. du Bois l'a relégué dans la coulisse, au fond du décor, sous les cimes neigeuses qui, au gré de M. Lugné-Poe, dominent Dijon. Un messager finit bien par rapporter, de sa main, un madrigal, mais l'esprit n'en a rien avivé, dans cette fantaisie terne, laborieuse, longue et banale. Patouillet greffé sur Nonotte, tout roulé qu'il soit dans la crotte, lasse plus aisément qu'il ne divertit. Déjà, dans *Comœdia*, le sensible et clairvoyant critique qu'est M. Léon Blum s'est élevé contre la scène pénible où M. du Bois prétend contrefaire le lyrisme tumultueux du grand poète Verhaeren ; il semble que M. du Bois se flatte de n'estimer que les traditionnelles qualités d'ordre et de mesure, qui ont longtemps constitué, seules, ce qu'on appelle le goût. Mieux vaudrait, peut-être, les estimer un peu moins, les cultiver davantage.

§

Le Danseur inconnu ! Toutes les faces du talent de M. Tristan Bernard s'y retrouvent, avec un charme encore plus grand que dans *Triplepatte* ou dans le délicieux *Roman d'un mois d'Eté*. A-t-on jamais rendu hommage, comme il convient, au mérite si original de cet excellent écrivain ? On l'a considéré longtemps comme un simple humoriste, et cette appellation, malgré ce qu'elle contient de vérité, aveuglait sur le véritable caractère de son œuvre, comme elle aveuglait sur l'œuvre de M. Jules Renard et aussi de M. Courteline. Sans doute, M. Tristan Bernard aime souligner des individus d'un aspect malicieux et pittoresque ; il les place avec délices dans des situations à la fois familières et étranges, il leur fait tenir des propos dont la simplicité paradoxale amuse avant qu'ils ne donnent à réfléchir à la douloureuse part de vérité amère qui s'y trouve toujours enveloppée. M. Tristan Bernard est sans doute un esprit plein d'un doux scepticisme : il sait la valeur résignée des choses de l'existence ; il en fait sentir, au fond, la misère et la vanité, tandis qu'il se loue, semble-t-il, de les voir décevantes et sans cesse renouvelées. Ces disparates dans les tendances de son art, M. Tristan Bernard les a su combiner dans une harmonie savante et subtile. Il est impossible de

ne pas sourire quand on l'écoute; il est impossible de ne pas songer ensuite, il est impossible de n'être pas charmé. La grâce de Marivaux, parfois la pétulance de Beaumarchais, et une connaissance, vraie comme elle est sans prétention, du cœur humain et de la société actuelle. Je ne connais pas de psychologue plus délicat et plus pénétrant que lui. De plus, les ressources les plus raffinées du style il en dispose à son gré, les mêlant d'ingénieuse façon à des tours de phrases banales et populaires dont, par son doigté magique, se rehausse aussitôt le ton. Tout se combine à merveille; M. Tristan Bernard ne paraît simple qu'à première vue, tous ses dons se fondent, se pénètrent, font corps ensemble. De la souplesse de son métier au théâtre, il s'en sert selon d'heureux caprices, il emmêle et démêle sans en avoir l'air l'intrigue, et ne perd point des yeux son but, tout en y conduisant par les détours les plus imprévus et, en apparence, les plus éloignés. C'est un délicieux auteur dramatique, comme c'est un romancier délicieux. Son art est si moderne, si vivant, si vrai, qu'il a pris, tout de suite, l'importance d'un classique,

Les quotidiens ont narré la fable de ce *Danseur inconnu*. Qu'est-elle, par elle-même? Presque rien, si on la réduit à ses données premieres. Un prétexte à observations ingénieuses, à rencontres, à conflits, à réunions où, sous les apparences imposées, s'affirment, s'obstinent ou évoluent toutes variétés des sentiments.

Est-ce décrire quelque chose, de dire qu'un jeune homme pauvre et une jeune fille riche que le hasard a rapprochés s'éprennent l'un de l'autre? que la famille de la jeune fille croit que le jeune homme gagne beaucoup d'argent, alors qu'il ne possède pas un sou vaillant? que le jeune homme est pris d'honorables scrupules, révèle la vérité et s'enfuit? que la jeune fille le retrouve, l'aimant de plus en plus, et qu'enfin ils s'épousent? Non, sans doute. Mais la scène où leur double sentiment se révèle à eux-mêmes et aux autres, pour naturelle, obligée et familière qu'elle soit, est présentée sur un plan tout nouveau, où les mots balbutiants du frais et jeune amour reprennent véritablement leur valeur ingénue; mais la scène d'élans mutuels, mêlés de doux reproches, par laquelle le dénouement s'annonce, est d'une verve fantaisiste très particulière et nécessaire dans les circonstances où elle est produite. C'est là un des aspects du génie de M. Tristan Bernard : nul ne découvre mieux que lui dans les multiples aspects de l'existence coutumière ce qui n'a pas servi encore, ce qui donnera un accent amusant de vérité à son œuvre.

La troupe de l'Athénée a secondé l'auteur avec un grand bonheur. M. Brulé que, d'autres fois, nous avons connu affecté et prétentieux, se montre dans le rôle d'Henri Calvel, d'une jeunesse toute spontanée, doucement émue, retenue soudain par de la timidité charmante; Mlle A. Nory, gracieuse, vive, jolie, a composé à plaisir

son personnage délicieux; Mlle Goldstein est exquise; M. Lefaur, qui fait un mondain fat et maniéré à la perfection, MM. Cazalis, Krauss, Cousin sont tous excellents.

Le théâtre de l'Athénée a mis cette œuvre à la scène de la façon la plus louable; elle amuse le grand public, elle captive et ravit les délicats, c'est un rare régal.

Memento. — Cluny : *Un mariage de Gourdes*, folie-vaudeville en 3 actes et 4 tableaux, de M. Gardel-Hervé (9 décembre). — Comédie-Royale : *Compte à demi*, pièce en 1 acte, de M. A. Ruiz ; *Monsieur Honoré*, pièce en 1 acte, de M. E. G.-Gluck ; *Impair et passe*, pièce en 1 acte, de M. P. Ixs ; *le Pharmacien*, pièce en 1 acte, de M. Max Maurey ; *Chauffeur... rue Caumartin*, revue en 2 actes, de MM. Hugues Delorme et Jean Deyrmon (11 décembre). — Variétés : *Un Ange*, comédie en 3 actes, de M. Alfred Capus (14 décembre). — Gymnase : *Pierre et Thérèse*, pièce en 4 actes, de M. Marcel Prévost (20 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Charles Bordes. — Concerts Colonne. — *Deux mélodies d'Armande de Polignac.*

Le 8 novembre dernier, mourait subitement à Toulon, terrassé par une embolie, Charles Bordes (1863-1909). Ce fut à maint égard une curieuse et intéressante figure d'artiste. J'eus l'occasion de le connaître en des circonstances assez caractéristiques, ainsi qu'on verra, au moment où la *Schola* songeait à transférer ses pénates en la seigneuriale demeure qu'elle occupe aujourd'hui. Ce superbe local avait été une trouvaille de Ch. Bordes et ce déménagement était son rêve. La réalisation toutefois en apparaissait liée à des questions d'ordre pratique à propos de quoi M. Vincent d'Indy me fit l'honneur de me demander avis. Il s'agissait là d'une entreprise entraînant des responsabilités pécuniaires considérables, où les fondateurs de la *Schola* ne pouvaient évidemment s'engager à l'aveugle, et un premier devis très approximatif me persuada qu'il eût été imprudent de s'y risquer sans un capital initial que j'estimais à environ deux cent milliers de francs. Mis en rapport avec Ch. Bordes, je l'interrogeai donc sur les ressources actuelles ou prévues avec quelque certitude permettant l'élaboration d'un projet de budget. Cela se passait rue Stanislas, dans une pièce du rez-de-chaussée ouverte à tout venant, où je vois encore Bordes, assis devant son petit bureau à étagère, m'expliquer le fonctionnement de « l'œuvre », comme il disait, car il affectionnait ce terme ecclésiastique et l'entendait nettement dans l'adéquate acception d'un artistique apostolat, dont les fins élevées justifiaient a priori les moyens : « Nos ressources?... Heu ! C'est très variable. Nous avons commencé avec rien et

nous vivons au jour le jour. Mais nous avons vécu et nous vivons, ce qui est l'essentiel. Tout le monde apporte ici un dévouement et un désintéressement absolus. Personne n'est payé chez nous. D'Indy est admirable. Il prodigue son temps et sa peine, il consacre à son enseignement de la *Schola* tous ses instants, lui sacrifiant même son art, car il n'a le loisir de composer que pendant les vacances. Nos dépenses sont donc modestes, et la plus grosse est celle du loyer. Mais le propriétaire est patient et on s'arrange comme on peut. Quand il n'y a pas d'argent en caisse, j'en prends dans ma poche et je me rembourse plus tard. Dans les cas extrêmes, je pars avec mes *Chanteurs de Saint-Gervais* faire une tournée en province et je reviens avec mon bénéfice. Aussi, de comptabilité, ma foi! je n'en ai jamais tenu ; ce serait vraiment trop compliqué... Hein?... Assurément... Oui, vous avez raison. Là-bas la situation deviendrait différente. Mais nous aurions des ressources supplémentaires; nous tirerions un revenu régulier de notre *Maison de Famille* où nous fournirons à des clercs ou laïcs pensionnaires des repas à des prix d'une modicité pourtant rémunératrice. Sans doute, cela est du commerce, mais si le prêtre vit de l'autel, l'art peut bien accepter le secours de l'hôtellerie... Plaît-il?... En effet, l'acte de commercer implique des responsabilités commerciales : échéances, protêts possibles... Evidemment ce sera plus sérieux, et vous voudriez savoir de quelles recettes sûres on peut dès à présent faire état? Eh bien! il y a d'abord le produit de l'*Anthologie*. Ça marche très bien. C'est ma propriété personnelle, mais j'en délaisserais volontiers le profit à la *Schola* dans des conditions à déterminer. Ensuite... Ah! parfaitement, il y a les élèves... Oui, ils paient... mais pas tous et pas le même prix non plus... Combien ça fait en tout?... Ma foi, je ne pourrais pas vous dire au juste, mais le compte est facile... » Ici Bordes s'interrompit pour explorer les casiers du meuble. Il finit par y découvrir et en extraire un carnet fatigué, très ressemblant d'aspect et de format à ceux où on inscrit coutumément le blanchissage des familles. Puis, l'ayant feuilleté jusqu'à la page qu'il cherchait : « Ah! voilà... Voyons :... A paie 200 francs, B aussi;... C ne paie que 150 francs; il n'est pas très fortuné... D, lui, ne paie rien du tout, Il n'a pas les moyens, mais c'est un garçon très doué... E paie 250 fr. Ah! F, lui, il paie le prix fort, 300 francs : il est riche. G... G... je ne me rappelle plus exactement. Je lui demanderai tout à l'heure : il va venir... » Et l'excellent Bordes poursuivait son énumération laborieuse. A une dizaine d'années de distance, j'ai totalement oublié les noms qu'il me citait et qui m'étaient d'ailleurs pour la plupart inconnus. Je ne saurais me souvenir non plus si ces sommes se rapportaient à un trimestre, à un semestre ou plus, et je garantis moins leur montant que leurs proportions et, d'une façon générale, l'au-

thenticité de la scène. On conçoit aisément qu'il fût plutôt ardu d'établir un bilan sur de telles données. Mais c'était manifestement là le cadet des soucis de Charles Bordes. Il escomptait l'avenir avec une inébranlable confiance et envisageait la mission éducatrice de la *Schola* sous un jour, si j'ose dire, évangélique : « Et puis, nous aurons là-bas une salle aux entrées payantes. Nous y donnerons des concerts qui rassembleront l'élite du Paris aristocratique et mélomane. A mesure qu'on nous connaîtra, nous verrons s'augmenter le nombre de nos élèves. Enfin, la *Schola* n'est pas une affaire, c'est *une œuvre* et, pour la soutenir, je n'hésiterai pas à faire appel au cœur et à la bourse de nos amis. Pour m'assurer le paiement des 10.000 francs du loyer, il suffirait d'une vingtaine de ceux-ci résolus, pendant deux ou trois ans, à la toute éventuelle obole de vingt-cinq louis chacun. Que j'en aie seulement la promesse et le lendemain la *Schola* ira s'installer rue Saint-Jacques. » Et il fit comme il avait dit. Il se lança dans l'aventure avec une intrépidité joyeuse, sans éprouver personnellement du reste la moindre appréhension du lendemain, et communiquant à tous sa quiétude et son ardeur. Seulement, il ne semble pas avoir eu un seul instant l'idée de modifier ses procédés d'administration financière, et on ne saurait guère s'étonner que Bordes se débattît bientôt dans des embarras inextricables, qui exigèrent impérieusement de quelques opulents « amis » une intervention d'importance aussi désagréable qu'inopinée. L'âme remplie de tristesse, Bordes dut abandonner « l'œuvre » que d'autres avaient sauvée. Coloré de raisons de santé, son départ fut un exil commandé par des circonstances à propos de quoi nul soupçon n'effleura la probité de l'homme, et où on ne pourrait cependant sans injustice taxer d'ingratitude ceux qui se séparaient de l'administrateur. Mais, si son éloignement apparut nécessaire, il est infiniment probable que la *Schola* végéterait encore dans l'obscur réduit de la rue Stanislas, sans l'américanisme téméraire de Charles Bordes. La *Schola* doit à Bordes, non seulement sa prime existence, mais l'influence que lui valut cette extension inespérée de ses moyens d'action. Certains estimeront évidemment qu'on aurait quelque droit de douter de la réalité du bienfait. Peut-être. Toutefois, il faut distinguer. Si on est obligé de combattre l'enseignement dogmatique de M. V. d'Indy en réfutant les théories erronées ou arbitraires dont, en toute sincérité convaincue, il égare l'esprit, bride l'instinct et corrompt la sensibilité d'adolescents inavertis, en revanche il est un autre enseignement qui contredit ironiquement celui-là, un enseignement admirable et fécond que la *Schola* a dispensé depuis sa fondation dans ses concerts et dont l'initiateur fut précisément Charles Bordes. Ce fut le maître de chapelle de Saint-Gervais qui, il y aura tantôt vingt années (1891), inaugura cette vulgarisation des chefs-d'œuvre

inconnus ou oubliés du passé, que nous avons suivie de Josquin et Palestrina jusqu'à Weber, en passant par Monteverdi, Rameau, Bach et Gluck, pour ne nommer que les plus grands. Bordes, au début, ne pressentait peut-être pas toutes les conséquences de son innovation. Dans sa pensée, d'abord, l'institution de la *Schola Cantorum* (1894) eut un but surtout liturgique. Mais la restauration du plain-chant grégorien le conduisit à la polyphonie palestrinienne, et le reste découla naturellement de ces prémisses. Sans doute, l'activité de Bordes en ce domaine fut du même acabit que celle où nous l'avons vu déployer la fantaisie échevelée de ses errements administratifs. En tout, il s'avéra brouillon, pressé, dépourvu d'ordre autant que de critique, sinon même de science réelle, exclusivement guidé par des impulsions qu'il n'avait pas plus le temps que le désir de contrôler. Ce qu'il qualifiait de « tradition grégorienne » était tout simplement une interprétation moderne des manuscrits par les Bénédictins de Solesmes, acceptée d'eux les yeux fermés. Son *Anthologie des Maîtres religieux* fourmille de coquilles, d'incorrections, sans compter les corrections tendancieuses de dièses ou bémols parsemés au petit bonheur, et dont l'exécution devait évidemment pâtir. Néanmoins, Charles Bordes fut le premier qui réussit à obtenir le résultat pratique de fixer l'attention sur des exécutions de ce genre, d'en répandre le goût, de leur attirer peu à peu le succès indispensable et ses suites. Il a créé ainsi un courant de culture dont la portée précieuse est plus complexe qu'on ne serait tenté de croire. Tout se tient dans l'art musical. Le présent se rattache au plus lointain passé par un enchaînement fatal et ininterrompu où tout s'engendre avec une harmonieuse logique. Aux clartés de l'évolution sonore, dévoilée par la succession des œuvres, la réceptivité s'enrichit d'un trésor de comparaisons éloquentes et presque à son insu se libère de la spéciosité de systématisations plus ou moins éphémères et unanimement transitoires, tandis que la sensibilité s'affine et s'ouvre sans effort aux révélations les plus audacieuses. En vérité, peut-être est-il impossible de jouir intégralement de *Pelléas* sans en accueillir la beauté comme un dénouement attendu, annoncé, longtemps préparé ; sans en connaître et avoir pénétré les origines primordiales autant que les causes prochaines et, d'un regard émerveillé, pouvoir suivre en tous ses méandres la source vive d'harmonies dont le cours gonflé par les siècles aboutit et s'étale en ce radieux estuaire. Charles Bordes a été chez nous le véritable promoteur de cette culture libératrice et tutélaire, à quoi l'inconsciente *Schola* a contribué depuis plus que quiconque en ses concerts, à la barbe de son propre dogmatisme didactique. C'est à ce titre qu'il convient d'adresser un ému et reconnaissant hommage à l'artiste vaillant qui vient de disparaître en laissant à chacun le souvenir du plus loyal et du meilleur des hommes.

Décidément le gendre de feu Lamoureux a dans le successeur de M. Colonne un rival dangereux pour la réputation d'une maison vantée pour ses exécutions irréprochables. M. Pierné interpréta la *Rapsodie espagnole* de Ravel avec à la fois une sécurité fongueuse, une souplesse et un fini de nuances auprès de quoi les fignolages de M. Chevillard font pâteuse figure. Il est singulier que cette œuvre pittoresque et particulièrement extérieure provoque encore visiblement l'ahurissement d'une partie du public, spécialement de celui qui garnit les fauteuils d'orchestre et de balcon, tandis que les bravos frénétiques se déchaînaient principalement au paradis où s'empilait une impécunieuse jeunesse. Y aurait-il incompatibilité élective entre la situation de fortune attestée par un plus onéreux coupon et une sensibilité délicate accessible d'emblée à des impressions neuves? Cruelle énigme. Les timides protestations de cette minorité réfractaire, et d'ailleurs toujours décroissante, eurent l'heureux effet de prolonger les applaudissements et de rendre le succès plus décisif, — partant, de souligner l'acquiescement d'une bonne partie de l'auditoire à s'écarter de l'ornière où stagnent obstinément nos programmes. Cela ne devrait-il pas être pour les chefs de nos sociétés orchestrales un indice, un encouragement dans ce sens ? La gloire des grands morts est dure aux artistes vivants, à ceux surtout qui ont quelque chose dans le ventre, aux originaux qui innovent. Il semble que nos concerts dominicaux s'évertuent à dresser entre eux et la foule la muraille de Chine de quelques illustrations défuntes, tremblant par-dessus tout de déranger les habitudes d'un noyau lentement aggloméré d'abonnés routiniers et fidèles. Je me souviens des temps héroïques où on découvrait Berlioz et Wagner pas à pas. Alors, c'était tous les dimanches comme la ruée fébrile d'une impatiente avidité. On dirai aujourd'hui qu'on a peur de ce qu'on découvre, sinon même de le découvrir. On le ménage avec parcimonie, on l'offre avec circonspection. Au bout de trois mois de saison, nous n'avons encore entendu ni les *Nocturnes*, ni *la Mer*. Par contre, on nous a ressassé la *Mort d'Isolde* et rabaché les symphonies de Beethoven. A l'instar de nos voisins, notre répertoire se fige et ceux qui l'ont formé n'y entremêlent volontiers que ce qui n'y détonne pas trop. C'est miracle que la réceptivité du public ait résisté à cet enlizement. L'événement pourtant le démontre à chaque fois qu'en intervient le prétexte. On s'explique trop bien, hélas! pourquoi cela n'arrive pas plus souvent. L'indolence de nos orchestres répugne de plus en plus invérécondieusement au pensum du déchiffrage et au labeur des répétitions. Ils somnolent sur les lauriers que leurs prédécesseurs ont cueillis. C'est si commode. Autour du plat de résistance de quelque sympho-

nie classique ou lambeau wagnérien, un programme est vite bâclé. Ces messieurs toutefois ont exagéré l'inertie. Déjà, dans les quotidiens mêmes, on proteste à propos de Wagner, de qui la place est au théâtre où d'ailleurs il règne chez nous. Mais la concurrence acharnée n'est pas moins déplorable de la beethovenomanie têtue autant qu'au fond indifférente dont nos concerts déguisent leur paresse ou leur obscurantisme. Ils font tort à la fois ainsi à tout un multiple passé qu'ils méconnaissent ou travestissent pour sembler le vouloir résumer en un unique et encombrant spécimen ; à la sensibilité de bénévolents mélomanes, qui s'acagnarde inconsciemment aux beautés dûment consacrées, aux impressions comme aux émois prévus d'un art évidemment suranné ; enfin à celui-là même qu'ils se targuent de glorifier en galvaudant l'œuvre de son génie jusqu'à satiété invincible. N'est-ce pas une tristesse que, sans que la velléité désormais évoque un sacrilège, on se puisse surprendre à souhaiter d'être débarrassé à tout le moins des *Symphonies* de Beethoven ?

§

Il vient de paraître chez les éditeurs M. et J. Vieu, **Deux mélodies d'Armande de Polignac** (*Douleur* et *Plaintes d'amour*) singulièrement dignes d'attention. L'auteur, qui porte ce vieux nom français diversement fameux, jouit en outre du privilège incomparablement plus insigne de s'apparenter à Gœthe par sa filiation maternelle. Ce croisement de races aboutit à un mélange original des deux cultures et des deux sensibilités, qui s'affirme ici dans un art dont nous n'avions connu jusqu'à présent que les tâtonnements incertains. Il semble que l'artiste atteigne sûrement en ces *Deux mélodies* à la naturelle expression de sa personnalité complexe. Le congénital germanisme y déconcerte tout d'abord par une écriture d'apparence un peu simplistement traditionnelle. On s'aperçoit bientôt que ces dehors néo-classiques ne font que revêtir d'un tantinet de gaucherie ou de raideur teutonnes l'inspiration en réalité la plus libre, une polyphonie dénuée de pédantisme, affranchie de souvenirs scolastiques autant que d'influences immédiates et spontanément apte à l'harmonie la plus moderne. Assurément, cet art se dénonce plutôt dépourvu de maîtrise, car il est dédaigneux des ficelles, étranger aux habiletés de métier. Il y gagne d'être protégé contre les différents poncifs, gardé des « procédés » anciens ou neufs, et quoique perceptiblement issu d'une dérivation hybride, sa naïve verdeur en résoud les tendances en une homogénéité savoureuse. Enfin, la cohésion intime d'une forme qui, surtout dans *Douleur*, semble naître insensiblement du contenu purement musical, est aussi remarquable que la justesse expressive, l'harmonieuse ou âpre intensité du sentiment en sa transposition sonore.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Mort de Léopold Ier. — La foule et la presse. — Le roi Albert. — La reine Elisabeth. — Pronostics d'un poète. — Memento.

La mort de Léopold Ier a fait couler plus d'encre que de larmes. En général ce roi, à tout prendre génial et supérieur, a eu chez nous une fort mauvaise presse. Peuple essentiellement coloriste, nous manquons pourtant de nuances et nous sommes de médiocres psychologues. C'est surtout le sens critique qui nous fait défaut. Nous élevons nos grands hommes jusqu'aux nues ou nous les traînons aux gémonies. De l'un nous ne voyons que les mérites, de l'autre que les défauts. Ajoutons-y cet esprit de commérage que M. Edmond Picard flétrissait dans la *Chronique* : « On assiste à un immense charivari. Le grand mort est épluché dans sa vie privée et dans sa vie de famille. Le public se repaît d'une débauche de racontars ; chaque matin et chaque soir on en sert d'énormes écuellées autour desquelles vient laper toute une chiennerie. » Pour comble, afin de satisfaire l'esprit de lucre des commerçants (surtout des cabaretiers et des gargotiers,) le gouvernement et le nouveau roi ne tinrent point compte des dernières volontés de Léopold, ce qui faisait dire à M. Souguenet, dans le journal précité : « On respecte les dernières volontés d'un condamné à mort, mais pas celles d'un roi. Celui-là est soustrait, s'il l'a demandé, aux carabins, celui-ci a été jeté, malgré lui en pâture aux photographes. » Encore si la pompe déployée eût fait oublier cette violation d'un vœu suprême. Mais non, rien de plus mesquin que ces funérailles. « Ils ont voulu faire grand, les pauvres petits, dit encore M. Souguenet ; ils ont produit un illustre gâchis ; une cacophonie mémorable... Il y a à Bruxelles une cathédrale pompeuse, Sainte-Gudule, avec un porche monumental. Un faste funèbre s'y déroulerait harmonieusement. Il y a une nef, au long de laquelle un cortège s'avancerait lentement dans le bruit de tempête des cloches et des orgues... Et ces bons petits politiciens qui ont un goût immodéré pour la porte de service détournent le maître couché du seuil triomphal. Ils le traînent en laisse après eux par des voies sans gloire. » La grande porte fut fermée, le lendemain, au roi vivant comme elle l'avait été au roi défunt! Ce fut lamentable, ignoble de lésine et de bureaucratie sordide!...

Quelques journaux rendirent justice à la haute personnalité disparue et trouvèrent ce qu'il convenait de dire à cette foule ou gâteusement sentimentale ou uniquement préoccupée de révélations d'alcôve. *L'Etoile belge* parla du règne de Léopold comme d'une magnifique leçon d'énergie : « Si la Belgique, disait ce journal, a pris enfin conscience du rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde, si elle conçoit

aujourd'hui qu'il existe un idéal belge supérieur à l'idéal nécessairement borné des partis, si elle commence à se résigner aux sacrifices qu'exigent la défense de son indépendance et l'intégrité de son territoire, si elle a enfin l'intelligence des nécessités que la lutte économique impose aux peuples industriels et commerçants, si notre drapeau flotte là-bas en Afrique, sur les plages du continent noir, c'est à lui qu'elle le doit. Les générations nouvelles lui voueront le culte patriotique qu'il mérite. Et sa grande figure d'ancêtre à longue barbe blanche gravée dans les cervelles aussi profondément que dans l'or des médailles et dans le bronze des statues restera toujours vivante parmi nous. »

Au point de vue le plus intéressant pour les lecteurs de cette revue, constatons que les rapports de Léopold II avec l'art et la littérature furent plutôt nuls. Il n'aimait guère la musique; un lauréat littéraire le préoccupait beaucoup moins que tel champion du cyclisme, et quant à la peinture, s'il l'encourageait parfois de ses deniers; c'était par tradition, encore un de ses derniers actes fut-il de livrer aux enchères sa galerie de tableaux comptant bien des croûtes pour quelques toiles de valeur. Il ne s'intéressa vraiment qu'à l'architecture. Ce fut un grand bâtisseur et un fébrile créateur de paysages, de parcs et d'avenues. Il aura doté Bruxelles et sa banlieue de nombreux monuments, dont quelques-uns ne se recommandent point par le meilleur goût, mais qui nous frappent tous par leurs dimensions imposantes et un caractère vraiment grandiose. « En dehors de l'architecture, disait M. Dumont-Wilden dans un article de *l'Eventail*, les arts le laissaient en général assez indifférent. Mais quoi! Si l'on ne craignait le ridicule des comparaisons grandiloquentes, ne pourrait-on dire qu'Athènes avant d'être la ville de Périclès fut celle de Thémistocle? Avant de faire de la Belgique un centre artistique et intellectuel, il fallut la faire riche et prospère. Léopold II n'eut rien d'un Mécène, mais cela n'empêchera pas les artistes qui savent que toutes les manifestations de la vie qui se réalisent complètement ont leur beauté, d'admirer en lui un des hommes les plus représentatifs de son temps. »

A en croire un article enthousiaste de M. Emile Verhaeren, dans *le Soir*, le nouveau roi se tiendra mieux au courant que son oncle de la production littéraire et artistique dans son pays. C'est, au dire de l'auteur de *la Multiple splendeur*, la reine Elisabeth qui aurait initié Albert au culte de l'art et des lettres. « Le prince se complut jadis à faire sentir que c'était elle qui avait introduit l'art en sa demeure. Et quand il y a quelques mois il s'en vint présider — geste unique dans l'histoire de la Belgique moderne — une séance solennelle où les lettres pures étaient exclusivement honorées, les battements de mains qui l'accueillirent ne se firent aussi nombreux et prolongés que pour que la future reine en eût sa part. » M. Verhaeren fait allusion à la confé-

rence où il parla avec tant de prestige des écrivains français de la Belgique et après laquelle le prince lui attacha à la boutonnière les insignes d'officier de l'ordre de Léopold. « Seule peut-être à la cour de Bruxelles, disait encore le poète dans cet article très remarqué et commenté, la princesse sait ce qu'il faut lire. Son choix ne s'égare point parmi les banalités de la librairie courante. Elle aime solidement l'art tout court et défend bien ce qu'elle aime. Toute cette floraison de poésie dont la Belgique d'aujourd'hui s'honore, elle la respire et s'y complaît. L'avènement du nouveau roi sera donc également — soyons-en convaincus — l'avènement et la reconnaissance et la glorification des lettres. On les instaurera à leur vraie place et l'ère sera définitivement close où tel ministre osait affirmer en plein Parlement que la Belgique vivait de bonne soupe et non de beau langage. »

Voilà des pronostics bien flatteurs pour le nouveau règne. C'est même la première fois, croyons-nous, qu'un véritable écrivain, qu'un poète de talent et de caractère indépendants, prononce un éloge aussi catégorique de son souverain. Puisse-t-il dire vrai! Mais puissent surtout Albert et Elisabeth ne point encourager les cléricaux et surtout les bureaux du ministre Descamps-David, voire ceux de n'importe quels politiciens au pouvoir, dans la fondation et la protection d'une littérature d'Etat, c'est-à-dire d'une littérature orthodoxe, de juste milieu, conforme et courtisane. Roi pour roi, en ce cas, nous aurions perdu au change. Mieux vaudrait mille fois alors un souverain se désintéressant aussi complètement que Léopod II de la production de nos poètes et de nos prosateurs qu'un royal Mécène se faisant l'instrument docile du népotisme, du favoritisme, des haines hypocrites et des tartuferies de telle ou telle camarilla.

Sous ce rapport il faudra voir nos jeunes princes à l'œuvre.

En attendant, ce qui contribuerait à nous inspirer quelque confiance dans leur goût et dans leur initiative, tout au moins dans ceux de la reine Elisabeth, c'est qu'elle appartient à la branche aînée des Wittelsbach, c'est-à-dire à la famille de ce Louis II, roi de Bavière, qui protégea et soutint Richard Wagner à la fois contre les cabales de ses ministres et courtisans aussi bien que contre l'opposition du *mob* démocratique — et à celle de cette exquise impératrice Elisabeth d'Autriche, victime du plus lâche et du plus stupide des attentats, qui gardait un culte fervent au poète Henri Heine, en dépit des haines que s'était attirées le terrible railleur de la part du chauvinisme et du caporalisme prussiens!

Memento. — Accusés de réception : M. Louis Delattre : *le Pays wallon* (Association des écrivains belges, Bruxelles) ; M. Léopold Courouble : *Madame Kaekebroeck à Paris* (Paul Lacomblez, Bruxelles) ; M. Dumont-

Wilden : *le Portrait en France* (Van Œst, Bruxelles) ; M. JosephChot : *Monsieur le Professeur* (Société belge d'édition, Liège).

A lire, dans la *Revue de Belgique* de décembre : *Hubert van Eyck, le maître de l'agneau mystique*, par M. A. J. Wonters, et *Une histoire des lettres Belges*, par M. Maurice Wilmotte, deux études extrêmement intéressantes.

Dans *la Belgique artistique et littéraire* de décembre : M. Hubert Krains : *le Lapin et les cerises ;* M. Louis Delattre : *Contes d'Avant l'Amour ;* M. Gérard Harry : *les Moulins ;* M. Sylvain Bonmariage : *Enquête sur la Littérature nationale.*

Dans *la Vie intellectuelle* de novembre des proses de M. J.-H. Rosny, des vers de M. Séverin, les *Propos de Littérature* de M. Rency ; dans le numéro de décembre : M. Louis Delattre : *l'Herbe et la Feuille ;* M. Jean Lalnen : *Propos d'art ;* une bonne étude sur le peintre Jacob Smits; M. Rency : *Propos de Littérature*, dont une critique du dernier livre de M. Courouble.

Dans le *Thyrse* de décembre, le compte-rendu du 10e anniversaire de la fondation de cette revue, avec un joli discours de M. Henry Maubel.

Dans *l'Art flamand et hollandais* de novembre, une étude copieusement illustrée sur Jan Steen, et dans celui de décembre, une autre, non moins enrichie de belles reproductions, sur des œuvres de Rembrandt recemment découvertes.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Constance Hill : *Maria Edgeworth and her Circle in the Days of Buonaparte and Bourbon*, 21 s., John Lane. — Edward Hutton : *Giovannni Boccaccio, a Biographical Study*, 16 s., John Lane. — Arthur Ransome : *A History of Story-Telling*, with 27 Portraits by J. Gavin, 10 s. 6 d., T.-C. and E.-C Jack. — Richard Edgcumbe : *Byron, the last Phase*, 10 s. 6 d. John Murray. — Memento.

La célébrité de miss Maria Edgeworth peut paraître à l'heure actuelle quelque peu décrépite, — dans le genre de celle de Zénaïde Fleuriot, en mieux, par exemple, — et il serait fort étonnant de rencontrer de nos jours un lecteur bénévole et enthousiaste de *Castle Rackrent* ou de *Belinda*, des *Moral* ou des *Popular Tales*, de la *Modern Griselda* ou de *Leonora*, ou même des deux séries de *Tales of Fashionable Life*. Ces œuvres, pourtant, et les autres que nous ne citons pas, peuvent intéresser l'érudit qui y rechercherait l'influence de Rousseau, entre autres, car le père de Maria Edgeworth, ce personnage extravagant et curieux, publia, en 1798, avec sa fille, deux volumes, traitant d'*Education Pratique*, dans lesquels on retrouve, modifiées, les idées émises par Rousseau dans *l'Emile*. En outre, les romans irlandais de Miss Edgeworth, *Castle Rackrent* (1800), *The Absentee* (1812) et *Ormond* (1817), ne sont pas sans valeur ; sans doute, ils sont trop didactiques, l'intrigue y est trop pauvre, les personnages trop « en bois », mais on peut encore les

lire pour le pathétique et la verve spirituelle qu'on y trouve, pour leur dialogue brillant et leur simplicité, leur vivacité, leur réalisme sain, pour la vive représentation de l'époque qu'ils décrivent et de la contrée malheureuse et désolée où se déroule leur action. N'est-ce pas Tourguenieff qui déclare qu'en débutant dans la carrière littéraire il fut un disciple inconscient de Miss Maria Edgeworth ? Il est probable, dit-il en substance, que, si Maria Edgeworth n'avait pas décrit la pauvre existence des Irlandais du Comté de Longford, l'idée ne lui serait pas venue de donner une forme littéraire à ses impressions sur les classes parallèles en Russie.

La vie de Maria Edgeworth fut peu mouvementée ; cependant elle offre assez d'éléments intéressants pour avoir fourni à Miss Constance Hill la matière d'un très agréable volume intitulé **Maria Edgeworth and her Circle** *in the Days of Buonaparte and Bourbon*. L'auteur ne s'est pas proposé d'écrire une biographie complète, mais de relater surtout, de façon anecdotique, les voyages en France et en Angleterre de Miss Edgeworth. Le premier de ces voyages date de 1802 et les souvenirs pittoresques sont habilement rassemblés et mis en lumière par Miss Hill. Les Edgeworth virent beaucoup de gens et beaucoup de choses à Paris, et les jugements qu'ils portent sur la France et les Français sont fort piquants. Le volume est édité avec grand soin et contient de nombreuses illustrations.

§

L'ouvrage de Mr Edward Hutton : **Giovanni Boccaccio, a Biographical Study,** mérite d'être signalé comme l'un des plus importants qui aient été consacrés à l'auteur du *Décaméron*, depuis la *Vita di Giovanni Boccaccio* que Baldelli publia au début du XIXe siècle et que l'on consulte encore avec fruit. Certainement il existe, dans les différentes langues d'Europe, des monographies remarquables, comme celles de Crescini et d'Arnaldo della Torre, en italien, et de Koerting et de Marc Landau en allemand, sans compter une infinité d'études diverses se rapportant plus ou moins directement à Boccace et à son œuvre. Mais jusqu'à présent aucun livre n'était aussi complet que celui de Mr Hutton, qui a essayé, dit-il, de donner une étude critique et biographique d'un des premiers humanistes, une étude où, pour la première fois, tous les faits sont placés devant le lecteur avec l'indication précise de leurs sources. Il est juste de considérer Boccace comme l'un des créateurs de la littérature moderne, et quoi qu'on pense de la place qu'il accorde dans son œuvre aux préoccupations sexuelles, il faut reconnaître que son réalisme inimitable nous dépeint, mieux qu'en aucun autre ouvrage de la même époque, la vie en Italie au XIVe siècle, et il est également

maître dans la comédie de caractère que dans la comédie de situation. Les savants spécialisés dans l'étude de cette période pourront adresser à Mr Hutton divers reproches à propos de certains chapitres de son livre; en particulier, nous semble-t-il, à propos de celui où il est traité des relations de Boccace avec Dante. Par contre, toute la partie relative à l'intimité de Dante et de Pétrarque nous paraît digne de tous éloges. L'importance du rôle et de l'influence de Boccace ressort admirablement de l'exposé de Mr Hutton, qui recherche habilement aussi ce qu'il peut y avoir d'autobiographique dans les œuvres de son auteur et s'appuie toujours sur une documentation scrupuleusement vérifiée, selon toute apparence. Le travail de Mr Hutton remplacera heureusement, pour les lecteurs anglais, le livre de J.-A. Symonds, qui renfermait de trop nombreuses et regrettables erreurs. Un copieux appendice renferme des documents intéressants, un tableau synoptique du Décaméron, une bibliographie et de précieux index. De fort belles et curieuses illustrations ajoutent leur agrément à la valeur très réelle de ce remarquable ouvrage.

§

« Je hais, comme je hais les touristes dans Notre-Dame, les petits livres impertinents sur de splendides sujets. Le cœur serré, je me demande si j'en ai fait un... Impertinent ou non, mon livre est très vulnérable... » En effet, le livre de Mr Arthur Ransome, **A History of Story Telling**, est fort vulnérable, encore qu'on ne puisse lui reprocher d'être impertinent. Sa vulnérabilité provient surtout de ce qu'il paraît un recueil d'essais séparés qui auraient été réunis par la suite, retapés, rafistolés, pour ainsi dire, — entre lesquels on aurait jeté des ponts pour leur donner un vague aspect de cohésion et de relation. Mais avec quelle habileté l'auteur se tire de ce travail de tapisserie. Ce n'est pas l'histoire, mais seulement *une* histoire de l'art de conter que j'ai entreprise, dit-il, et, par une série d'arguments d'une adresse séduisante, il arrive à convaincre son lecteur, et à se justifier même de ses omissions, de ses lacunes, de ses défauts. Et le résultat est un livre charmant, où à part, Boccace et Cervantès, l'on rencontre, en une entente des plus cordiales, des Français et des Anglais surtout : Jean de Meung et Geoffrey Chaucer, Fielding et J.-J. Rousseau, Chateaubriand et Walter Scott, Le Sage et Defoe, Richardson, Smollett, Fanny Burney, Jane Austen, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Balzac, Godwin, Théophile Gautier, Edgar Poe, Hawthorne, Mérimée, Flaubert, Maupassant. Mr Ransome, très savamment, très scrupuleusement, les a tous lus, appréciés, aimés : il avoue pour ces auteurs son faible et nous le fait aisément partager. Le livre est orné, à la manière des masques de Vallotton, de portraits fort réussis dus à l'interprétation très artiste de Mr J. Gavin.

§

Pour qui donc écrivent les historiens de la littérature? peut-on se demander devant les réticences, les précautions oratoires, les allusions apeurées, auxquelles ils ont recours dès qu'il faut arriver, dans la vie d'un homme illustre, à des faits ou à de simples incidents d'un caractère qualifié plus ou moins arbitrairement de scandaleux. Il nous souvient d'avoir lu, jadis, un très bel et très courageux article de Mr Edmond Gosse, où cet éminent écrivain protestait contre l'habituelle manière des biographes anglais qui masquent soigneusement tout ce qu'il y eut de faiblesses humaines chez leurs personnages, et ne donnent d'eux que des portraits falsifiés. Quant il s'agit de Byron, par exemple, n'est-il pas absurde et grotesque de maquiller et de truquer tout le côté passionnel de la vie du grand poète réprouvé? Dans le livre de Mr Richard Edgcumbe : **Byron : The Last Phase**, on éprouve un certain désappointement : il a une révélation à faire d'un « incident qui, du vivant de Byron, ne fut connu que de ceux qui étaient tenus au silence ». Mais il « regrette de ne pouvoir avec plus de précision indiquer ses sources ». Et il se met à ratiociner tout autour de l'incident, à discuter, à laisser peu à peu deviner. Pourquoi tout ce mystère ? Ne peut-on pas exposer nettement, sans tomber dans la vulgarité, tous les faits de la cause? Mrs Musters, séparée de son mari, a une liaison avec Byron et se trouve enceinte. On met Augusta Leigh, la sœur du poète, au courant de la situation. Augusta feint une grossesse ; en avril, Mary Chaworth, femme séparée du Squire Musters, accouche secrètement et Mrs Leigh simule un accouchement. La fille de Mary Chaworth devient Miss Medora Leigh. Voilà le grand secret, bien plus romanesque qu'inavouable, et qu'on suppose que nous avons deviné depuis longtemps. A part ces excès de discrétion, le livre de Mr Edgcumbe est plein de pages intéressantes, mais quand nous donnera-t-on, de Byron, une biographie exacte et franche qui fera, une fois pour toutes, justice des racontars et des légendes?

Memento. — The Gutemberg Press, de Bruxelles, a récemment publié une très exacte et très littéraire traduction d'*Escal-Vigor*, le beau roman de George Eekhoud. Dans une très éloquente préface, il est rappelé que le livre fut poursuivi en Belgique et que l'auteur bénéficia d'un verdict d'acquittement, aux applaudissements de ses nombreux admirateurs. Ce n'est pas aux lecteurs du *Mercure* qu'il faut faire l'éloge de George Eckhoud, et de ses livres, œuvres d'art façonnées avec une infinie patience, et ciselées avec une prodigieuse habileté. *Escal-Vigor*, œuvre puissante, vivante, émouvante, a laissé une impression inoubliable à tous ceux qui l'ont lu. Espérons qu'il se trouvera en grand nombre, par delà le détroit, des gens de goût pour apprécier comme elle le mérite cette œuvre admirable, dans sa très élégante version.

Messrs Constable and Co ont réimprimé, en un très joli petit livre, le bel article que M. J.-M. Barrie publia au lendemain de la mort de *George Meredith* Ce sont dix pages, à peine, mais si profondément émues et poétiques qu'elles font venir les larmes aux yeux.

Dans *The Atlantic Monthly*, miss Elizabeth Bisland commence la publication des *Japanese Letters of Lafcadio Hearn.*

Au sommaire du *Harper's Magazine*, des vers de Mr Thomas Hardy, d'intéressantes *Recollections of Andrew Johnson* et un article sur la peinture de Mr Lucien Simon.

Dans *Collier's, the National Weekly*, de New-York, qui donne, si copieusement illustrés, des articles sur les événements d'actualité, on trouve, dans le n° du 25 décembre, une nouvelle de sir Gilbert Parker, *Norah.*

Dans le numéro de janvier de *The Fortnightly Review* paraissent les trois premiers chapitres d'une œuvre posthume de George Meredith : *Celt and Saxon.* Dans ce même numéro, Madame Georgette Leblanc disserte avec son charme habituel sur les récentes héroïnes de Maurice Maeterlinck.

Avec d'excellents poèmes de Francis Thompson, de Sturge Moore,de W. de la Mare et d'Ezra Pound, *The English Review* donne la seconde partie du roman de miss Violet Hunt; *The wife of Altamont*, et toute une série de remarquables articles.

Parmi les nombreux et intéressants articles de *The World's Work*, traitant de toutes les questions d'actualité à un point de vue scientifique et pratique, quelques pages sont à signaler sur l'ouvrier en Allemagne et sur l'aviation au cours de l'année écoulée.

The Englishwoman, de janvier, continue à donner dans chacun de ses numéros un choix d'articles et d'études fort sérieusement faits, et se rapportant, pour la plupart, aux questions féministes, envisagées sous un aspect pratique et intelligent, sous tous leurs aspects vraiment sérieux.

Les questions de politique impériale sont traitées avec compétence dans *The Empire Review*, dont le dernier numéro contient un article de Mr Edward Dicey sur le chemin de fer de Bagdad, et une étude sur les déités et les croyances de l'Hindoustan par le Dr C. F. Coxwell.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Asociatiunea româna pentru înaintarea si respândirea Stiintelor. — Le Centenaire Saguna. — Gr. G. Tocilesco. — Memento.

Tandis que les Universités de Genève, de Leipzig célèbrent les 350e, 500e anniversaires de leur fondation, et que celles de Prague ou de Padoue pourraient remonter plus haut encore, la Roumanie doit attendre quelques années avant de pouvoir fêter le premier cinquantenaire de ses grandes Ecoles, et vingt ans d'existence y représentent dejà pour une Société littéraire ou scientifique un laps de temps respectable. Toutefois cette constatation ne nous offre qu'une occasion de plus de redire combien le splendide développement de ce pays fut rapide. Dans le discours qu'il prononçait pour le 19e anniversaire de

la *Société roumaine des Sciences*, dont il fut l'un des principaux membres fondateurs, M. le Dr C. J. Istrati disait : « Il n'y a pas vingt-cinq ans que nous avons commencé à donner à nos spécialistes les moyens de travailler et cependant, déjà, on tient compte de nos travaux et ils sont généralement bien vus à l'étranger. » Cet été, M. Spiru Haret rappelait : « Il y a trente ans, quand je suis rentre de l'Etranger, j'ai trouvé dans le pays une atmosphère intellectuelle réduite à zéro. A la Bibliothèque de Bucarest, il y avait un seul livre de science, c'était une arithmétique. Aujourd'hui nous avons une pléiade de savants et une vaste bibliothèque. » Et le ministre de l'Instruction publique de conclure: « Ce magnifique changement est dû certes aux sacrifices consentis par l'Etat; mais en grande partie aussi à l'*Association pour l'avancement et la diffusion des Sciences*. »

Cette Société groupe aujourd'hui, sans leur enlever leur individualité respective, quatre sociétés du pays, dont trois moldaves: la Société des médecins et naturalistes de Iassy, la plus ancienne des sociétés scientifiques roumaines; créée en 1833 par Cihac et Zotta sur le modèle de celles d'Allemagne, la Société scientifique et littéraire *Arhiva*, fondée par Gr. Cobalcescu (1889) et aujourd'hui présidée par le savant historien A. D. Xenopol, qui dirige la revue du même nom ; la Société des Sciences de Jassy, plus récemment constituée autour des *Annales scientifiques* de l'Université de Jassy dont les travaux sont très appréciés ; enfin la Société des Sciences de Bucarest, devenue Société roumaine des Sciences, qui doit au zèle et à l'activité de M. Istrati son existence et l'extension qu'elle a prise. Pour réunir en faisceau ces divers éléments et pour mieux délimiter sa tâche et ses moyens d'agir, l'Association s'est déjà réunie deux fois en Congrès : à Iassy d'abord, le vieux foyer de culture roumaine, la capitale de l'Union, du 2 au 5 juin 1902 ; à Bucarest ensuite, où M. Istrati organisait en même temps une Exposition, de caractère plutôt scientifique, comprenant spécialement les applications des sciences à l'industrie, qui fut le coup d'essai de la grande exposition jubilaire de 1906, et qui dura du 21 au 25 septembre 1903. Les comptes-rendus des séances et les communications originales qui y furent faites en français, en allemand aussi bien qu'en roumain, forment deux énormes volumes des plus intéressants. A mon vif regret cette suite de travaux spéciaux chimiques, mathématiques ou médicaux, ressortissent trop peu de ma rubrique et moins encore, hélas ! de ma compétence. Néanmoins, pour donner ici une idée de l'activité multiple de l'Association, je citerai entre cinquante au premier Congrès : l'*Historique de la découverte d'une nouvelle classe de matières colorantes et de quelques produits d'oxydation du Phèneamine par l'air*, du Dr Istrati ; les *Recherches sur la composition*

chimique du pétrole roumain, par P. Poni; la *Distribution géologique des zones pétrolifères en Roumanie,* par le Dr L. Mrazek; la *Caractéristique de l'alimentation du paysan roumain*, par le Dr A. Urbeanu, qui est dans la proportion habituelle de 1 de matières azotées contre 10 de matières non azotées, ce qui revient à enregistrer le dépérissement physique et intellectuel du peuple; on n'y remédiera pas en remplaçant la « mamaliga » par le pain, mais en améliorant la culture de bonnes qualités de maïs. Au 2e Congrès, la matière, beaucoup plus abondante, comprend les mathématiques; la Physique et Chimie (recherches de MM. Zaharia, Saidel, Poltzer, Pop sur les céréales roumaines); la Minéralogie (avec les *Observations géologiques en Roumanie au XVIIIe siècle*, recueillies par M. Gr. Stefanescu); l'Anthropologie, Physiologie, Zoologie et Botanique; le Génie civil; l'Hygiène et la Médecine; la Médecine vétérinaire; la Pharmacie; l'Agriculture et Sylviculture; les Sciences sociales et économiques, où je relève le *Patronat dans l'église orthodoxe de Bucovine* par le P. Dém. Dan; *la Magie et la science* par J. Iesan, qui définit heureusement la magie « une science naturelle inconnue »; du même Dr Urbeanu : l'*Importance de la Soia dans l'alimentation des enfants* chez le paysan roumain, « qui mange et ne se nourrit pas », chez lequel il arrive souvent que l'enfant n'ait jamais vu de lait et n'en connaisse plus le goût depuis qu'il a cessé de prendre le sein, parce que la production laitière ne suffit pas à la consommation du pays; or le lait de « soia », de qualités équivalentes au lait animal, obtenu au prix maximum de 5 centimes le litre, rendrait des services précieux surtout pendant les longs carêmes orthodoxes, près de 200 jours par an!

§

De grandes fêtes, célébrées dans tous les pays de langue roumaine, ont marqué en octobre le premier centenaire de naissance du grand Métropolite transylvain André baron Saguna (pron. *Cha-gou*). Une importante monographie historique de sa vie et de ses œuvres, par le Dr Joan Lupas, professeur au Séminaire Andreian de Sibiu, est venue compléter les articles de circonstance consacrés à l'évêque patriote par les écrivains J. Slavici, Iorga, feu Barcianu, et d'autres. En voici un résumé d'après le journal *Minerva* et la revue *Luceafar*.

Le restaurateur de l'Eglise roumaine en Hongrie, qui devait être anobli et jouir à la cour d'Autriche d'une considération que ne connut aucun autre chef politique ni religieux des Roumains, naquit à l'extrême frontière nord du territoire habité par sa race, de pauvres marchands macédoniens, et son père embrassa le catholicisme dans l'unique espoir d'obtenir la protection de l'archevêque d'Eger pour

ses enfants. Le jeune André fait donc ses études, très brillantes, dans un gymnase catholique, les poursuit aux facultés de droit et de philosophie de Pest, et ignore sa langue maternelle. Cependant, chez un oncle, Grabovski, qui a une sorte de salon littéraire où fréquentent les Roumains des différentes provinces, il entend parler des misères de sa nation. Il se décide à relever ce peuple. Grâce à l'insistance de sa mère et de son grand-père, il revient à la foi orthodoxe et à 20 ans entre en religion. Mais il n'existe pas d'écoles roumaines et quand il a terminé ses études théologiques, c'est à la faculté « serbe » de Carlovitz qu'il est nommé professeur; quand il est consacré évêque (1848) c'est en « serbe » qu'il prononce le discours où il déclare qu'il veut « réveiller les Roumains ardélains de leur profond sommeil ». Sa succession au siège du très humble Vasile Moga, mal accueillie, n'est rien moins qu'aisée. Il trouve une religion à peine tolérée, des prêtres pauvres et peu instruits, sans attache avec le peuple, des évêques qui n'osent pas faire leurs tournées pastorales, des églises que l'on n'a pas le droit de construire sur les rues, mais à l'écart dans les cours. Son énergie infatigable, sa prudence diplomatique ont raison de tant d'obstacles. Il se met hardiment à la tête du mouvement de 1848 et on lui doit sans doute l'entente des orthodoxes et des grecs-unis, qui permet de mettre en scène l'unique et imposante manifestation de Blaj le 3/15 mai sur le Champ de la Liberté. Parti en mission pour Vienne, c'est à peine s'il sauve sa tête à Budapest. Quand la résurrection hongroise, en hiver 1849, est à peu près maîtresse de tout le pays, Saguna passe à Bucarest, et bien que traqué par les Russes, il arrive par la Bucovine et la Galicie, à Olmutz où s'était réfugiée la Cour d'Autriche : avec les députés bucoviniens, il insiste auprès de François-Joseph et de son Gouvernement pour obtenir l'autonomie nationale de tous les Roumains de la monarchie, présentant en germe déjà les idées fédéralistes que soutient aujourd'hui, avec tant de science et de courage, M. Aurel C. Popovici, comme la seule solution équitable du conflit des nationalités. Après la soumission des Hongrois, Saguna, en moins de dix ans, donne à son Église une organisation qu'il fait reconnaître par l'Etat, qui assure son autonomie définitive; obtient qu'elle soit subventionnée comme les autres; entretient des correspondances avec les évêques de Roumanie qu'il intéresse à son œuvre; crée, avec les ressources que lui apporte la charité publique, des institutions telles que l'Association transylvaine pour la littérature et la culture du peuple roumain; multiplie les écoles, fonde le Séminaire qui portera son nom : « Andreian », la première typographie diocésaine, et lance le journal *Telegraful român;* publie des ouvrages religieux et moraux. Le P. Gh. Tulbure, qui a étudié en un livre l'activité littéraire du Métropolite érudit, répartit ses œuvres

sous quatre chefs : les écrits politiques-religieux, qui contiennent les documents de la lutte soutenue par Saguna pour les droits de son église ; les écrits didactiques-religieux, à l'usage du clergé; les instructions scolaires; et les écrits de circonstance, lettres pastorales et circulaires. Sans écrire dans une langue très pure, Saguna évite les néologismes et recourt de préférence aux termes anciens et populaires; son style a une souplesse empruntée aux vieux livres d'église. Ses rééditions de livres canoniques se distinguent par une forme soignée, à la fois traditionnelle-ecclesiastique et populaire, supérieure même, assure-t-on, à celle des récentes éditions de Roumanie ; la *Bible Saguna* de 1858 demeure un modèle. Appelé en 1865 en audience à Vienne, le vieil archevêque eut le navrement, après les efforts de toute une vie, de s'entendre dire par l'empereur que « si les Hongrois font des concessions, on leur en fera aussi », c'est-à-dire que les Roumains leur seraient sacrifiés sans merci (comme devaient l'être à leur tour les Croates). La guerre de 1866, en abattant l'Autriche, allait servir les Hongrois : les droits de la Nation roumaine, inscrits aux deux premiers articles de loi de la Diète de Sibiu furent abolis. Les espoirs et plans politiques de Saguna étaient anéantis. Il mourut le 16 juin 1873. Il fallut quarante ans aux Roumains de Hongrie pour renoncer au passivisme sentimental et utopique préconisé par Baritiu, et revenir à la politique réaliste active menée avec tant de vigueur par le prévoyant prélat. Ce fut pour voir, cet été, l'autonomie de l'église roumaine une nouvelle fois violée par le même empereur. Mais si Saguna revenait, passerait-il au camp magyar pour quelques promesses arrachées par les circonstances à des politiciens moins dignes de créance que les diètes d'autrefois, et se détacherait-il à la légère de l'Autriche, qui est malgré tout le seul élément d'ordre dans la monarchie?... Quoi qu'il en soit, les têtes de Saguna sont venues à point pour retremper le courage des Roumains dans la crise difficile qu'ils traversent.

§

La mort de Gr. G. Tocilescu enlève à la Roumanie une de ses personnalités notoires. Docteur ès-sciences philosophiques, licencié en droit, élève de l'Ecole des Hautes Etudes à Paris, membre de l'Académie Roumaine, de la Société archéologique de Moscou et de différents instituts similaires, professeur à l'Université et directeur du Musée National d'antiquités de Bucarest, sénateur, écrivain fécond et conférencier recherché, il a publié entre autres des *manuels d'histoire* pour les écoles, que nous lisions volontiers; le gros ouvrage *la Dacie avant les Romains* (1880), qui eut le prix Odobescu de l'Académie; les *Monuments épigraphiques et sculpturaux du Musée*, titre provisoire du catalogue qui ne fut pas mené à bonne fin; il dirigeait

la *Revue d'archéologie, d'histoire et de philologie*. Mais il s'est surtout efforcé d'accoler son nom à la découverte du monument d'Adam-Klissi et aux fouilles de Trœsmis ; il faut regretter que ses procédé n'aient pas été à l'abri de tous reproches. Dans les deux cas, son mérite personnel, contesté, semble fort réduit. M. Al. Tzigara-Samurcas a établi, au sujet du Tropœum Trajani (*Convorbiri literare*, janvier 1907), que l'ouvrage paru à Vienne en 1895 porte comme noms d'auteurs ceux de l'illustre O. Benndorf et de G. Niemann, et que celui de M. Tocilescu n'y figure que comme nom d' « éditeur » ; que la *traduction* roumaine, faite sur ce texte allemand, « glisse avec beaucoup d'habileté sur la part de travail scientifique qui revient à MM. Benndorf, Niemann et à l'élève de ce dernier M. Dreger » ; que c'est donc bien à tort que le catalogue du Musée National des Antiquités, page 5, avance que le monument d'Adam-Klissi a été « mis au jour et *étudié* par le directeur du Musée». — Quant à la découverte de Trœsmis, je sais, — pour avoir eu les dossiers de l'affaire entre les mains, — que le premier mérite en revient à un ingénieur franc-comtois, feu Désiré More. C'est sur son propre domaine d'Iglitza, don du Sultan en récompense de services signalés, que ce modeste pionnier de civilisation dans une contrée encore toute barbare, reconnaît (oct. 1860) les traces et déchiffre le nom oublié de la citadelle romaine que mentionnent encore les premières cartes des Génois et des Hollandais.

Mais loin de lui valoir la moindre des satisfactions qu'il était en droit d'attendre, cette découverte empoisonna la vie de l'excellent homme et hâta sa fin. A peine les fouilles commencées, il doit se défendre contre les déprédations des pillards turcs qui le croient à la recherche d'immenses trésors, l'attaquent et mettent le feu à son installation. Ce fut presque pire encore, lorsque les premières inscriptions et monnaies, annoncées par le *Moniteur français*, eurent attiré l'attention des archéologues d'occident et de leurs gouvernements ; More est débordé par les curieux ; ses premières inscriptions à peine recueillies sont copiées tant bien que mal, parfois à la dérobée, par les consuls de Galatz et transmises à Mommsen, à Rénier, à l'Académie de Vienne ; les délégués officiels français, Baudry et Boissière, se comportent chez lui avec une arrogance et une indélicatesse qui vaudront la peine un jour d'être racontées et qui obligent More à recourir aux autorités turques pour faire cesser ce nouveau pillage ; il doit réclamer à cor et à cri des sommes convenues, qui couvrent à peine les frais des travaux qu'il accomplit avec ses propres ouvriers et qui lui sont imputées gros bénéfices dans une bonne affaire ; pour comble de malheur, le passage d'un corps d'armée russe en 1877 le met à deux doigts de la ruine, et enfin le gouvernement roumain, devenu maître de la Dobroudja, lui conteste ses

titres de propriétés : il doit soutenir un long procès et ne le gagne, car il y a tout de même des juges à Bucarest, qu'après mille fatigues et tracasseries, qui l'épuisent. Pendant ce temps, les débats au sujet de la découverte se sont peu à peu éteints, les monuments épigraphiques éparpillés, et D. More se trouve frustré du fruit matériel et moral de ses peines dans les mêmes proportions où l'architecte italien Fossati le fut par Salzenberg du mérite d'avoir pris copie dès 1849 des mosaïques d'Aghia Sofia à Stamboul. Il ne serait pas juste d'oublier le complet désintéressement qu'il mit à faire profiter et son pays natal et son dernier pays adoptif, d'une des plus belles découvertes archéologiques du siècle, et le nom de Désiré More mérite de demeurer attaché à une œuvre qui lui coûta presque une fortune et la vie, qui fut sa dernière passion d'homme de science.

Memento. — La presse roumaine de Hongrie enregistre en fin d'année à la fois un deuil et un triomphe : A Sibiu, la *Tera noastra* cesse de paraître... pour un an du moins ; on ne peut que souhaiter aux Transylvains de n'être pas privés définitivement de l'appui éclairé de cette vaillante feuille. A Arad, le journal *Tribuna* inaugure son « palais ». Fondée à Noel 1895 par un comité dont faisaient partie J. Slavici et le P. V. Lucaciu, elle eut pendant 12 ans pour rédacteur en chef M. J. Russu-Sirianu ; condamné pour la 4e fois, en mai de cette année, à propos de son livre *Iobagia* (les corvéables, simple recueil de documents historiques et d'anciennes lois de Hongrie), à plusieurs années de prison, ce dernier a préféré, vu son âge et sa santé, se retirer en Roumanie. C'est à la *Tribuna*, actuellement dirigée par M. Sever Bocu, c'est à son initiative et à sa propagande qu'il faut attribuer la reprise de l'activité du parti roumain, l'élection de députés roumains au parlement, un en 1903, le Dr Aurel Vlad, huit en 1905, quatorze en 1906.

Le journal *Minerva* (Bucarest), auquel j'emprunte ces détails, continue de se faire apprécier par le constant exemple de droiture, de modération conciliante et de fermeté qu'il donne dans tous les débats politiques ou religieux, sociaux ou administratifs, aussi bien que d'impartialité dans les questions littéraires, artistiques ou théâtrales. Nouvelles originales de MM. Sadoveanu, Joan Adam, Z. Bârsan ; traductions vraiment étonnantes des fables de La Fontaine par MM. Anghel et Josif ; comptes-rendus détaillés, illustrés, des fêtes Saguna, de celles données à Bucarest en l'honneur des 70 ans de M. Titu Maiorescu, etc., etc.

Sous le titre : Les *Figures contemporaines de Roumanie*, M. Th. Cornel a entrepris la publication d'un grand dictionnaire biographique qui comprendra la Société, la Politique, les Sciences et les Arts, l'Enseignement, les Administrations, l'Agriculture, la Bienfaisance. Les premiers fascicules, qui vont jusqu'au nom Assan, présentent non seulement les biographies intéressantes d'hommes et de familles célèbres : Alexandri, Grég. Alexandresso le fabuliste, G. Asakhi, les peintres Alpar, Aman, les Arapu, les Arbure, les Aslan, et parmi les vivants celles des artistes N. Angelescu,

Aricescu, Artachino, mais toute une documentation iconographique des plus précieuses et qu'il était grand temps de réunir.

L'humoriste Amargo continue d'épingler les sottises et les travers de ses concitoyens ; à l'*Indépendance Roumaine* il est à bon poste pour les voir ; mais ses satires et épigrammes ne sont pas méchantes, c'est « ridendo » qu'elles tendent, si elles y tendent, à corriger les mœurs ; et les *Câte-va glume* (quelques plaisanteries) du dernier petit volume illustré sont sûres de provoquer plus de rires que de fâcheries.

Mme Maria D. Panaitescu a publié chez Gœbl-Rasidescu deux charmants petits albums d'art populaire : l'un d'œufs de Pâques historiés, l'autre de broderies, avec indications de lieu d'origine précises.

Je ne rappelle que pour mémoire les deux brochures : *Roumains et Maghyars*, réponse du journal l'Indépendance Roumaine à la « Ligue hongroise » et *les Hongrois et la Nationalité roumaine* en 1909 (procès de presse et autres persécutions) par N. Jorga, bien certain que, répandues comme elles méritaient de l'être, elles ont été lues partout.

MARCEL MONTANDON.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Famous french publishing houses (*The american Review of reviews*, decembre 1909).

« Avoir publié les *Wawerly Novels* ou *Vanity fair* ou les œuvres de Charles Dickens ou *la Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, ou *les Misérables* de Victor Hugo, est un honneur que le grand public n'a qu'à demi apprécié. Sans doute la postérité est d'abord redevable aux hommes de génie qui conçurent et écrivirent ces chefs-d'œuvre, mais elle contracté une dette secondaire envers les hommes de courage et de jugement qui donnèrent à ces livres la forme matérielle. » Nous trouvons ce passage, dit l'*American review of reviews*, dans un article de M. Alvan F. Sanborn, dans le *Bookman*, sur les maisons d'éditions françaises ; il n'y a aucun doute que son assertion ne soit fondée. Dans cet article M. Sanborn fait place aux négociations à la suite desquelles l'éditeur belge, Albert Lacroix, obtint de Victor Hugo de publier *les Misérables*. Lacroix avait entendu dire que Hugo venait de les achever et il avait juré solennellement devant Verboeckhoven, son associé : « *Les Misérables* seront à moi. » Il écrivit à l'auteur, s'offrant à subir ses conditions, à adhérer à toutes ses exigences. Le fils de Hugo, Charles, qui se trouvait à Bruxelles, servit d'intermédiaire. Les négociations s'avançaient, quand Hugo exprima le désir de rencontrer Lacroix et l'invita à venir le voir. L'entrevue est ainsi décrite :

« Aussitôt après déjeuner, le poète se mit à dicter à l'éditeur un traité remarquable par sa précision et sa prudence. Lacroix était assez ému en écrivant : il s'engageait à débourser des sommes dont il ne

possédait pas le premier sou. Où trouverait-il les 125.000 qu'il devait verser contre la remise du manuscrit?... Il ne restait plus aux parties contractantes qu'à apposer leurs signatures au bas du document.

A ce moment Lacroix se sentit pris d'un étrange scrupule. Il apercevait sur un coin du bureau une énorme pile de feuillets noircis. C'était le manuscrit des deux premiers volumes des *Misérables*. Il aurait voulu les toucher, les feuilleter, y jeter un coup d'œil. Timidement, il confessa son désir :

— Pourrais-je... examiner... un peu... le manuscrit ?

La main de Hugo s'abattit lourdement sur les feuillets :

— Non, c'est impossible. Supposez que c'est du papier blanc. J'ai signé, cela suffit.

Lacroix craignit de voir la terre s'entr'ouvrir et l'engloutir. Il avait offensé le poète, son dieu. Comment expier ce manque de tact ? Il leva vers lui des yeux pleins de repentir. Alors, prenant le contrat, il apposa sa signature à la suite de Victor Hugo. »

Le livre fut publié le même jour à Paris Bruxelles, Leipzig, Londres, Milan, Madrid, Varsovie, Budapest et Rio de Janeiro. Lacroix en vendit 600.000 exemplaires, qui lui rapportèrent un million, une grande fortune en ce temps-là.

Une des maisons le plus connues est celle de Hachette. En 1822, le gouvernement de la Restauration licencia l'Ecole Normale. Parmi ceux qui virent brisée leur carrière de professeur, se trouva Louis Hachette. Il acheta le petit commerce de livres de Brédif, dans la sombre rue Pierre-Sarrazin, et publia de bonnes éditions classiques. Il mourut en 1864 et, trois ans plus tard, les ventes annuelles montaient à 3.000.000. La maison Hachette fut une des premières à vendre dans les gares et à réaliser des éditions illustrées — on peut dire qu'elle a découvert Gustave Doré — et des périodiques illustrés. Elle publia une quantité de mazagines. Zola fut pendant un temps employé dans les bureaux de la maison Hachette.

La fortune de la maison Larousse n'est pas moins remarquable que celle de Hachette. Pierre Larousse était le fils d'un charron de Toucy. A vingt ans, il était instituteur à Toucy et c'est alors qu'il constata la médiocrité des livres scolaires alors en usage. Il résolut de faire mieux et, réunissant ses économies, il vint à Paris completer son éducation.

Tous les mois sa bonne mère lui envoyait un énorme pot de beurre fondu ; et grâce à cette nourriture substantielle, qu'il accompagnait de pain et d'oignons, ses économies lui durèrent huit ans. Alors il enseigna pendant trois ans dans une institution privée, employant ses loisirs à rédiger ses livres de classe et à rassembler des matériaux pour une encyclopédie... Il rêvait de publier un dictionnaire tel qu'on n'en aurait pas encore vu.

Il commença à faire paraître ses livres classiques en 1852 et treize ans plus tard il avait fait une fortune et lançait le premier fascicule de son *Grand dictionnaire universel*. Il détestait de tenir des livres et il payait ses auteurs comptant. L'un d'eux raconte :

« Quand nous lui remettions notre copie, nous y joignions le compte des lignes. Tant de lignes à tant faisant tant. Il regardait le total, plongeait sa main dans la poche droite de son pantalon, en retirait pêle-mêle du billon, de l'argent, de l'or, et il payait. Pas de reçu. C'était un simplificateur. »

En travaillant quinze ou seize heures par jour, il achevait son œuvre en 1871, la valeur de 400 vol. in-8 de 500 pages ; mais sa santé était complètement ruinée.

Une autre maison d'édition dont parle M. Sanborn est celle de Charpentier, fondée par Gervais Charpentier en 1835. Georges Charpentier, le successeur de Gervais, fut l'ami de Flaubert, des Goncourt, de Zola. Il publia le premier volume de la série des *Rougon-Macquart* en 1872.

Voici ensuite la maison d'Alphonse Lemerre, le sauveur des Parnassiens, celui qui prit en main *le Parnasse*, développa cette publication, et en fit le premier échelon de sa fortune. Anatole France fut pendant quelque temps le lecteur de la maison Lemerre.

Il ne faut pas oublier la maison Calmann-Lévy, qui prit naissance dans un cabinet de lecture de livres et de brochures de théâtre fondé rue Marie-Stuart par Michel Lévy, en 1836. Elle s'est acquis une grande réputation dans le domaine littéraire en publiant les œuvres de About, Balzac, Chateaubriand, Dumas père et fils, Guizot, Lamartine, Sainte-Beuve, George Sand, Sue, Tocqueville et beaucoup d'autres non moins éminents.

D'un caractère tout différent est la maison Stock, vieille de plus de 200 ans et qui garda pendant 118 ans (1782-1900) la même boutique sous les arcades du Théâtre Français. C'est là que se publie la fameuse Bibliothèque anarchiste à couverture rouge, là qu'on rencontra de 1897 à 1899 les plus marquants parmi les dreyfusards.

Mais la plus hardie de toutes les maisons d'édition de Paris est le *Mercure de France*, rue de Condé. C'est une revue de quinzaine qui publie des livres.

« Le *Mercure de France* est dans le même rapport avec le symbolisme et le mouvement qui en est sorti ou qui lui sont intimement parallèles que la maison Charpentier avec le naturalisme ou la maison Lemerre avec les Parnassiens. Il a groupé ensemble tous les écrivains audacieux et représente l'activité et les innovations littéraires de toute une génération. Il est trop tôt, peut-être, pour essayer de déterminer la place littéraire de la plupart des écrivains dont le *Mercure de France* s'est fait l'éditeur ; mais les œuvres de certains

d'entre eux, quoique encore peu connues dans le monde anglo-saxon, sont fort goûtées d'une élite non seulement en France, mais dans tous les pays latins. De plus le *Mercure de France*, s'est mis au premier rang des éditeurs qui cherchent à familiariser le public français avec les meilleures productions des litttératures étrangères contemporaines. »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Stendhal et ses amis. Lettres inédites de Buchon, Mareste, Prosper Mérimée.

Les lettres suivantes, adressées à Sutton Sharpe, font partie de la collection de sa nièce, Miss Lœtitia Sharpe, qui, avec sa bonne grâce habituelle, a bien voulu nous en donner la copie : nous lui en exprimons de nouveau toute notre gratitude.

Bien qu'en petit nombre et à l'état fragmentaire, ces lettres nous ont paru assez intéressantes pour être offertes aux lecteurs de la *Correspondance de Stendhal*, qui en trouveront ici une curieuse contrepartie.

Dans son remarquable ouvrage : *Sur Mérimée. Notes bibliographiques et critiques*, luxueusement édité par la librairie Henri Leclerc, M. Lucien Pinvert exprime le vœu d'une publication intégrale et complète de la Correspondance de Mérimée, et indique les difficultés de cette entreprise. La découverte incessante de nouveaux documents retarde la réalisation de cet attrayant projet, auquel chacun apporte sa modeste contribution. Si la nôtre n'est pas plus importante, c'est que Mérimée, par l'extrême liberté de ses propos, a rendu très difficile, pour ne pas dire impossible, la transcription de ses lettres intimes, par une plume soucieuse avant tout de *respectability*.

Mais nous ne doutons pas que ces obstacles ne soient un jour franchis par cette trinité *mériméiste* animée d'un zèle si méritoire : MM. Maurice Tourneux, Félix Chambon et Lucien Pinvert.

ADOLPHE PAUPE.

Lettres de J.-A. Buchon (1).

Paris, 26 novembre 1825.

Je suis allé hier soir chez Beyle, pour savoir s'il avait de vos nouvelles ou de celles de Southern (2), je l'ai trouvé corrigeant les épreuves d'une brochure, devinez un peu sur quel sujet ? *Sur l'industrie !* (3). Il paraît que, dans cette brochure, il dit beaucoup de mal des industriels. Je crains que, sur ce sujet, il ne déraisonne pas aussi agréablement et aussi plaisamment que d'habitude. Les ouvrages de

(1) Historien (1791-1846). Cf. *Correspondance de Sendhal*, édition Ch. Bosse, 1908, tome II, passim.
(2) Rédacteur à la *Westminster Review*.
(3) *D'un nouveau complot contre les Industriels*. Sautelet, 1825.

Beyle sont aussi amusants par les nombreuses erreurs qu'il y sème que par les vérités frappantes qui vous frappent (*sic*) parfois par leur nouveauté. Mais ici ce n'est plus le même terrain que le terrain toujours disputable et toujours disputé du goût. La raison y trouve des formes moins insubstantielles et je crains que notre ami Beyle ne perde pied dans des eaux bourbeuses et profondes.

Paris, 22 juin 1827.

Nous sommes allés, mardi dernier, avec Beyle, Lebrun (1), etc., prendre des glaces dans le cèdre du Liban, au Jardin des Plantes. Mlle Sophie (2) avait perdu un pari. On a beaucoup parlé de vous et on vous a fort désiré. Nous espérons tous que vous viendrez encore passer quelques instants de la belle saison près de nous.

Paris, 29 juin 1827.

Beyle et moi, nous allons demain avec plusieurs professeurs du Jardin des Plantes au-devant de la girafe (3). Mlles Cuvier viennent avec nous sur le bateau à vapeur. On veut accueillir aussi bien que possible la jeune étrangère, et la duchesse de Berry, qui s'ennuie excessivement de la vie monotone de la Cour, a voulu être la première à accueillir et complimenter la girafe à Paris. D'ici à quelques semaines, nous verrons les pièces pleuvoir à tous les théâtres, pour célébrer ce grand événement.

Paris, 17 juillet 1827.

Vos lettres rendent tout le monde jaloux. On se les communique pour avoir le plaisir de les lire ; elles passent successivement des mains de mesdames Cuvier à celles de Beyle et aux miennes. Je suis celui à qui vous écrivez le plus brièvement. J'espère que c'est parce que vous avez plus longtemps de l'amitié pour moi.

Lettre du baron de Mareste (4).

Paris, rue Saint-Lazare, n° 71.

6 août 1831.

Beyle est consul à Civita Vecchia. J'ai vu, ces jours-ci, Horace Vernet, directeur de l'Académie de peinture à Rome ; il m'a dit que le grand homme s'ennuyait outrageusement dans la Ville Eter-

(1) Pierre Lebrun, directeur du *Journal des savants*. — Cf. Félix Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, 1902, passim.

(2) Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier. Cf. *Notes intimes sur Georges Cuvier*, par le Dr E.-T. Hamy, 1906, passim, et *Correspondance de Stendhal*, 1908, t. II, passim.

(3) Voir lettre de Beyle, du 2 juillet 1827, II, 462.

(4) Voir Introduction à la *Correspondance de Stendhal*, I, p. XV.

nelle. Il veut parler librement comme dans nos salons de Paris ; il discute, il tranche, il discute à sa manière. Les pauvres Romains, qui ont une peur horrible de se compromettre avec leur aimable gouvernement, se bouchent les oreilles et s'enfuient. L'interlocuteur reste seul et il ne sait que devenir. Vous savez que pour lui un auditoire est chose nécessaire. Il m'écrit donc qu'il est malade, très malade, qu'il a des rhumatismes : qu'il craint le choléra morbus, etc., etc., ce qui veut dire : je suis rongé d'ennui. Il m'a envoyé dernièrement un gros cahier contenant des détails assez bouffons sur les *maquereaux* des cardinaux et des *monsignore* (1) ; il est évident que si sa diplomatie consulaire s'exerce sur de pareils sujets il doit avoir peu d'amis dans ce pays-là.

Lettres de Prosper Mérimée.

8 janvier 1829.

Dites donc un peu de bien de moi à Mlle Sophie [Duvaucel]. Je vois assez clairement qu'elle me méprise fort et qu'elle me regarde comme un apprenti scélérat, qui fait honneur à son maître en fait de crimes, c'est-à-dire Beyle.

Figurez-vous qu'elle, et sa mère surtout, sont scandalisées tout à fait, jusqu'à m'appeler imposteur, menteur, trompeur, etc., le tout parce que j'ai prétendu attraper mes concitoyens en leur donnant *la Guzla* comme une traduction... Je m'attends à être banni du Jardin des Plantes un de ces jours, ou, ce qui serait pis, à être enfermé dans la ménagerie, en qualité de monstre. Ces dames sont devenues terriblement susceptibles ; quand on n'est pas confit en vertus, et que l'on parle avec éloge de ce qui est passionné, on est un Don Juan, un fanfaron de méchanceté... Après tout, Mlle Sophie est toujours très aimable, mais Mme sa mère est intolérable et nous craignons qu'elle ne nuise à sa fille. Je regrette beaucoup d'avoir été présenté dans cette maison par Beyle, car il m'a chargé de sa mauvaise réputation et j'ai bien assez de la mienne...

15 mai 1832.

Beyle est toujours à Civita Vecchia. (*Déchiré*) révolution et croit que c'est par dissimulation seulement que les Romains sont lâches.

Paris, 26 juillet 1833.

Beyle a une grande envie de venir à Paris, mais il craint que sa langue ne lui fasse du tort. Je crois qu'à son ordinaire il s'exagère l'importance de ses actions et de ses paroles, et je l'ai engagé à

(1) Cf. Lettre de Beyle, du 24 novembre 1835 (III, p. 151) où ces détails figurent sous le titre : *Tartarie chinoise*.

venir. S'il vient, ce sera vers le milieu du mois prochain — ainsi vous vous rencontrerez.

Paris, 12 mai 1834.

Beyle a dernièrement irrité notablement son M[inist]ère, en présentant un chancelier à la fin de la lettre à son ministère, c'est d'ailleurs un homme tout à fait incapable. Il a de plus envoyé, signé de lui, un mémoire très bien fait sur le commerce des sucres : seulement, ledit mémoire, sous le nom d'un négociant, était depuis 8 jours au ministère.

S. d. (1).

Beyle, Mareste et moi, nous dînons aujourd'hui à Saint-Cloud. Rendez-vous aux Thuileries (sic), devant le Pavillon de l'Horloge à 2 heures 1/2 précises. M. d'Argout va partir pour Londres, le 1er octobre. Pourriez vous le recommander pour l'Athenæum ? Ce serait un *foreigner* véritablement de distinction, ex-ministre, descendant du Bon des Adrets. Je lui donnerai une lettre pour Broderiss (?), car il veut voir juger à toute force.

Tout à vous.

Pr MÉRIMÉE.

Mercredi, 21 septembre.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Almanach illustré de l'Echo du Merveilleux pour 1910; A. Leclerc. 1

Histoire

Arthur Chuquet : *Episodes et portraits*, 2e série ; Champion. 3 50

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule;* III. *La Conquête romaine et les premières invasions germaniques;* Hachette. » »

A. Le Moy : *Remontrances du Parlement de Bretagne au XVIIIe siècle;* Champion. 7 »

A. Le Moy : *Le Parlement de Bretagne et le pouvoir royal au XVIIIe siècle;* Champion. 10 »

Littérature

Paul Abram : *Cartes postales;* Sansot. 3 50

Guillaume Apollinaire : *L'Œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat*, introd., essai bibliogr., analyses et notes ; « Bibliothèque des Curieux ». 7 50

Mathieu Augé-Chiquet : *La Vie, les Idées et l'Œuvre de Baïf;* Hachette. »

Emile Faguet : *Les Dix Commandements de l'Amitié;* Sansot. 1 »

Emile Faguet : *Les Dix Commandements de l'Amour;* Sansot. 1 »

Ronsard : *Les Amours de P. de Ronsard Vendomois, commentées par Marc-Antoine de Muret*, nouv. éd. publiée d'après le texte de 1578, par H. Vaganay ; Champion. » »

Sirius : *Rhapsodies hongroises et autres poèmes inutiles;* Budapest, Deutsch. » »

André Spire : *Israël Zangwill;* Cahiers de la quinzaine. » »

Philosophie

Lord Avebury : *Paix et Bonheur*, trad. par Auguste Monod ; Alcan. 2 50

Elie de Cyon : *Dieu et Science*, essai de psychologie des sciences ; Alcan. 7 50

(1) Collection A. Paupe. Don de Miss L. Sharpe.

Poésie

V.-B. Chardonnal : *Pitiés et révoltes* ; Messein. » »

Etienne J. Jallade : *A Vol d'oiseau* ; New-York, Dyrsen et Pfeiffer. » »

Georges Meredith : *L'Amour moderne*, trad. de l'anglais par André Fontainas; éd. de « la Phalange ». 2

Marcel Prouille : *Les Glumes éparses* ; Ed. de « Chloé ». » »

Georges Ramaekers : *Les Saisons Mystiques* ; Bruxelles, Libr. Moderne. 3 50

Publications d'Art

Sir Walter Armstrong : *Histoire générale de l'Art, Grande-Bretagne* ; Hachette. 7 50

Roman

Fernand Dacre : *Traineurs de sabre* ; Daragon. 3 »

Selma Lagerlof : *Les Liens invisibles*, nouvelles, trad. du suédois par André Bellessort; Perrin. 3 50

François de Nion : *La Dépêche de Mars* ; Libr. universelle. 1 50

Jean Thorel : *Geneviève Burnel* ; Ollendorff. 1 »

Sciences

Docteur H.-M. Fay : *Histoire de la lèpre en France. Lépreux et Cagots du Sud-Ouest* ; Champion. 18 »

Camille Flammarion : *Annuaire astronomique et météorologique pour 1910* ; Flammarion. 1 50

Théâtre

Auguste Achaume : *Les Moribonds*, pièce en 3 actes; Soc. d'éd. théâtrales. 2 »

Constantin Petresco : *La Seconde Moisson*, pièce sociale en 3 actes; éd. du Courrier de Paris. 2 »

Divers

Almanach de Paris et d'ailleurs ; Société française d'imprimerie et de librairie. » 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Une lettre de M. Marius Versepuy : le *Baï l'airo* et *lo Grondo*. — A propos de la publication des lettres privees de Tolstoï. — Lettres d'amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton (Madame Paul de Musset), 1837-1848. — L'Association des Concerts Sechiari. — La saison d'opéra à Monte-Carlo. — *La Revue d'Ethnographie et de Sociologie* — Le 5e Salon de la Société des Artistes Décorateurs. — Le Sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine rassemble chaque année un plus grand nombre de personnes; il est à présumer que cette commémoration annuelle, qui ne réunissait naguère qu'un fidèle petit groupe, se transformera bientôt en une sorte de pèlerinage, et ce sera bien. Aux noms dont on trouvera plus loin la liste, il faut ajouter ceux que nous n'avons pu connaître : c'est déjà la foule. Mais la mort de Mme Stéphane Mallarmé, qui repose maintenant dans le petit cimetière de Samoreau avec son mari, et dont le service avait lieu le même jour 9 janvier et à la même heure que la réunion commémorative, a privé les « Amis de Paul Verlaine » de leur président perpétuel, M. Léon Dierx, qui a prié M. Edmond Lepelletier, vice-président du Comité du monument Paul Verlaine, de le remplacer.

Au cimetière, M. Edmond Lepelletier a prononcé un long discours dont voici le début :

Pour la quatorzième fois nous nous trouvons rassemblés dans ce discret cimetière suburbain, non fréquenté par les foules funéraires, aux sépultures déjà an-

riennes, portant des inscriptions qui témoignent de deuils privés, évoquant seulement les regrets légitimes de familles demeurées obscures, mais où, sur une pierre tombale, simple et décente, se lit un nom qu'illumine la gloire. Là, repose, auprès des siens, le cher et admirable poète dont de vieux amis survivants, accompagnés d'admirateurs renouvelés, viennent avec une constante fidélité commémorer le triste anniversaire. C'est le privilège de quelques élus de prolonger le cortège mortuaire au delà des heures finales immédiates, et de grossir, d'année en année, les rangs de ceux qui, bien que n'ayant jamais connu le visage ni entendu la voix de l'illustre défunt, se joignent aux compagnons de la jeunesse, aux contemporains de la maturité, pour le pleurer comme un parent, pour le regretter comme un ami. Là, sous les petits ifs du cimetière, frémissant au vent hiémal, comme il est dit dans les *Poèmes saturniens*, se retrouve périodiquement, dans la seconde semaine de janvier, la famille spirituelle de Paul Verlaine.

M. Han Ryner a parlé ensuite, et fort bien. M. Florian-Parmentier a dit des vers. Un troisième discours a été prononcé par M. Belval-Delahaye.

La plupart des assistants se sont retrouvés au restaurant Vantier. M. Edmond Lepelletier a remercié Mlle Marguerite Gillot du don qu'elle a fait de son prix de mille francs, obtenu au concours de poésie de l'Odéon pour son poème *le Passé*, à l'œuvre du monument Paul Verlaine, et M. Gustave Kahn a dit l'espoir du comité de voir bientôt le monument sur une place publique. Puis on a dit des poèmes de Verlaine.

Assistaient à la réunion commémorative : Guillaume Apollinaire, Mme Aurel, Albert de Bersaucourt, Jules Bertaut, Alphonse Bévylle, Mlle Jeanne Bilger, Ricciotto Canudo, F.-A. Cazals, Chabrier, Camille Charasson, Victor Charbonnel, Samuel Cornut, Marcel Coulon, Gabriel Dauchot, Belval-Delahaye, Maurice Dreyfous, Georges Ducrocq, André Dupont, Mme André Dupont, Charles Etienne, Jules Fagnant, Léon-Paul Fargue, Mlle Marthe de Faucamberge, Désiré Ferry, Florian-Parmentier, André Fontainas, Paul Fort, Mme Paul Fort, Léon Frapié, Paul Gabillard, Félix Georges, Mlle Marguerite Gillot, Glotoff, Han Ryner, A.-Ferdinand Herold, Mme A.-Ferdinand Herold, Charles Isnard, G. Izambard, Gustave Kahn, Mme Gustave Kahn, Maurice Le Blond, Mme Maurice Le Blond, Sébastien-Charles Leconte, Mme Sébastien-Charles Leconte, Georges Le Cardonnel, Legrand, Edmond Lepelletier, Gustave Le Rouge, Lugné-Poe, Henri Malo, Jean Marnold, Emile Médard, A. Messein, Charles Mey, Adrien Mithouard, Urbain Mô, Albert Mockel, Moniot, Montoya, Gaston Morin, Mme Gaston Morin, Paul Morisse, Mme Paul Morisse, Alexandre Natanson, Neel, de Niederhausern-Rodo, Julien Ochsé, Mme Annie de Pène, Mlle de Pène, Ernest Raynaud, Henri Riché, de Royaumont, Saint-Georges de Bouhélier, Mme Saint-Georges de Bouhélier, Frédéric Saisset, Mme Frédéric Saisset, Alphonse Séché, Gabriel Thomas, Maurice Toussaint, Alfred Vallette, Mme Suzanne Verdier, Georges Verlaine, Mme Georges Verlaine, Francis Vielé-Griffin, etc.

Empêchés, ont envoyé leurs regrets et le témoignage de l'int portent à la commémoration Paul Verlaine : Jean Ajalbert, Alcanter de Brahm, Jean de Bonnefon, Mme Lucie Delarue-Mardrus, Théodore Duret, Fagus, Fernand Gregh, Raynaldo Hahn, Edmond Haraucourt, Docteur Mardrus, Mme Jane Catulle Mendès, Charles Morice, Pierre Mortier, Gabriel Mourey, Paul Pelletier, Xavier Privas, Roll, Raymond Poincaré, Mme Valentine de Saint-Point, Laurent Tailhade, Mlle Cœcilia Vellini, Jean Viollis, Tancrède de Visan.

§

Une lettre de M. Marius Versepuy : le « Baï l'airo » et « Lo Grondo ».

Les Pins, le Puy, ce 29 décembre 1909.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu du *Mercure de France*, je me permets de vous adresser une légère rectification au sujet de l'intéressant article de M. Poueigh : *la Musique et la Chanson populaire*.

Je m'occupe tout particulièrement de folklore d'Auvergne, et mes travaux de reconstitution de nos vieux chants populaires arvernes ont été publiés en 6 volumes chez Barbé au Puy, chez Heugel et chez Hamelle. C'est à ce titre que je m'autorise à vous envoyer cette petite modification au sujet de notre chanson caractéristique : *la Grande*, dont il est parlé dans l'article.

M. Poueigh dit : « A part les cris, la *Grande* d'Auvergne en est un, que les pâtres se renvoient de sommet à sommet... »

Il existe en Auvergne deux mélopées de plein air très caractéristiques : *le Baï l'airo* et *lo Grondo*.

Le *Baï l'airo* (Baye l'air !... réponds !) est une lente pastorale dont pâtres, bergers et bergères composent eux-mêmes les paroles qu'ils agrémentent d'interminables lo lo lo léro lo... Ils s'envoient la mélopée à pleins poumons, de collines à collines en entrant ou en sortant leurs troupeaux. La version que j'ai recueillie, et qui précisément va paraître chez Hamelle (4e recueil : *En plein air*), est la plus connue, la plus répandue. Elle est chantée par nos bergers, lorsqu'ils n'ont rien à se dire, pour le seul plaisir de se distraire. Dans le cas contraire, sur la note la plus aiguë de la mélopée, et en voix de tête, le chanteur, en un récitatif *ad libitum*, chante ce qui lui plaît et apprend ainsi à son partenaire de la colline opposée ce qu'il a fait ou bien ce qu'il doit faire dans la journée. Ce partenaire, à son tour, reprend la mélodie et la lance à un autre berger invisible au premier, puis celui-là à un autre, et ainsi de suite. C'est ainsi que nos pâtres se correspondent par relais à des lieues de distance et s'apprennent les « nouveautés » pastorales de la région.

Mais *seul* le *Baï l'airo* est la chanson « que les pâtres *se renvoient* de sommet à sommet ».

La Grande est une véritable chanson, très lente, très large, aux points d'orgue incessants et indéfiniment tenus tant que le chanteur a du souffle. C'est une chanson *à couplets* que le pâtre chante, rechante, recommence des heures durant, d'où son appellation « la grande ». Je me permets, monsieur le Directeur, de vous adresser la version publiée chez Barbé. Les paroles de cette pastorale se sont quelque peu perdues et bon nombre de nos bergers ne les connaissent plus. Mais ils savent tous l'air de *lo Grondo*, et sur cette mélodie large et majestueuse ils mettent des lo lo lo léro lo... C'est la raison qui, fréquemment, cause une confusion et une méprise avec le *Baï l'airo*. Mais *la Grande* véritable, telle qu'elle est encore connue et chantée dans quelque coins perdus de l'Auvergne où j'ai pu la recueillir, ne se *renvoie point de sommet à sommet*, car c'est là le rôle et la définition même du *Baï l'airo*.

Excusez, Monsieur le Directeur, la longueur de ces quelques lignes. Je vous serais particulièrement reconnaissant de vouloir bien faire paraître cette petite rectification dans le prochain numéro du *Mercure*.

Je vous prie d'agréer, etc.

MARIUS VERSEPUY.

§

A propos de la publication des lettres privées de Tolstoï.

Monsieur le Directeur,

En ma qualité de représentant de L.-N. Tolstoï, chargé de surveiller la première publication de tous ses écrits, je viens vous demander de bien vouloir m'accorder l'hospitalité de votre journal pour faire la déclaration suivante :

Depuis ces dernières années, en Russie ainsi qu'à l'étranger, la publication des lettres privées de L.-N. Tolstoï devient de plus en plus fréquente. Ces lettres paraissent tantôt dans des journaux, tantôt dans des revues, tantôt groupées en recueils.

Afin de ne pas répéter la même chose à toutes les personnes qui s'adressent à lui pour avoir l'autorisation de publier ces lettres, L.-N. Tolstoï m'a chargé de déclarer qu'une fois pour toutes il donne son consentement à la publication de ses lettres si quelqu'un trouve qu'elles en valent la peine. Il demande seulement de se conformer strictement aux deux conditions suivantes :

1° Ne désirant pas que ces écrits deviennent la propriété de qui que ce soit, mais désirant qu'à leur première apparition ils deviennent accessibles gratuitement à tous ceux qui veulent les reproduire (comme il l'a déclaré dès l'année 1880), L.-N. Tolstoï demande aux éditeurs d'indiquer, en publiant ses lettres, qu'il n'y a aucun droit de propriété littéraire, que la reproduction en est absolument libre;

2° Désirant éviter soigneusement que, dans ses lettres, qui peuvent être publiées, il se trouve rien d'inopportun, L.-N. Tolstoï, n'ayant pas le temps de les revoir lui-même, demande aux éditeurs de m'envoyer ces lettres avant la publication, pour que je les puisse relire et reviser.

Mon adresse, actuellement, en Russie, est : Bureau de poste Golitzino, gouvernement de Moscou ; et mon adresse à l'étranger : W. Tchertkoff, Tuckton House, Christchurch, Hants, Angleterre.

Je demande à d'autres journaux d'avoir l'amabilité de reproduire cette déclaration.

Veuillez agréer, etc...

21 décembre 1900 2 janvier 1910.

W. TCHERTKOFF.

§

Lettres d'amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton (Madame Paul de Musset), 1837-1848. — Ces lettres, qui intéressent l'histoire de la vie et des œuvres d'Alfred de Musset, sont celles qui furent déposées en 1880 à la Bibliothèque Nationale par M. Jules Troubat, au nom de Mme Paul de Musset. Nous les publierons le 22 janvier prochain, suivies de poésies inédites d'Alfred de Musset, en un volume de notre collection à 3 fr. 50, avec

une introduction et des notes par Léon Séché, un portrait d'Aimée d'Alton d'après le biscuit de Barre, et des autographes.

Il sera très prochainement mis en vente une édition in-8 de cet ouvrage, pour permettre aux acheteurs des *Etudes d'Histoire Romantique* de M. Léon Séché, parues dans ce format, de joindre ce livre à leur collection. Il sera, comme d'habitude, tiré de cette édition in-8, qui contiendra, outre le portrait et les autographes indiqués plus haut, des dessins et un portrait inédits d'Alfred de Musset par lui-même, un certain nombre d'exemplaires sur Japon (30 fr.), Chine (25 fr.) et Hollande (20 fr.), pour lesquels les souscriptions sont reçues dès maintenant.

§

L'Association des Concerts Sechiari donnera cette année ses concerts, au nombre de six, au théâtre Marigny, les dimanches suivants à 3 heures de l'après-midi : 23 janvier, 6, 20 février, 6, 20 mars et 3 avril.

On y exécutera, en première audition à Paris, des œuvres de Haydn, Mozart, Debussy, Smetana, Glazounow, Scharwenka, Granville, Bantock, etc.

§

La saison d'opéra à Monte-Carlo commencera, cette année, le 25 janvier et se terminera le 8 avril.

M. Raoul Gunsbourg montera d'abord l'*Anneau du Niebelung*. Il apportera dans la réalisation de la Tetralogie sa rare compréhension des choses théâtrales et ses soins infatigables. Si bien que la saison wagnérienne de Monte-Carlo, par la maîtrise et l'exactitude de l'interprétation, par la richesse des décors, pourra rivaliser désormais avec la saison de Bayreuth ou de Munich et attirer sur le littoral tous les amateurs du grand Art.

Les rôles de la Tétralogie seront confiés à MM. Van Dyck, Rousselière, Warnery, Bouvet, Gilles, Gresse, Marvini, Chalmin, Philippon, et à Mesdames Litvinne, Rannay, Herleroy, Lormont, Borga, Brieuz, Brielga, Deschamps-Jehin, Girard, Mati, Spennert, Quainon.

Dans la première quinzaine de février, aura lieu la première représentation de *Don Quichotte*, la partition de Massenet, avec Mlle Lucy Arbell, MM. Chaliapine et Gresse, dans les principaux rôles.

Seront en outre représentés : la *Traviata*, *Rigoletto*, de Verdi ; *Mefistofele*, de Boïto, le *Vieil Aigle*, de Gunsbourg ; *Otello*, de Verdi ; le *Barbier de Séville*, de Rossini ; *Fedora*, l'œuvre d'un jeune compositeur italien, M. Umberto Giordano ; la *Roussalka*, de Dargomijski ; et, enfin, *Proserpine*, de Camille Saint-Saëns.

§

La Revue d'Ethnographie et de Sociologie, tel est le titre que prend l'excellente *Revue des Etudes ethnographiques et sociologiques* fondée et dirigée par M. A. van Gennep en 1907, qui passe ce mois-ci, sous la même direction et dans le même format 8° jésus, chez l'éditeur Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris. La Revue est internationale ; elle est assurée du concours des ethnographes et des sociologues européens et américains les plus en vue et de la collaboration des nombreux fonctionnaires coloniaux et explorateurs.

Le 5e Salon de la Société des Artistes Décorateurs sera ouvert du 25 février au 25 mars 1910 dans les Galeries du Musée des Arts décoratifs au Pavillon de Marsan (Louvre), 107, rue de Rivoli.

Ensembles décoratifs, peinture, meuble, céramique, bijoux, dentelles, etc., etc.

§

Le Sottisier universel.

On enseigne aux militaires la culture du tabac, la vie des abeilles, la pousse des arbres et des champignons ; on leur fait de l'économie sociale et politique... La discipline s'émousse et s'effrite au contact de ces idées plus que modernes. — *Le Temps*, 7 janvier.

NIETZSCHE (Fréd.) *Ecce Homo*, suivi de poésie, trad. par H. DAVRAY.
Dernier ouvrage, autobiographie du philosophe, traduit suivant son désir pendant la maladie finale, et où il fait appel à l'opinion du monde civilisé pour qu'elle décide de son génie. — *La Grande Revue*, 25 décembre.

AD. VAN BEVER : *Tristan l'Hermite*. — Le sinistre compère de Louis XI était donc aussi un délicat poète amoureux des beaux rythmes et qui, lors des drames sanglants auxquels il fut trop souvent mêlé, aima se reposer, parfois, dans le rêve bercé par la cadence harmonieuse des rimes ! Etrange figure, âme complexe ! On arrive pourtant à la comprendre après avoir étudié cette époque. Un monde nouveau se formait. La Renaissance païenne vagissait déjà dans le sombre berceau que tressaient pour elle les mains d'un monarque implacable. Ne faut-il pas envisager ce prince un peu comme s'il avait été un aveugle instrument du destin en lui pardonnant beaucoup à cause de ce qu'il créa ? Les plus belles fleurs croissent sur les tombeaux. Déjà Villon rimait tandis que s'elaboraient des projets funèbres derrière les créneaux de Plessy-les-Tours. Que Tristan ait été poète aussi, nous savons gré à M. Van Bever de nous l'apprendre. On aime à sentir passer autour des charniers les souffles embaumés du printemps. — PAUL BUZON. *Le Tunisien*, décembre.

Coquilles.

Petite télégraphiste qui êtes morte d'une syncope appuyée sur une baleine. — *Les Débats*, 7 janvier.

Chions errants. — Titre d'un écho de *Gil Blas*, 6 janvier.

Il reviendra, aux beaux jours, comme *zephiris et hirundine*... — *Le Figaro*, 4 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.